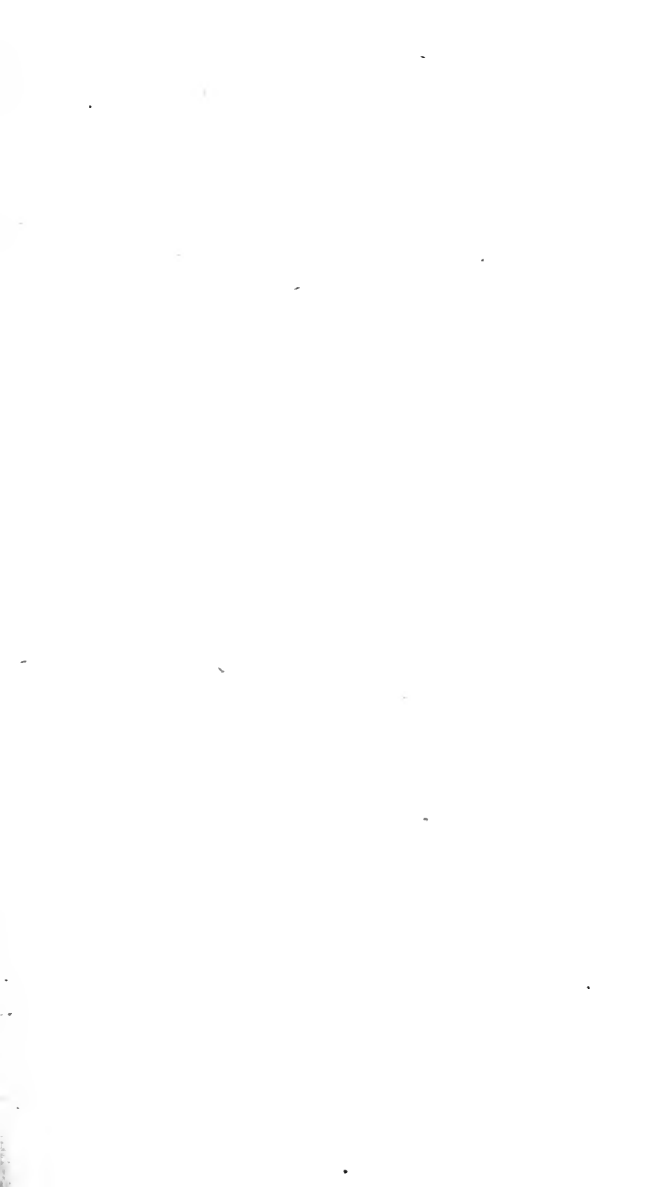
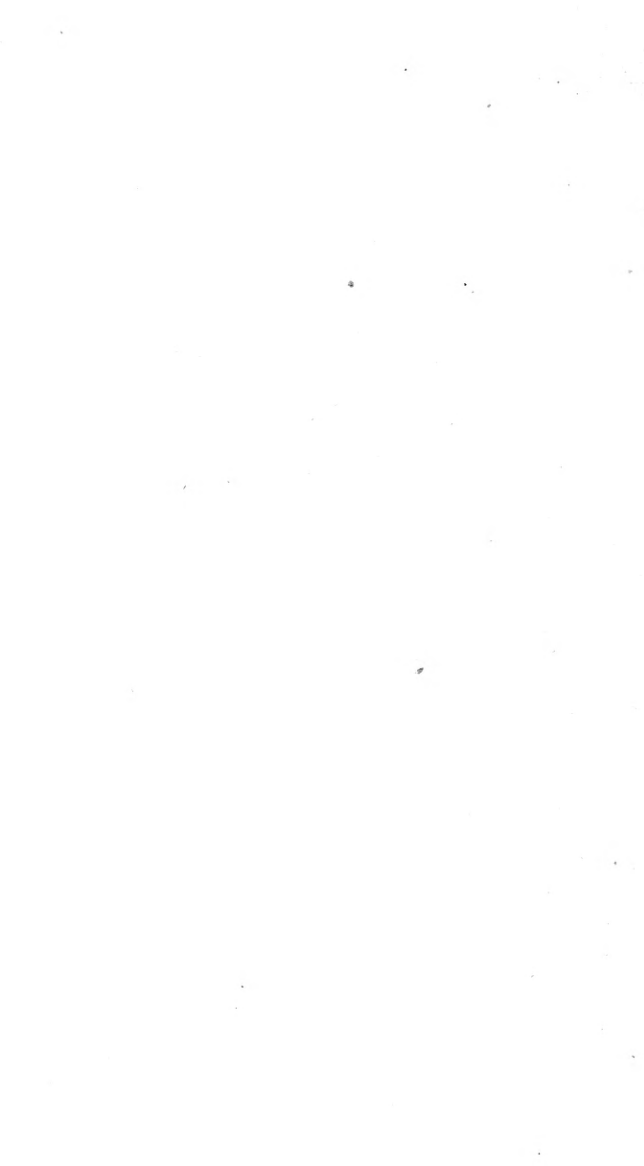


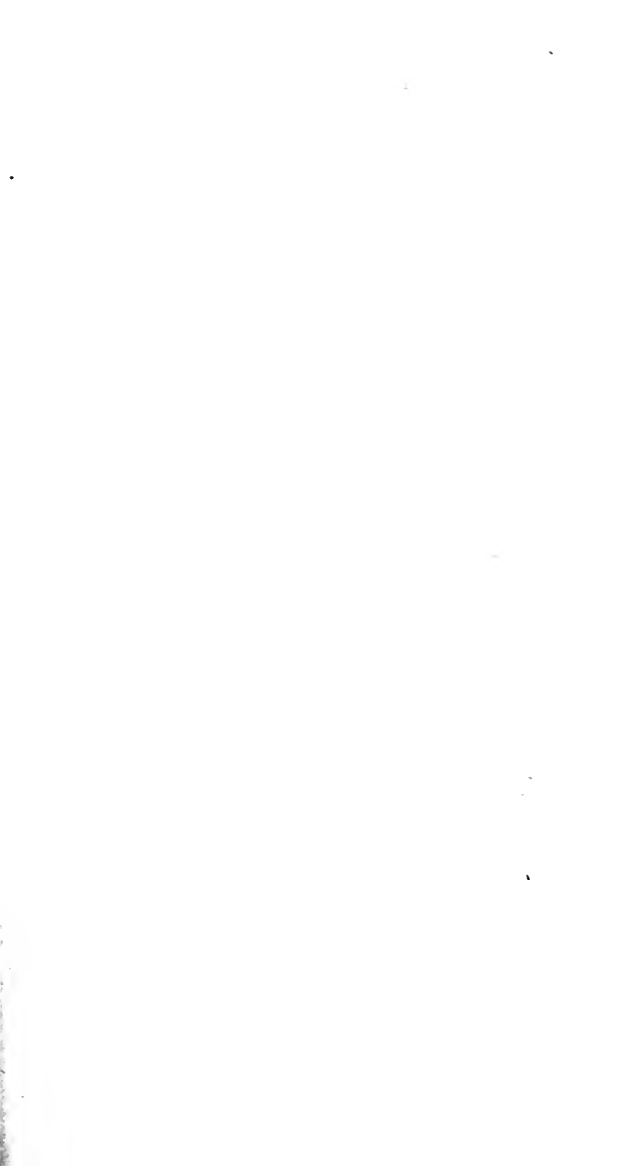




Joseph Neeldt









CÉCILE

OU

L'ÉLÈVE DE LA PITIÉ,

Par M^{me} la Comtesse DE CHOISEUL-MEUSE,
auteur de *Paola*.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ DABO , LIBRAIRE ,
rue St. Germain-l'Auxerrois , n°. 41.



1816.

PQ

2207

C46C4

t. 2

CÉCILE

OU

L'ÉLÈVE DE LA PITIÉ.

MILADY et ses deux parens arrivèrent dans un équipage magnifique à la porte de la Pitié, et tout le monde se mit aux fenêtres avec cette curiosité machinale qui naît d'un spectacle nouveau. Oh ! que cela est beau, disoient tous ces enfans ! c'est peut-être la reine..... ou au moins quelque princesse ; et chacune se redressoit , rajustoit sa cornette avec le secret espoir d'être remarquée.

Pour moi , je ne courus point comme les autres , et mademoiselle l'Etoile s'en aperçut avec cette sagacité de malice qui la trompoit rarement.

II.

I.

Demandez à Cécile quelle est cette dame ,.... je suis sûre qu'elle est du secret. Vous allez voir qu'elle sera émerveillée de sa broderie...., c'est une fortune dans ses mains que cet ouvrage là.... Je ne pus m'empêcher de rougir de toutes les méchantes idées que je voyois à cette fille, à qui mon embarras prouva qu'elle avoit deviné juste ; elle auroit continué long-temps sur le même ton, si Milady, accompagnée de la supérieure et de deux religieuses, n'eût fait un de ces signes impératifs qui commandent le silence et le respect.

Milady me parut adorable.

Comme la saison étoit encore assez froide, elle avoit une robe de satin couleur de rose, doublée d'hermine ; sa coiffure étoit sans prétention et laissoit paroître la plus belle chevelure blonde que j'eusse jamais vue ; elle avoit des souliers de satin blanc, et elle montrait, en souriant, à mylord Kramer,

ses pieds (les plus mignons qu'on puisse imaginer), en disant : voyez comme l'humidité des salles et des cours a déjà entièrement sali mes souliers.

Je crois bien , en effet , que c'étoit la première fois qu'une pareille toilette avoit paru dans une semblable maison ; mais les gens riches et qui l'ont toujours été , savent-ils ce que c'est que la misère et les inconvénients de la vie !

Excusons-les quelquefois de leur dureté avec les malheureux , c'est un état qu'ils ignorent et dont leur ame s'affecteroit peut-être plus souvent, si cette pénible image arrivoit jusqu'à eux.

Milady parcourut la salle , en paraissant prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qu'elle voyoit : elle parloit souvent à demi voix à la supérieure ; et apparemment qu'elle étoit fort touchée de ses réponses , car elle portoit son mouchoir à ses yeux , en détournant un peu la tête , comme une personne qui

ne veut pas qu'on s'aperçoive qu'elle pleure, et qui retient même une partie de sa sensibilité. Rixa n'osoit se permettre d'avancer, elle restoit près de moi à l'embrâsure de cette fenêtre où, faute de pouvoir faire mieux, le regard moqueur et pénétrant de mademoiselle l'Etoile nous persécutoit toujours.

Milady, qui avoit dit la veille à Rixa de se trouver à l'hospice, la cherchoit des yeux et l'apercevant tout-à-coup, vint de son côté avec empressement. — Vous voilà, bonne négresse !.... où est cette Cécile dont vous m'avez parlé hier ? voulez-vous bien me présenter à elle, dit-elle, avec une douce gaieté ? — J'avançai avec timidité et fis une profonde révérence, sans oser lever les yeux. — Vous avez là une bien bonne amie, medit-elle en désignant Rixa. — Je le sais, madame, aussi n'y a-t-il personne au monde que j'aime et que je respecte davantage. — Vous me conterez quel-

que jour comment vous vous êtes connue, Cécile ; car j'ai contracté une dette avec elle, et je ne perds pas, en vous voyant, le désir de m'acquitter. — Bonté divine, s'écria Rixa qui ne pouvoit plus contenir sa reconnoissance et sa joie, que milady est bonne ! — Madame, reprit celle ci en s'adressant à la supérieure, si le caractère de cette jeune fille répond à sa physionomie, je vous félicite d'avoir un tel sujet dans votre maison. — Je n'ai que du bien à en dire, voulut bien répondre cette digne religieuse, elle est pieuse, douce et sage, elle aime le travail,... et à propos de travail, Cécile, montre donc tes broderies à milady. On pense bien qu'elles étoient toutes préparées. On les trouva charmantes ; mais Milady ne jugea pas convenable d'expliquer en cet instant ce qu'elle vouloit faire de mon talent, elle fit un signe de bonté très-rassurant à Rixa et continua sa visite dans la mai-

son. Quoique je n'eusse presque pas levé les yeux , je m'étois aperçue de l'air sévère et froid des deux Anglais qui accompagnoient Milady.

Aucun sourire d'approbation , lorsqu'elle avoit parlé de ma physionomie ; et une femme, telle simple qu'elle soit, ne se trompe point à cette première impression , elle s'y attend même sans s'avouer qu'elle la désire , et augure moins mal d'elle-même , quand elle est trompée , que de celui qui la lui refuse.

Je jugeai donc d'abord que ces étrangers n'étoient point aimables ; et pour ne pas convenir que je les jugeois ainsi , parce que ma figure ne les avoit pas frappés , je me mis à craindre qu'étant parens et amis de Milady , ils ne cherchassent à me nuire dans son esprit. Mais quoique Rixa ne fût pas trop en état de m'expliquer la conversation dont elle avoit été témoin la veille , j'en conclus qu'il y avoit un peu d'affectation

dans cette insouciance sur ma beauté ; que ces Anglais étoient seulement des philosophes , des penseurs , qui vou-
loient être jugés supérieurs aux foiblesses humaines : je ne me trompois pas , et leur générosité laissa une grande opinion d'eux dans cette maison.

La supérieure pria Milady de vouloir bien venir se reposer dans son appartement , ce qu'elle accepta d'autant plus volontiers , qu'elle souffroit du froid et avoit le cœur plein de tristesse de tout le malheur qu'elle avoit vu.

Elle trouva dans cet appartement non seulement un excellent feu , mais une collation exquise et très-bien servie , elle y fit honneur de la meilleure grâce du monde , et les deux Anglais beaucoup mieux qu'elle.

Ils ne disoient presque rien , et s'en excusoient sur la difficulté de parler notre langue ; mais comme l'appétit est

de tous les pays , ils mangèrent et burent avec excès.

Apparemment que leur raison pouvoit soutenir cette épreuve, car ne perdant point de vue l'objet essentiel de leur visite, chacun d'eux remit deux cents guinées à la supérieure. Milady en remit cent pour la maison et quarante pour Rixa, en chargeant la supérieure de les lui faire accepter, non à titre de récompense, mais comme une preuve de souvenir et d'estime; pour Cécile, ajouta-t-elle, j'ai besoin de savoir de quoi elle est capable et en quoi je puis la servir essentiellement.

Aujourd'hui, c'est moi qui ai besoin d'elle. J'ai une fille, ajouta Milady, à laquelle je donne la plus grande éducation : elle a tous les talens possibles ; mais quoique par son rang et sa fortune elle n'ait besoin d'aucun, je veux même qu'elle n'ignore pas les ouvrages qui convien-

nent à son sexe ; si madame la supérieure le permet, j'enverrai chercher Cécile tous les matins par une personne sûre , elle passera quelques heures à lui montrer à broder , et je la prierai aussi de l'encourager un peu au travail. J'aime à penser que Cécile ne manquera point de complaisance pour Florine , que j'aime passionnément , et je crois cette jeune fille , d'après son maintien et sa physionomie , assez bien élevée , pour ne pas craindre de la rapprocher d'elle.

Je pense aussi que je vais déranger cette pauvre enfant d'un ouvrage qui lui procure sans doute quelque'avantage , ainsi je lui ferai cent francs par mois , tout le temps qu'elle viendra chez moi , et jusqu'à ce que je puisse disposer les choses d'une manière plus solide pour elle.

Que refuser à une grande dame qui venoit de se montrer la bienfaitrice de la maison ! chacun lui dit du bien de moi ;

car j'ai oublié de dire que plusieurs personnes avoient devancé Milady dans l'appartement de la supérieure : M. Férú en habit de satin noir, une perruque bien poudrée et des manchettes de dentelles , n'étoit pas celui qui se croyoit le moins d'importance et qui parla le dernier.

Il osa dire en mon absence qu'il m'avoit distinguée pour ma piété et ma sagesse , et que , sans se vanter, cela m'avoit déjà valu quelques bienfaits de sa part. Je me trouve honoré, dit-il d'un air vain et sot, que ma protégée devienne celle de Milady , Dieu la bénit et récompense toujours la vertu... Milady, qui ne manquoit pas d'une certaine fierté, ne goûta pas beaucoup ce compliment, il lui parut assez impertinent que vis-à-vis d'elle il osât parler d'un protecteur tel que lui : elle lui tourna le dos, mylord Kramer lui lança un de ses regards orgueilleux , qui lui fit sentir toute l'inconvenance de

ses propos et de sa vanité. Milady désira de rejoindre sa voiture par un escalier dérobé, elle craignoit que le bruit de ses bienfaits ne fût déjà parvenu jusqu'à nous, et elle vouloit se soustraire à notre reconnoissance.

En effet, une des sœurs, qui avoit servi le déjeuner et qui avoit tout entendu, s'étoit dépêchée de répandre toutes ces nouvelles : on attendoit Milady sur son passage, et nous ne sûmes qu'elle étoit déjà partie, que plus d'une demi-heure après.

Mademoiselle l'Etoile ne fut plus maîtresse de vaincre sa jalousie, quand elle sut ce que Milady faisoit pour moi ; elle me traita de petite aventurière à qui le bien ne venoit pas en dormant comme il le paroissoit ; elle soutint que Rixa me ménageoit toutes ces intrigues ; que madame la supérieure étoit dupe de ce manège, et mille autres sottises, qui m'affectèrent d'autant plus sensiblement,

que cette méchante créature cherchoit à compromettre ma fidelle Rixa.

La supérieure me trouva tout en larmes lorsqu'elle vint à passer ; elle en connut facilement le motif et m'ordonna de la suivre : je le fis sans crainte.

J'avois supporté avec douceur les mauvais traitemens de mademoiselle l'Etoile, et l'air de la personne qui m'emmenoit avec elle n'avoit pas de quoi m'alarmer.

— Cécile , me dit-elle , vous savez déjà quelle bénédiction le ciel répand sur ma maison et sur vous , il paroît que la Providence vous destine des secours imprévus ; reconnoissez ses bienfaits , rendez-vous-en digne , et ne vous amusez pas à prendre à cœur les propos d'une fille qui a le malheur d'envier votre sort.

— Madame , répondis - je en pleurant encore , ce n'est pas moi seule que mademoiselle l'Etoile accuse. — Que vous importe , mon enfant ? croyez - vous

que je sois injuste, ou que je ne sache pas distinguer la vérité? Mademoiselle l'Etoile est malheureuse, elle a eu, comme vous, des espérances, et elles ont été trompées : cela a aigri son caractère, et j'ai promis de ne point l'abandonner tant qu'elle voudroit rester ici ; mais pour que vous n'ayez plus occasion de mal vivre ensemble, j'ai résolu de vous séparer.

Je fis un cri de joie, et elle continua.

Tu te souviens, Cécile, de cette petite chambre où tu fus si malade et si affligée lorsque tu perdis madame la marquise ; je te la donne, mon enfant, et j'emploierai, pour y placer tout ce qui t'est nécessaire, une partie de l'argent que Milady te destine ; quand tu ne seras point chez cette généreuse dame, tu seras libre de t'y retirer, tu y coucheras, tu y auras quelques livres de piété, enfin tu seras chez toi... Je te préviens seulement que tu y seras seule, et que je ne

permettrai à aucune de tes compagnes d'y venir causer ou même travailler avec toi. — Vous me faites un grand plaisir, m'écriai-je, en me jetant aux pieds de la supérieure; mais me permettez-vous de recevoir Rixa? — Elle et tous ceux qui viendroient de la part de Milady; mais personne de la maison, entends bien cela. Relève-toi, Cécile, je suis bien aise que tu sois contente; fais part de ta joie à ta protectrice, et qu'elle sache que c'est là l'usage que nous faisons de ses bienfaits. Va trouver M. Féru qui est un digne homme, et qui n'a pas peu contribué à t'établir dans l'esprit de Milady, il dira de quels meubles tu peux disposer pour arranger ta chambre; et puisque cela te plaît tant, arrange cela au plus tôt.

Je ne trouverois pas d'expressions pour dire combien j'étois heureuse en ce moment.

D'abord, je recevois une distinction

flatteuse , et qui n'avoit pas d'autre exemple dans la maison , ensuite une certaine liberté pour me lever et me coucher quand il me plairoit , pour recevoir Rixa à toute heure et sans que mademoiselle l'Etoile écoutât curieusement tout ce qu'elle me disoit. On savoit qu'une grande dame me vouloit du bien , et ce n'étoit plus comme cette marquise dont personne ne savoit le nom ; on connoissoit celle-ci par ses bienfaits , c'étoit pour moi qu'elle étoit venue à l'hospice où probablement elle ne devoit pas m'y laisser toujours ; mais rien n'étoit suspect dans ses intentions , et je n'en sortirois sans doute que pour me trouver , avec honneur , dans le lieu où elle voudroit bien me placer.

Je remerciois Dieu , j'appelois et je bénissois ma bonne Rixa (qui n'étoit plus là pour m'entendre) , et je réfléchis enfin que cette ivresse de bonheur et de joie n'étoit pas trop décente à mon-

trer en retournant vers de pauvres créatures dont le sort n'étoit pas changé.

Ce fut surtout de mademoiselle l'Etoile que j'eus pitié : pensant qu'elle souffroit également du bien qu'elle n'avoit pas et de celui qu'on faisoit aux autres , j'hésitai un moment si je lui ferois part des nouvelles bontés de la supérieure ; mais outre qu'il falloit bien qu'elle me rendît une foule de petites choses qui avoient été à notre commun usage lorsque nous avions travaillé ensemble , je pensai qu'elle l'apprendroit par d'autres , et qu'on se plairoit à la mortifier sans ménagement , car elle étoit généralement détestée , parce qu'elle étoit jalouse de ceux qui étoient au-dessus d'elle , et dure envers ceux qui en dépendoient.

J'eus donc l'air avec elle de douter si cette disposition qu'on faisoit pour moi m'étoit fort avantageuse , j'observai que je serois souvent seule , et par un motif de délicatesse qui , je crois , n'étoit pas

blâmable, je ne fus pas tout-à-fait franche en cette occasion ; mais mademoiselle l'Etoile n'en fut pas dupe , et ne vit qu'un sot orgueil dans ce procédé : elle étoit de ces gens qui jugent les autres d'après eux-mêmes , et ne croient point aux vertus qu'ils n'ont pas. — Petite hypocrite , me dit-elle , faites donc semblant de douter que ce ne soit une faveur qu'on vous accorde ! voyez donc comme mademoiselle est modeste ; mais c'est qu'en effet on ne fera jamais assez pour elle , elle est d'une espèce différente que les autres ; je croyois , moi , que le beau carrosse de Milady alloit l'emmenner tout de suite : cela en viendra là quelque jour , et nous nous mettrons à la fenêtre aussi pour la voir passer ; votre protection , mademoiselle Cécile... , (ou bien un autre nom) ; car voilà ce qui est commode dans votre situation , on s'appelle comme on veut , on n'a qu'à ouvrir quelque roman et prendre celui

qui nous va le mieux , personne ne vous le dispute... , il n'y a que l'habit qui n'iroit pas avec aujourd'hui , car il est connu dans Paris , et on lit dessus : *misère et pitié*.

Ce mot là révolta tout le monde , et surtout celles de mes compagnes qui étoient d'âge à en comprendre la dureté. — Eh ! voyez donc cette demoiselle , s'écria-t-on autour d'elle , ne diroit-on pas qu'elle a de la fortune avec sa *pitié*?.... et n'est-elle pas bien heureuse qu'on en ait eu pour elle en la plaçant ici ?... n'est-ce pas les pauvres qui la font vivre ? et de quoi donc est-elle si fière , mademoiselle de l'Etoile ?... est-ce qu'on sait ce que c'est que cela ? a-t-on jamais vu si elle a un père ou une mère ?... C'est qu'apparemment pour le dimanche elle a une robe de taffetas.

A mesure que celle qui portoit la parole s'échauffoit , la colère ou le rire gagnoit tout le monde , et elle fut huée ,

baffouée jusqu'à ce que le dépit et la honte lui arrachassent des larmes. Elle dit bien qu'elle alloit se plaindre... qu'elle nous feroit toutes punir. On savoit le contraire , et qu'elle ne se vanteroit pas d'avoir excité une pareille révolte : elle se leva pour sortir et voulut faire un air menaçant , mais ne fit augmenter la sanglante ironie dont chacun l'accabloit. Lorsque les gens (de telle classe qu'ils soient) ont bien pris leur parti de se soustraire à une autorité tyrannique.... quand ils savent surtout que ceux qui les commandent ne sont pas nés pour cela , ils ne ménagent rien. Il n'y eut pas moyen d'empêcher ce désordre ; elle quitta la salle en me lançant des regards foudroyans , et jurant de se venger de moi jusqu'à la mort. On verra plus tard qu'elle n'y réussit que trop bien.

J'avois fait quelques petites épargnes , tant sur mon travail que sur l'argent que cette prétendue marquise m'avoit forcée

d'accepter , je ne pus résister au plaisir de le partager avec quelques-unes de ces jeunes filles qui m'avoient défendue avec tant d'indiscrétion, mais de zèle ; cela me valut les remerciemens les plus doux. Car le cœur humain n'est pas en général si envieux , si ingrat qu'on le suppose.

On n'exige point que la destinée traite les hommes également bien , il suffit que les plus heureux ne soient point insensibles aux maux des autres , qu'ils n'en détournent point les yeux,... qu'ils ne méprisent point les malheureux ; et tel qui les plaindroit (même sans les servir), seroit encore étonné de trouver tant de gratitude et de résignation parmi les infortunés. Pour moi qui avois le bonheur d'être aimée (et qui suis encore touchée aujourd'hui des marques d'affection que je reçus alors), on s'amusa à me prédire toute sorte de bonheur. — Je gagerois , disoit l'une , que tu te retrouveras

un jour un père ou une mère ; n'ai-je pas vu une marque sur ton bras , ce n'est pas par hasard qu'on a fait cela ,... c'est peut-être cette Milady ! Qui sait ? — L'autre ajoutoit : eh bien ! quand elle ne retrouveroit pas ses parens , est-ce qu'on ne s'en fait pas dans le monde ? Il suffit qu'un jeune homme comme il faut la voie si belle et si gentille , il voudra l'épouser ! Les parens ne voudront pas d'abord ,.... et puis le jeune homme dira qu'il va se noyer si on n'y consent pas , et la noce se fera ; mais , tiens , Cécile , quand cela arrivera , ne sois pas honteuse , viens nous voir... Si cela te fait de la peine , nous ne ferons pas seulement semblant de te reconnoître à cause de ton mari , et nous te saluerons comme nous avons fait hier pour Milady. — Non , non , m'écriois - je tout attendrie et baignée de larmes , je ne désavouerai jamais mes compagnes qui ont pour moi tant d'amitié , et je rentrerai toujours

avec plaisir dans cette maison où je n'ai manqué ni de soins , ni de mille bontés que je n'oublierai jamais ; mais je vous assure, mes chères amies , que vous vous trompez fort , et que je ne serai jamais plus que vous autres.

Une grande dame me veut du bien aujourd'hui ; elle m'en fait , ainsi qu'à la maison : mais elle a bien autre chose que moi en tête. Dans quelques jours elle peut m'oublier . . . ; car elle ne me doit rien , et qu'est-ce qu'il y aura de changé pour moi ?

J'avais raison de dire cela , et peut-être de le craindre ; mais au fond de mon cœur je ne le pensois pas , et mon pauvre esprit s'emparoit avec avidité de toutes les illusions dont on vouloit bien le remplir. Quoi qu'il en soit , ce jour fut un des plus heureux de ma vie , et on me dédommagea avec usure de la petite humiliation que mademoiselle l'Etoile avoit voulu me donner.

Il me restoit une démarche assez embarrassante à faire, c'étoit d'aller chez ce M. Férù , qui , depuis mon aventure avec lui , ne m'avoit vue qu'en public ; et ne m'avoit adressé que quelques mots insignifiants.

Je n'avois pas osé témoigner de répugnance à y aller seule , et ce n'étoit pas à moi à trouver du danger où les autres n'en voyoient pas.

Peut-être alloit-il me parler encore de son amour , de cet opéra , que je me trouvois si heureuse d'avoir refusé, ainsi que lui.

En avoit-il conservé du ressentiment ? étoit-ce un ami ou un ennemi que j'allois revoir ? Comment surtout soutiendrait-il ma présence ? N'alloit-il pas être honteux de voir cette petite fille qu'il avoit voulu perdre ;.... à laquelle il avoit fait tant de honte de sa misère, de son obscurité , et qui pourtant trouvoit des protecteurs honnêtes, désin-

téressés , et près desquels il étoit lui-même le plus petit seigneur du monde ? Ces pensées m'occupoient ; mais au fond du cœur elles ne me faisoient pas de peine, et c'étoit bien le moins qu'il rougisse un peu ; après avoir voulu abuser si indignement de la trop grande confiance qu'on avoit en lui. Nanette fut ravie de me revoir , elle me fit mille amitiés , et je crois qu'elle se doutoit de la conduite de son maître à mon égard ; mais elle savoit déjà les événemens de la veille , et me conduisit sans méfiance auprès de lui.

Je n'osois le regarder , croyant que mon regard devait l'embarrasser ; que ma joie même auroit quelque chose de mortifiant pour lui , et que peut-être se voyant seul avec moi , il chercheroit à justifier sa conduite passée.

Mais que je connoissois mal le caractère et la dissimulation de ce malhonnête homme ! je lui supposais des re-

mords qu'il n'avoit guère , et dont il se seroit bien gardé d'ailleurs de me donner le plaisir.

— Eh bien ! Cécile , me dit-il lorsqu'il me vit entrer , vous venez me faire part de votre bonheur C'est bien heureux pour vous que cette négresse ait trouvé une bourse ; . . . qu'elle l'ait remise à Milady , qui , par reconnaissance , a voulu vous voir et paroît vous prendre en amitié : . . . comme tout cela s'est arrangé ! . . . C'est vraiment un miracle.

— Aussi , monsieur , j'en bénis le ciel.

— Et vous avez bien raison , mon enfant ; car c'est lui qui est l'auteur de tout bien , et la vertu est toujours récompensée par lui , je vous l'ai toujours dit.

— Vous , monsieur ? . . . repris-je en souriant un peu de tant d'audace. — Oui , Cécile : la première fois que je vous vis et que je vous trouvai belle (car vous l'êtes en effet) , je pensai ,

voilà un visage heureux , et qui n'est pas fait pour être mis dans l'oubli ; mais les occasions de faire le mal se présentent plus que les autres ; ce sont des épreuves que le ciel nous envoie , et il se sert pour cela de qui il lui plaît Mais ce n'est pas de quoi il est question , mon enfant ; puis-je quelque chose pour vous ? Est-ce votre bonne supérieure qui vous envoie ? Je fus enchantée que la conversation changeât de sujet , et je remplis ma commission près de lui.

— Bon ! dit-il en riant , on vous met dans vos meubles , Cécile ! Savez-vous qu'il faut qu'on vous croie bien raisonnable Que vous faut-il ? un lit d'indienne , une table de noyer , quelques chaises. Je pense que c'est là tout ; car je crois que cette chambre n'est pas grande , et qu'il n'y tiendrait rien de plus. — J'en suis très-contente , monsieur. — C'est peut-être un peu modeste , dit-il d'un air malicieux , et comme un

homme qui se rappelle qu'il m'avoit offert beaucoup mieux. — Je répondis (du même air, à ce que je crois,) qu'avec le contentement que je portois dans ce petit réduit, il deviendrait un palais pour moi. Il vit bien que je ne regrettois rien. J'étois pressée de m'en aller ; la vue de cet homme sans remords , et qui osoit conserver vis-à-vis de moi-même son langage hypocrite , m'étoit pénible à supporter. Quand il vit que j'allois sortir , il me prit la main. — Est-ce là tout , Cécile N'avez-vous rien de plus à me dire ? — J'imagine que non , monsieur. — Ce n'est pas une rente , au moins , que Milady vous fait ; . . . il faudroit tâcher qu'elle vous fit un contrat , mon enfant ; car toute cette amitié-là pourroit venir à vous manquer. — Oh ! je vous prie , monsieur , répliquai-je avec un peu d'humeur , ne me faites pas encore entrevoir des malheurs. Je suis contente

aujourd'hui ; et comme mon sort est tout-à-fait dans les mains de la Providence , je m'en repose sur elle. Votre servante, monsieur.

Ce fut le lendemain 25 février , et comme j'étois occupée à tout ranger dans cette petite chambre , que Milady m'envoya chercher ; comme cette chambre donnoit sur la cour , pour peu qu'on connût le local , on pouvoit arriver tout de suite , sans passer par aucune salle , et presque sans être vu de personne.

Mais madame Bertrand , femme du concierge de Milady , fut pour cette fois obligée de se faire conduire. Elle me parut avoir beaucoup d'humeur. Les domestiques qui ont trop souvent l'âme servile , n'aiment cet esprit de bienfaisance dans leurs maîtres , qu'autant qu'ils en sont l'objet.

Le suisse d'un maréchal de France ne se croit pas plus l'égal du portier d'un commissaire de quartier , que le ma-

réchal et le sous-lieutenant ne se croient égaux entr'eux. La livrée a son point d'honneur qu'elle estime, et qu'elle défend avec une morgue plus dure pour les malheureux que tout l'orgueil des grands seigneurs.

—Eh bien, où est-ce donc ? disait en murmurant madame Bertrand... Quelle diable d'idée a Madame !... Comme si elle n'avait pas pu envoyer Geneviève aussi bien que moi (et Geneviève étoit la fille de cuisine) ! Est-ce ici enfin ?... je n'ai pas le temps d'attendre, au moins.

J'avois cherché à plaire, à adoucir cette bonne et vieille Nanette, qu'on avoit insultée à cause de moi, de ses infirmités et de son grand âge ; mais madame Bertrand ne méritoit pas les mêmes égards, elle n'avoit que quarante ans, et elle étoit fort bien mise pour une femme de son état.

Très-persuadée que Milady la payoit noblement de toutes les peines qu'elle

lui donnoit, cette peine me touchoit peu, et cette fierté ignoble et grossière (s'il m'est permis de m'expliquer ainsi), loin de m'abaisser à mes propres yeux, me laissoit apercevoir combien la généreuse et gratuite protection de Milady m'élevoit au-dessus de madame Bertrand.

Je pris tout de suite la résolution de me conduire avec une politesse froide avec elle, et comme avec quelqu'un qu'on n'a nul besoin de ménager. — Etes-vous prête, enfin, répéta madame Bertrand ? — Non, madame, répondis-je avec calme, je suis chargée de payer ces ouvriers que vous voyez, et ils ont encore à faire ici pour quelques minutes ; asseyez-vous, je vous prie. — Ah ! bon Dieu, quelle patience !... Quelqu'un qui m'auroit dit que j'attendrois jamais dans un hospice !... La belle vue que cette cour !... comme c'est gai tout cela !... Demandez-moi, cette imagination Comme s'il n'y avoit pas des pauvres dans

tout Paris ! . . . Aussi mon homme est si bête d'avoir laissé passer cette vilaine femme noire, . . . cela vous a fait un tas d'histoires.

Pendant tout ce colloque , que je ne faisois pas semblant d'entendre, je payois mes hommes ; je les renvoyai , et me retournant très - froidement : Quand il vous plaira , madame. — Est-ce que vous allez sortir avec moi comme cela ? — Milady me permet d'entrer chez elle avec cet habillement. — Milady . . . Milady ne sait ce qu'elle fait ; elle est dans son salon , elle . . . on ne la voit pas mais moi , je n'ai qu'à rencontrer quelqu'un ! — Voulez-vous que je lui écrive que vous ne voulez pas m'accompagner ? — Peste ! est-ce que vous savez écrire , vous ? . . . Allons , passez devant . . . je vous suis ; la sotte commission ! . . . Je me tins , en effet , à quelques pas d'elle , et sans affectation , car j'avois bien autre chose à penser qu'à ses sottises ; j'étois

fort décidée à ne pas me familiariser avec madame Bertrand , et puisque j'allois être admise à passer plusieurs heures par jour avec mademoiselle Florine (la fille de Milady), c'est à elle que j'aurois cru manquer en me mettant au niveau de sa concierge. Pourtant, ce qu'il en arriva pensa me causer bien de l'embarras et me devenir funeste.

Je n'avois pas seize ans , et il faut bien que je le dise ici , quoique ce ne soit pas trop modeste à moi , ma figure étoit fort remarquable.

J'étois d'une fraîcheur éblouissante ; mes traits étoient nobles , fins et réguliers ; cet habit qui n'étoit pas trop favorable à ma taille , n'empêchoit pas qu'on ne vît encore fort bien que j'étois faite à peindre , et tout ce costume misérable contrastoit tant avec ma physionomie et ma tournure , qu'il avoit plutôt l'air d'un déguisement que de ma parure habituelle.

Tant que nous fûmes dans le faubourg, personne ne fit trop d'attention à moi.

Les marchands, les ouvriers, ne sont point gens à regarder sous le nez si une fille est laide ou jolie; s'ils ne la connoissent pas, ils ne s'en inquiètent guère.

Mais c'est tout le contraire pour les jeunes gens de la société.

Ce fut donc des hommes de cette sorte que je ne tardai pas à rencontrer; et comme madame Bertrand s'éloignoit toujours, pour que ses connoissances ne la vissent pas avec moi, ils me croyoient seule dans la rue et s'approchoient avec plus de confiance.

—Où allez-vous donc, la belle fille?... vous n'êtes pas de Paris, sûrement, et vous allez vous perdre.... La première fois que j'entendis parler comme cela tout près de moi, et presque dans mon oreille, je fis un cri de frayeur, et mon premier mouvement fut de me sauver à vingt pas de là, sans savoir où j'allois.

Je me retrouvois près de quelqu'autre qui, me voyant tout effarouchée, vouloit me retenir entre ses bras. — Là, là, n'ayez donc pas peur, la belle enfant, fiez-vous à moi ; me voulez-vous pour votre ami ? — Madame Bertrand, madame Bertrand, m'écriai-je dans un effroi extrême, ne me quittez donc pas comme cela... voyez donc ce qui m'arrive. — Et qu'est-ce qu'il vous arrive, poulette ? ne diroit-on pas qu'en va vous manger ? Qu'est-ce que vous avez à faire de madame Bertrand ? est-ce que le valet-de-chambre du marquis de Créqui ne la vaut pas bien ? — Laissez-moi, encore une fois, vous dis-je, ou si vous avez seulement la hardiesse de toucher ma robe, j'appelle à mon secours... je vais chez des gens qui valent bien votre maître, et qui vous feront punir. — Tndieu ! la petite farouche ! Dites donc, madame Bertrand, est-ce que c'est une princesse déguisée que vous

escortez là? Bah ! mais je vous ai vue quelque part , madame Bertrand : . . . je ne me trompe point , mon maître va chez votre dame vous êtes la portière de la rue Caumartin ? — Eh ! mon Dieu , oui , reprit-elle avec humeur , je la suis Qu'est-ce qui vous dit le contraire ? — Eh ! chère femme , lui dit-il à son tour , d'un air de protection (car vous remarquerez qu'il étoit valet-de-chambre et même d'un homme de la cour) , gardez-vous aussi bien votre porte que vous gardez cette jeune fille ? La voilà prête à se trouver mal . . . J'ai cru , moi , qu'elle étoit seule et qu'elle cherchoit des aventures . . . Parbleu , on n'attaque pas les filles qui ne le veulent pas ; il y en a assez qui ne demandent pas mieux , on n'en manque pas , au moins . . . Bon soir , jeune fille , je vous demande pardon ; je n'insulte pas les filles sages , je pense sur elles tout comme M. le marquis. — Le sot ! dit madame Bertrand ,

en colère, et qui avoit pourtant pris son parti de se rapprocher de moi, voyez que c'est amusant de conduire des jeunes filles. . . — J'espère bien, madame, que c'est pour la dernière fois que vous avez ce désagrément-là. . . j'aimerois mieux être privée de l'honneur de voir Milady, et ne sortir de ma vie de l'hospice, que de me voir exposée ainsi.—Voilà ce que c'est que d'être si jolie, dit madame Bertrand, qui espéroit m'apaiser par cette petite douceur, et qui commençoit à craindre que je ne me plaignisse à Milady; mais je n'étois pas près de me calmer. — Ce n'est pas parce que je suis jolie qu'on me suit, c'est, comme vous l'a fort bien dit ce laquais, parce qu'on me croit seule, et que, ne voyant personne d'un âge respectable pour me conduire, on cherchoit à m'effrayer.... Mon habit vous humilie, madame Bertrand; mais vous devriez l'être encore bien davantage, d'être cause qu'on méprise et qu'on veut

outrager une personne de votre sexe, que votre présence suffisoit pour protéger. — Vous êtes bien fâchée, mademoiselle Cécile... Tout cela me fait de la peine aussi ; mais c'est que chacun a sa petite vanité ; tout le monde n'est pas philosophe comme madame , (n'est-ce pas philosophe qu'elle appelle cela ?) de se mettre au niveau de ceux qui sont moins que nous. — C'est vrai, madame Bertrand, votre robe vaut beaucoup mieux que la mienne. — Madame Bertrand me fixa, me comprit fort bien, et ma hauteur, qui étoit juste, lui en imposa. — Faisons la paix, mademoiselle Cécile. Voilà que nous approchons. — Bien volontiers, pourvu que nous ne sortions plus ensemble ; je ne veux pas vous faire rougir. — Vous avez de la rancune ; est-ce que tout le monde n'a pas ses petits torts ? moi j'ai les miens, et j'en conviens.... Allons, mettons que j'ai mal fait... Car si vous étiez habillée, vous

auriez bien l'air d'une demoiselle , et je serois toute contente alors de vous offrir mon bras... Supposons que c'est comme cela ; voulez-vous l'accepter ? — Madame Bertrand, ce n'est qu'une supposition , et les passans ne voient pas que vous la faites. — Qu'ils voient ce qu'ils voudront, si vous ne m'en voulez pas..... prenez - le. — Je le veux bien. — Et vous me le donnerez une autre fois ? — De tout mon cœur. — Vous ne direz rien à Milady ? — Je vous le promets', madame Bertrand.

Or , voyez comme un peu de fermeté et d'orgueil avoit bien fait dans cette circonstance !..... Cette femme , qui ne vouloit pas attendre une minute , qui me faisoit marcher d'un côté de la rue pendant qu'elle étoit de l'autre , pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle étoit avec moi , me pressoit d'accepter son bras , elle se mettoit à ma discrétion , elle me laissoit voir que je

pouvois lui faire de la peine et peut-être la faire renvoyer. Sa vanité devoit bien souffrir de tout cela ; et comme elle entend mal ses intérêts le plus souvent !

Mais laissons madame Bertrand rentrer dans sa loge , après m'avoir conduit jusqu'à la salle de bain , dans laquelle étoit Milady. Cette dame ne se souvenoit plus que je devois venir ; mais la petite Juliette qui savoit toute mon histoire , et qui mouroit de curiosité de me voir , m'attendoit à la porte et me fit entrer tout de suite. Je trouvai Milady un livre à la main et tout en pleurs. — J'arrive mal à propos , madame , où dois-je attendre les ordres de Milady ? — Non , non , Cécile , vous ne me gênez pas : d'abord , je n'ai qu'un mot à vous dire , et je n'ai pas de chagrin comme vous le croyez peut-être c'est seulement que je lis une histoire fort touchante , et

qui me fait un mal horrible ; pòurtant elle m'attache et je veux continuer.

Ecoutez , Cécile , Juliette va vous conduire dans l'appartement de ma fille ; elle est prévenue , cherchez à lui plaire.... Florine est une bonne enfant ; mais elle n'est pas habituée à être contrariée... Faites tout ce qu'elle voudra , petite.... Soyez toujours de son avis ; c'est bien aisé cela , et cela fera qu'elle s'attachera à vous. J'ai si peu de temps , moi..... Cette dernière phrase me surprit un peu ; je crus y voir que Milady étoit un peu refroidie à mon égard , et pòurtant ce n'étoit pas cela ; c'étoit seulement que son livre l'occupoit , et que sa sensibilité étant quelquefois dans sa tête plus que dans son cœur , il étoit égal pour elle que l'objet qui l'excitoit fût imaginaire ou qu'il fût réel.

J'arrive chez mademoiselle Florine , qui étoit seule à arranger des fleurs dans

un très-joli boudoir ; elle me reçut d'un air un peu dédaigneux , ne sachant pas trop comment elle devoit m'appeler , étant prévenue par sa mère que mon malheur et mon caractère méritoient quelques égards particuliers. — Asseyez-vous , ma chère , dit-elle enfin Avez-vous vu ma mère ? — Oui , mademoiselle , et je me tenois toujours debout avec beaucoup d'embarras. Elle , de son côté , touchoit à sa coiffure devant une glace ; elle ne disoit plus rien Mon trouble augmentoit par son silence ; je ne voyois pas trop comment cette scène devoit finir , je n'en augurois pas bien , et mon cœur se serroit de moment en moment. Tout-à-coup Florine prit son parti. — Allez , Juliette , dit-elle à cette jeune fille qui étoit encore là , je sonnerai si j'ai besoin de vous Nouvel embarras J'allois être seule qu'alloit-elle me dire ? Elle craignoit peut-être de m'hu-

milier devant un témoin ; je n'imaginois que cela.

Juliette sort , et voilà Florine qui se jette à mon cou et m'embrasse comme si j'étois sa sœur. — Tiens, ma pauvre Cécile , voilà le seul moyen de faire connoissance ; je veux laisser mon cœur faire comme il le veut avec toi , car ta charmante figure me prévient beaucoup ; mais j'avoue que ton habit me repousse , et voilà pourquoi tu m'as trouvé d'abord un air si roide et si froid ; je n'ai pas été maîtresse de cette première impression , il faut que tu me le pardonnes. — Vous pardonner , mademoiselle quelle offense m'avez-vous donc faite ? et des larmes que j'avois contenues avec peine , m'échappèrent avec abondance. Je tenois une main de Florine , je la couvrois de baisers avec un vrai transport de reconnoissance et de plaisir , car je voyois que j'avois affaire au meilleur cœur du monde , et

je me sentois , de mon côté , bien disposée à aimer Florine à la folie. — Voilà qui est dit ; j'ai avoué ma faiblesse , je l'ai vaincue et je n'y reviendrai pas. Mais pourquoi ma mère , qui vous veut tant de bien , ne vous a-t-elle pas donné tout de suite de l'argent pour acheter des robes et tout ce qu'il vous faut ? — Hélas ! mademoiselle , ce n'est pas l'argent qui me manque ; mais c'est la règle la plus absolue de la maison , qui me défend d'en quitter l'habit tant que j'y suis attachée. — C'est différent ; mais dites-moi , ma chère Cécile , quand vous êtes ici , ne puis-je pas vous arranger à ma fantaisie ? vous seriez si jolie si vous étiez mise en demoiselle. — Ici , je vous appartiens , et vous pouvez faire tout ce qui vous amusera. — Vous me charmez , Cécile , et cela étant , jetez vite cette vilaine robe grise qui paroît si peu faite pour vous : je veux être votre femme-de chambre aujourd'hui.

On se doute bien que je ne le souffris point ; mais il fallut bien au moins faire mon cabinet de toilette du boudoir de Florine.

Dès que ma robe fut ôtée, elle remarqua avec la plus grande surprise ce beau linge fin que je portois dessous ; elle en avoit déjà préparé, mais qui devint inutile , le sien ne pouvant être ni plus blanc , ni plus beau que le mien. — O que cela est bizarre, s'écria Florine , du linge comme cela dans une maison si pauvre ! — C'est que ce n'est pas non plus celui de la maison. — Qui est-ce donc qui vous le donne, Cécile ? — On m'a dit , mademoiselle, que le lendemain du jour où je fus abandonnée à la porte de l'hospice, un commissionnaire apporta une caisse énorme , remplie de linge pour tous les âges, et en si grande quantité que j'en aurai peut-être pour toute ma vie. — Mais , Cécile , comment sut-on que c'étoit pour vous, puisqu'on

ne vous connoissoit pas ? — On désigna un enfant né de la veille , et auquel on avoit fait volontairement une blessure au bras. — Comment , on n'interrogea pas cet homme ? C'eût été inutile , je crois que lui-même ne le savoit pas , et qu'il étoit seulement porteur d'une lettre dont il ne connoissoit pas le contenu. On me chercha dans le petit nombre des enfans arrivés depuis peu, et ayant trouvé à mon bras la marque désignée , on me réserva tout le linge de cette cassette avec la plus scrupuleuse probité.

Ce que je disois là n'étoit pas, comme on peut s'en rappeler , l'exacte vérité ; mais on avoit jugé convenable de me laisser ignorer que c'étoit Rixa qui avoit envoyé ce linge , pour que je ne la pressasse pas trop de m'instruire de ma naissance , car on voyoit bien qu'elle la connoissoit ; mais que n'ayant aucun parent disposé à me reconnoître , il seroit inutile ou peut-être dangereux de

m'en apprendre davantage. C'est le moment de dire ici que cette bonne Rixa avoit fait toutes les recherches qui étoient en son pouvoir pour savoir ce qu'étoit devenu le chevalier de Rangi depuis la mort de ma mère.

On avoit su seulement, peu de temps après, qu'il avoit réalisé une partie de sa fortune et fait rendre l'autre à son frère, qui depuis l'avoit cherché en vain, sans pouvoir s'assurer même s'il existoit ou non.

J'en reviens à l'effet que produisirent toutes ces explications sur l'aimable Florine. Cécile, me dit-elle, quand je n'aurois pas eu le moindre soupçon sur votre naissance, j'étois disposée à vous traiter comme mon égale, mais j'avoue que c'étoit l'amitié seule qui m'y portoit : à présent, je jurerois que vous êtes une fille de condition, cela se voit à votre air distingué, à vos manières, à vos sentimens, dont tout le monde a

dit mille biens à Milady ; mais puisque bien injustement les yeux sont défavorablement prévenus par le costume , qui m'a tant choqué ce matin , je vous demande avec instance de la laisser chez Juliette , toute les fois que vous viendrez ici ; vous y trouverez tous les ajustemens qui vous seront nécessaires , car je veux perdre jusqu'au souvenir d'une situation pour laquelle vous n'êtes point faite , et dont je ne doute pas que ma mère ne vous retire incessamment. Tout en me parlant ainsi, l'aimable Florine achevoit elle-même de relever mes cheveux avec un superbe peigne de corail ; une robe de taffetas blanc étoit également fermée par des agrafes de corail : cette parure étoit élégante et simple , mais si avantageuse à ma taille et à ma figure , que je ne me reconnoissois pas moi-même.

Florine m'assuroit que j'étois charmante et que je n'étois nullement em-

pruntée : il est certain que me prêtant à cette illusion flatteuse, j'avois tout-à-fait oublié la pauvre Cécile de l'hospice ; mon ton , mon air étoit posé avec aisance ; je ne m'étonnois pas que la fille de Milady me traitât avec amitié : je lui en montrois aussi beaucoup moi-même , mais tout simplement parce qu'elle me plaisoit , et non parce que je lui avois obligation de ses procédés et de ses sentimens. Milady, qui contre son ordinaire n'avoit pas encore fait sa visite du matin à sa fille , entra , et d'abord ne me reconnut pas. Nouveaux complimens sur mes grâces.... Florine raconta tout ce que je venois de lui apprendre à elle-même , et toutes ses conjectures, appuyées de ma bonne mine , décidèrent que j'étois à coup sûr une fille de qualité : du moins Milady voulut-elle bien dire que ce qu'elle apprenoit changeoit toutes ses dispositions à mon égard ;..... qu'elle voyoit bien que ce qu'elle m'avoit ré-

servé ne me convenoit pas, que j'allois être l'amie, la compagne de sa fille; qu'elle étoit seulement d'avis que je profitasse de tous ses maîtres, bienfait dont je sentis tout le prix, et dont je puis dire que je profitai rapidement.

Mon enfant, ajouta Milady, est-ce que vous êtes venue à pied de cette vilaine maison ici? Souvenez-vous bien que je ne le veux plus absolument, et je vais donner des ordres en conséquence; il ne convient pas que l'on vous rencontre dans les rues et qu'on puisse dire un jour qu'on vous a vue ainsi: pourtant, vous prendrez simplement une voiture de place, la mienne feroit tenir trop de discours dans cet hôpital; et tant que vous y resterez, il ne faut pas vous faire d'ennemis: cela ne sera pas long, Cécile, soyez-en assurée; j'ai quelque chose dans la pensée, qui exige le retour d'un de mes amis, ne perdez point patience. — Ah! qu'il est

aisé d'en avoir , Madame , comblée , comme je le suis , de vos bontés ! je remets l'avenir entre vos mains , et je suis , en attendant , la plus heureuse créature que vous ayez jamais vue. — A propos , reprit encore Milady , vous êtes ma pensionnaire , et il me paroît juste de payer le mois d'avance : cela ne veut pas dire , Cécile , que vous ne puissiez dire à Florine si vous avez besoin d'autre chose ;... en même temps , elle me remit les cent francs du premier mois , et me ferma la bouche sur tous les remerciemens que je me disposois à lui faire.

Quelle journée je passai avec Florine , qui , s'ennuyant horriblement de sa solitude habituelle , étoit ravie de se voir avec une jeune personne de son âge , sur laquelle sur-tout elle sentoit bien qu'elle avoit , à raison des circonstances , une grande supériorité !

Florine avoit le meilleur cœur possible , mais elle avoit l'amour-propre le

plus délicat : il falloit lui trouver la voix charmante , quoiqu'elle l'eût dure et fausse ; elle se croyoit des talens , parce qu'elle avoit des maîtres , et je m'aperçus bientôt que la louer avec réserve et un peu froidement , c'étoit presque la désapprouver et toujours lui déplaire.

J'avois souvent regardé la flatterie comme une bassesse , je m'étois cru un caractère sincère et que mon intérêt ne pourroit jamais corrompre , et pourtant je dois avouer avec franchise que je soutins mal cette épreuve ; je me dis que la complaisance , dans ma situation , étoit un devoir , qu'il me seyoit mal de décider de ce qui étoit bien ou médiocre , avec si peu d'expérience pour bien juger ; enfin je ne manquai pas de prétextes pour m'accuser moi-même sur l'exagération avec laquelle je louai Florine : je la trouvais jolie , bien faite , instruite même , quoiqu'en effet il n'en fût rien ; mais à ce prix elle m'aima avec passion et ne pou-

voit se passer de moi un seul jour. Madame Bertrand me ramena à la chute du jour, fort étonnée de la faveur dont je jouissois auprès de Milady ; car comme elle me voyoit toujours sous mes tristes habits, j'étois toujours pour elle Cécile et rien de plus : je lui fis quelques générosités qui la surprirent et me gagnèrent son cœur. L'argent produisoit sur celle-ci le même effet que la louange sur l'esprit de Florine, et je connus, par cet exemple, la valeur de ces deux choses dont dépend si souvent l'opinion qu'on prend de nous.

On sera peut-être étonné d'apprendre que je rentrai sans chagrin dans mon hospice, j'avois besoin de me recueillir sur mon bonheur.

Ce n'étoit pas tout de le sentir, je voulois l'examiner, voir où il pouvoit me conduire un jour, et quel fonds j'avois à faire sur l'affection des deux personnes qui, dès le premier moment, me

traitoient comme une ancienne amie et exigeoient que je ne m'embarrassasse plus de moi-même.

Tant de vivacité dans une affection si nouvelle et que j'avois si peu méritée , ne m'inspiroit pas une entière confiance ; je n'osois m'y fier , et j'en étois naturellement moins reconnoissante que des généreuses attentions que ma bonne supérieure avoit eues pour moi.

Elle avoit jugé qu'un poêle seroit trop triste dans ma petite cellule , et elle avoit fait déboucher , en mon absence , une petite cheminée où je trouvai un très-bon feu : des provisions de différentes choses à mon usage se trouvèrent dans une armoire ; mon lit et le reste de mes meubles étoient d'une excessive simplicité , et tout cela me fit bien plus de plaisir à regarder que toutes les richesses que j'avois vues chez Milady , car cela étoit à moi , et la propriété ajoute à tout un prix indéfinissable.

Je passai une partie de la nuit à arranger , à ma guise , les choses dont je pouvois disposer , je plaçois et déplaçois les chaises ; je crois que c'étoit pour avoir une volonté à moi , et jouir , jusque dans ces bagatelles , du plaisir de l'exercer ; mon écritoire , mes livres ; tout fut examiné , soigné avec un ordre extrême , et je savourai avec délice , en m'endormant , la pensée de m'éveiller quand je voudrois et sans qu'aucun ordre me contraignît à le faire.

Avec de telles jouissances , dont on ne se forme aucune idée , lorsqu'on n'a pas vécu dans une rigoureuse dépendance , on dort à ravir , on fait des songes agréables , et on sait enfin , à bien peu de frais , ce que c'est que le bonheur. Le nécessaire , la liberté et l'espérance , je crois bien que c'est en cela qu'il consiste , tant que les passions ne viennent à la traverse nous rendre plus

exigeant , et placer hors de nous le bonheur et le repos.

En vertu de ma liberté je dormis jusqu'à huit heures , et qui pensez - vous que je vis à mon réveil?... Ma bonne , mon excellente Rixa ; elle avoit apporté du café , de la crème , et préparoit elle-même mon déjeuner avec ces attentions délicates que son cœur lui dictoit toujours. Elle vint m'embrasser , je me jetai dans ses bras. — Rixa , ma chère Rixa , jouissez bien de votre ouvrage ,... c'est par vous que je suis heureuse , que j'ai des protecteurs , des amis , que je ne manque de rien ici. O que je vous aime , et que je suis heureuse que vous m'ayez aimée!... — Chère petite , me disoit cette excellente femme , je vous dois bien au-delà de tout ce que je puis faire... Si vous saviez ,... n'est-ce pas une obligation pour moi?... Et la pauvre Rixa , dans ces effusions de cœur , (qu'en

général elle évitoit à cause de cela), étoit toute prête à se trahir,... à me dire qui j'étois,... ce qu'elle devoit à ma mère : ... c'étoit là ce qu'elle appeloit ses obligations ; mais à la moindre question de ma part elle retrouvoit sa raison , et me faisoit quelque réponse vague dont je me contentois toujours , parce que j'étois intimement persuadée qu'elle ne me connoissoit que depuis quelques années.

Je n'abusai pourtant pas de la confiance que l'on avoit en moi ; non seulement je remis tout mon argent à la supérieure ; mais passé ce premier jour , je travaillai avec plus de zèle que jamais , du moins lorsqu'il m'arrivoit de rester à la maison , ce qui devint bientôt fort rare. Florine m'envoyoit chercher dès le matin , et je ne rentrois qu'au coucher du soleil.

En moins de six mois j'avois fait des progrès surprenans dans la musique ; nous chantions ensemble , j'étois déjà en

état de l'accompagner, et j'avois su lui rendre agréable cette occupation qu'elle avoit négligée jusqu'alors.

J'avois reçu une fois les remerciemens de Milady à cet égard, qui me traitoit toujours avec la même bonté quand elle me voyoit; mais de nouveaux goûts l'occupoient apparemment, car elle ne passoit plus que quelques instans chez sa fille, et presque toujours avant que j'arrivasse.

Quelquefois Florine paroissoit sensible à cet extrême abandon; mais Milady n'aimoit pas qu'on se plaignît : c'étoit le seul cas où elle prît de l'humeur, peut-être parce qu'elle sentoit qu'elle avoit tort, et qu'elle ne vouloit ni en convenir, ni changer.

Je lui convenois à merveille pour distraire cette pauvre Florine qui ne sortoit presque jamais, si ce n'est quelquefois l'été, quand sa mère la menoit à la campagne, dans les environs de Paris. L'ha-

litude qu'elle avoit de cette retraite la rendoit moins malheureuse qu'une autre; mais elle me disoit quelquefois : Tu te plains, Cécile, de ne point connoître tes parens, et vois à quoi il me sert d'en avoir. Ma mère ne m'aime point, je la gêne dans le monde, et je ne suis guère moins orpheline que toi; là dessus, elle pleuroit un moment, mais elle étoit facile à consoler, et j'y mettois tous mes soins.

Outre plusieurs femmes pour la servir (mais que Florine tenoit assez loin d'elle), elle avoit une vieille gouvernante, qui ne quittoit presque jamais la chambre où nous étions; elle assistoit aux leçons, s'informoit très-respectueusement s'il ne manquoit rien à mademoiselle, et faisoit fort scrupuleusement tout ce que la bienséance exige.

Du reste, elle parloit peu et soupiroit beaucoup; elle prétendoit qu'elle n'étoit pas faite pour être gouvernante.....,

qu'elle avoit eu des malheurs... , et par respect pour son origine qu'elle ne faisoit pourtant pas connoître , elle étoit d'une roideur, d'une dignité sans exemple.

Dès sept heures du matin elle avoit une robe de soie à grands ramages , un mantelet qui ne se dérangeoit pas , ainsi que sa coiffure , de toute la journée ; sa place dans l'appartement étoit marquée, elle n'en changeoit jamais : le même fauteuil, la même table étoient toujours à son usage , elle faisoit tout avec ordre et symétrie ; son langage même étoit apprêté , elle disoit ce qu'elle devoit dire , jamais au-delà , n'étant assurément ni communicative ni bavarde ; c'étoit une véritable figure de tapisserie , qu'on étoit tout étonné de voir remuer quelquefois , et dont au total on n'avoit jamais ni à se louer ni à se plaindre.

Tout ce qu'elle avoit jamais dit à mon sujet , c'est que Milady étoit la maîtresse...

qu'elle avoit pour principe de ne point juger ceux dont son infortune la rendoit dépendante.

C'étoit la plus longue phrase qu'elle eût faite de sa vie.

Elle ne paroissoit sensible, ni à l'intérêt, ni à la flatterie, et on eût été fort embarrassé avec elle, si on eût eu besoin de lui plaire; mais c'étoit inutile, elle ne savoit ni nuire, ni servir : elle étoit là, voilà tout.

Florine l'aimoit assez de cette humeur et ne l'eût pas volontiers changée pour une autre; au fond de l'ame, je crois même que madame Cleveland, étoit indulgente et sensible, du moins ne se scandalisoit-elle pas mal-à-propos, ne voyoit-elle pas le mal où il n'étoit pas, et vouloit-elle bien qu'on rît et chantât, pourvu qu'on la laissât dans son grand fauteuil de velours vert, et qu'on la dispensât de prendre la moindre part à nos plaisirs.

Un matin que je travaillois avec Florine, qui réussissoit fort bien à la broderie ; nous entendîmes ouvrir la porte avec vivacité. Un jeune homme quine s'étoit pas fait annoncer, se jeta à son cou et l'embrassa avec une extrême amitié. — Madame Cleveland, s'écrie Florine, c'est Achille, mon bon petit cousin ; ah ! quelle joie de le revoir ! Achille, cher Achille ; et elle l'embrassa de nouveau... Ce premier mouvement passé, Achille s'aperçut que sa cousine n'étoit pas seule et qu'il manquoit de réserve sans doute en se livrant ainsi à ses transports devant une étrangère ; une révérence respectueuse et pleine de grâce m'exprima le regret qu'il avoit de cet oubli, et le propos le plus obligeant pour Florine sembla lui faire un devoir de le justifier près de moi..

Que de façon pour cette pauvre Cécile qui, malgré la parure fort élégante qu'elle avoit ce jour-là, ne manquoit point de

se rappeler , dans l'occasion , que les apparences étoient trompeuses , et que les habits dont elle étoit parée n'étoient qu'un déguisement qui amusoit Florine et n'étoit là que pour lui faire oublier l'obscurité réelle de celle qui le portoit. Toutes ces pensées me vinrent tout-à-coup à l'esprit ; je rendis cette révérence avec embarras et en rougissant beaucoup. Florine me jeta un coup d'œil très-expressif , et qui vouloit me dire de la laisser parler.

— Ma chère amie , me dit-elle alors , je vous présente mon cousin , le meilleur enfant du monde , et que vous aimerez quand vous le connoîtrez. Je vis que Florine vouloit que je répondisse sur le même ton et sans gêne. — Je prends déjà beaucoup d'intérêt à Monsieur , lui dis-je , en voyant combien il vous est cher , c'est un éloge pour tous les deux.

Madame Cleveland , qui remuoit si rarement et ne laissoit guère paroître ce

qu'elle pensoit, fut contente apparemment de ma réponse, et le témoigna par un regard d'approbation qui m'encouragea beaucoup.

Achille n'en resta pas là, il dit à sa cousine mille choses flatteuses; mais quoique ce fût bien à elle qu'il les adressât je ne pouvois m'empêcher de voir qu'il pensoit à moi en la regardant, et que ce n'étoit que par respect qu'il n'osoit me les adresser à moi-même. Que la vanité est clairvoyante et nous instruit promptement de l'effet que nous produisons! Il n'y avoit pas un quart d'heure que le cousin de Florine étoit près de nous, et j'étois déjà sûre qu'il me trouvoit jolie et désiroit aussi que je fisse quelque attention à lui.

— Qu'êtes-vous devenu depuis six mois, reprit Florine? vous êtes un paresseux, et vous n'avez pas écrit quatre fois à ma mère. — Est-ce que ma tante s'en est aperçue; Florine? je vous avoue

que si ce n'eût été pour savoir de vos nouvelles, je n'aurois pas écrit du tout, Milady est si froide;.... mais vous me demandez ce que j'ai fait : j'ai parcouru tout le midi de la France, et visité deux terres en Dauphiné dont j'ai le *malheur* d'être propriétaire; enfin j'ai fait tout ce que mon tuteur a voulu. — A la bonne heure; mais vous fixez-vous enfin? — Oh! je le suis pour toujours!.... je ne vous quitte plus, chère Florine.

Assurément il n'y avoit là rien qui me concernât, et pourtant je n'osai lever les yeux, crainte de rencontrer ceux du chevalier Dorville : le son de sa voix étoit si doux, il avoit dans sa physionomie quelque chose de si expressif, de si mélancolique même,..... il m'avoit déjà jeté de ces regards où son ame étoit de moitié comme d'intelligence avec la mienne,.... j'entendois ce qu'il disoit, je devinois ce qu'il ne disoit pas, et tout cela étoit bien involontaire assurément. Il y auroit eu

une présomption bien ridicule à le comprendre ainsi , et à croire que dès le premier instant ma vue avoit produit un effet aussi prompt sur son cœur.

Florine me rendit bientôt le sujet de l'entretien , il lui parut plaisant de faire mille contes à son cousin.

Elle lui dit que j'étois la nièce d'une amie de sa mère ,... d'une dame de province , à qui Milady s'amusoit à faire les honneurs de la capitale , en la promenant sans cesse de plaisir en plaisir ; qu'elle ne trouvoit point convenable non plus de me faire partager toutes ces dissipations , et que , d'après cette conformité de sentimens entre les deux amies , on nous laissoit ensemble tout le jour. Mais je vous préviens , ajouta Florine , que la baronne de Monchal (ce fut le nom qu'elle donna à ma prétendue tante) fait mystère à sa famille du séjour de sa nièce à Paris. On croit que mademoiselle est restée dans un couvent à

Rouen , et la moindre indiscretion l'y feroit en effet renfermer ; ainsi, petit cousin, si vous ne voulez pas me priver d'une société qui m'est très-chère, ne parlez point de ma Cécile, oubliez devant ma mère et la sienne (si vous la rencontrez) que vous l'avez vue ici. — L'oublier, seroit impossible, reprit Dorville ; mais, ajouta-t-il avec une aimable inquiétude, le séjour de cette dame sera-t-il long à Paris?... Ma tante connoît-elle bien tout ce qu'il y a d'intéressant à y voir ? — Vous voudriez peut-être vous charger de conduire ces dames ? — Non, non, reprit-il vivement, et il y a bien de la malice dans cette question, vous savez que je ne suis pas naturellement galant et que je ne me trouve bien qu'auprès de ceux que j'aime. — En ce cas, Achille, venez nous désennuyer tant qu'il vous plaira ; car je me plais aussi beaucoup avec vous et j'avois peur qu'après avoir vu le monde et voyagé, vous ne trouviez

plus de plaisir auprès de moi. — Quand je vous aimerois moins, Florine, ne savez-vous pas que je porte dans le cœur des chagrins si profonds, que la dissipation m'est à charge?... j'ai besoin de l'amitié, et qu'elle souffre même avec indulgence les momens de tristesse dont je ne peux quelquefois me défendre : je cherche des cœurs sensibles, ma chère Florine, et je suis bien malheureux avec les indifférens.

Je ne connoissois pas encore les malheurs de Dorville, il me paroissoit bien jeune pour en avoir éprouvé de si graves; mais l'espèce de confiance qu'il venoit de faire me mettoit à mon aise pour m'intéresser à lui, et, de concert avec Florine, nous cherchâmes à lui faire passer le reste du jour le plus agréablement possible.

Le douloureux souvenir qu'il avoit rappelé dissipa l'instant de vivacité et de joie qu'il avoit éprouvé en revoyant

Florine, et c'étoit sur-tout dans cet état de langueur et de sensibilité que Dorville pouvoit paroître intéressant et dangereux.

On ne se méfioit pas de lui,..... ce n'étoit pas parce qu'il étoit d'une figure charmante,... de la tournure la plus noble et la plus élégante,... que l'on y faisoit attention : il souffroit,... l'empreinte de la douleur étoit encore sur son visage; on pouvoit s'intéresser à lui,... lui témoigner une sorte d'affection en toute sûreté de conscience, on pouvoit le consoler et on n'y penseroit plus.

Voilà ce que je me disois en m'en occupant sans coquetterie, sans aucun dessein particulier de lui plaire, mais non pas sans un charme secret et tout nouveau pour moi.

Un domestique vint annoncer que Milady étoit rentrée. Dorville observoit trop bien les bienséances pour en paroître contrarié : il descendit d'assez

bonne grâce chez sa tante , après avoir promis à Florine de revenir le lendemain.

Serai-je aussi heureux qu'aujourd'hui, dit-il à Florine en me regardant? — Soyez sage , reprit-elle , et on verra.

Je la laissai dire , et me contentai de faire une révérence assez grave ; mais je crois que mon air disoit quelque chose de plus , et qu'il n'y avoit rien de décourageant pour lui. Dès qu'il fut parti , je demandai à Florine quels étoient les malheurs dont il paroissoit si affecté. — Oh ! c'est une histoire épouvantable , et vous en auriez ouï parler dans le monde si vous y aviez été alors.

La mère de Dorville étoit la propre sœur de Milady , elle avoit épousé , par amour , un maître des requêtes fort riche , et avec lequel elle vivoit fort-bien : elle avoit trois enfans , Achille que vous voyez , et deux petites filles très-intéressantes qui ne la quittoient jamais ; ma-

dame Dorville passoit l'hiver à Paris, où elle venoit nous voir presque tous les jours ; mais au commencement du printemps , elle alloit avec sa famille à sa terre de Juvigné qui est à dix lieues d'ici. Il y a un an environ qu'elle fit ce voyage comme à l'ordinaire ; mais, deux jours après son arrivée, le feu prit dans une grange voisine du château.

Ce château est situé sur une hauteur, assez éloignée du village, et l'on ne s'y procure qu'avec peine l'eau nécessaire à l'usage de la maison. L'incendie commencé dans le jour, ne fut découvert qu'à l'entrée de la nuit, il se déclara avec une force épouvantable. Madame Dorville et ses deux filles furent étouffées dans les flammes, sans qu'on pût leur porter aucun secours ; M. Dorville, les mains et le visage à demi brûlés, crut échapper à la mort, en se jetant par une fenêtre ; mais il se blessa grièvement et

ne survécut que trois jours à ce cruel événement.

Achillé, qui étoit à Paris en ce moment, n'eut que le temps d'aller recevoir les adieux de son père; ce dernier conserva assez de connoissance pour faire un testament et nommer un de ses amis tuteur de son fils. Achille, héritier d'une grande fortune, n'en sentit pas moins le malheur extrême de devenir orphelin : sa mère, surtout, dont il étoit l'idole, lui causa des regrets si vifs qu'il fit une longue maladie dont il pensa mourir. Ce fut à sa convalescence que son tuteur imagina de le faire voyager, non seulement pour le distraire, mais pour lui faire connoître plusieurs biens qui lui appartenoient. — Voilà, repris-je, une aventure cruelle, et Milady aussi a dû en être bien affectée? — Oui, dans le premier moment. Elle fit venir Achille, ... versa un torrent de larmes en

l'embrassant , promit de lui tenir lieu de la mère qu'elle avoit perdue , et m'ordonna de le regarder comme mon propre frère , puisqu'elle-même ne vouloit plus nous distinguer dans son cœur. — Oh ! mademoiselle , cela étoit bien consolant ! — Oui ; mais cela ne dura pas. Achille , au lieu de se consoler , tomba malade. Il logeait ici , ma mère le soigna elle-même les premiers jours , où il eut une grande fièvre ; mais on lui dit qu'elle s'exposoit en allant ainsi dans la chambre d'un malade ; que cela n'étoit bon à rien et ne le guériroit pas : elle se rendit aisément à ces raisons , et se contenta de me charger de lui donner de ses nouvelles tous les matins. Ce pauvre cousin , fort sensible à mes soins , le fut aussi beaucoup à l'abandon de ma mère , il en sentit mieux qu'il avoit fait une perte irréparable , et craignant d'être importun dans une maison où il se voyoit presque étranger , il alla passer chez son

tuteur, les derniers jours qui précédèrent son départ. — Et Milady le souffrit ? — Sans s'apercevoir même que cette résolution étoit causée par le dépit ; elle pensa que son neveu choisiroit, pour son plaisir, une maison et un quartier qui lui plaisoient davantage : distraite par les affaires ou les plaisirs, elle ne pensoit pas qu'il eût à se plaindre de son indifférence ; elle ne lui en vouloit pas, et elle croyoit l'aimer toujours.

Je soupirai, à ce récit qui ne me permettoit pas de compter beaucoup sur les bontés de Milady, moi qui n'y avois aucuns droits, qui ne lui étois rien, et son engouement en effet étoit déjà passé.

— A présent, dis-je à Florine, dites-moi, je vous prie, pourquoi vous avez fait toute cette histoire à votre cousin, liés d'amitié et de parenté comme vous l'êtes ensemble ? quelle raison avez-vous de le tromper sur mon compte ? Je crains, mademoiselle, qu'il ne vienne

à le découvrir, et qu'il ne me sache très-mauvais gré de cette plaisanterie; je rougis de recevoir les politesses et les respects qu'il me rend, et peut-être que quand il saura qui je suis il m'en méprisera davantage. — Vous me demandez, Cécile, pourquoi j'ai fait cette histoire : d'abord, je vous avoue que c'étoit sans dessein, et seulement pour me divertir; mais depuis j'y ai songé, et je trouve que c'est beaucoup mieux. Je vous l'ai dit, Achille en veut un peu à ma mère... J'ai peut-être tort d'en convenir et de le répéter; mais il la trouve légère, inconstante et inconsidérée... Il ne comprendra rien à toutes ces circonstances qui l'ont conduite dans votre hospice, à toutes les libéralités qu'elle y a faites, et au bien qu'elle vous veut encore... Je sais bien, Cécile, qu'il n'est pas capable de l'en détourner; mais il trouvera bizarre et peu convenable qu'elle vous ait placée si intimement près de moi, sans s'être bien

assurée avant des principes et de l'éducation que vous avez reçus.

En supposant encore qu'il voie la chose autrement, vous deviendrez pour lui une pauvre fille sans conséquence et sans appui, et peut-être aura-t-il l'idée coupable de vous séduire. — Quoi ! mademoiselle, m'écriai-je, vous l'en croyez capable ? — J'espère que non, ma chère Cécile, et je crois bien que mon cousin est sage ; mais enfin il est si jeune et vous êtes si jolie !... Je suis sûre que ma bonne amie Cléveland est de mon avis... On respecte une demoiselle... on pense qu'on offenseroit sa famille en l'insultant, et qu'il se trouveroit quelque frère ou d'autre parent pour en tirer vengeance. D'ailleurs ce seroit manquer soi-même d'usage et d'éducation ; on seroit blâmé de tout le monde, et tout cela retient... Quelle est donc la nécessité de le désabuser ? je préviendrai ma mère... pour les domestiques, ils ont trop d'in-

térêt à me plaire pour dire autrement ;
et d'ailleurs Achille se respecte et n'a
point de familiarité avec eux.

Je n'osai répondre ; mais je conservai
un air triste et mécontent, car toute cette
dissimulation me peinoit. Ce n'est rien
que d'être une pauvre fille inconnue,....
au moins ce n'est pas par sa faute qu'on
est comme cela ; on pourroit encore vous
rendre justice, vous estimer et vous
plaindre ; mais souffrir qu'on se méprenne
à ce que vous êtes, qu'on vous flatte par
des respects et des prévenances, ... peut-
être même qu'on s'attache à vous comme
à une personne qui est votre égale et
dont il est honorable d'être bien traité,
c'est de quoi choquer un homme délicat
qui voit qu'il a été votre dupe et n'étoit
pas fait pour vous procurer ce divertis-
sement... Je ne disois donc rien ; mais
pour Florine qui n'avoit été contrariée de
sa vie, mon silence disoit trop. — Je ne
vous croyois pas si entière dans vos opi-

nions , me dit-elle avec humeur : choisissez , au surplus , de vous conduire comme je le souhaite , ou de rester dans votre maison. Je n'aurois jamais deviné qu'il y eût tant de plaisir à déclarer qu'on y demeurât. Je ne sais si Florine envisageoit les choses comme il falloit les voir ; mais ce qui est sûr , c'est que mes raisons , qui me paroissoient bonnes , ne me touchoient aussi vivement que parce qu'il s'agissoit de Dorville.

Il n'y avoit que lui qui eût tant d'importance , il est vrai , pour moi ; ses regards , que j'avois involontairement si bien compris , n'avoient été nullement remarqués de sa cousine ; elle ne savoit pas que j'étois déjà instruite de l'intérêt qui venoit de naître dans son cœur , intérêt que je n'entendois si vite que parce que le mien y répondoit aussi. Mes délicatesses et mes sincérités ne lui paroissent que de l'entêtement , et je fus forcée d'y renoncer , par le ton absolu

dont elle me parla pour la première fois.

J'e vis, dans cette occasion, que l'orgueil, qui veut bien quelquefois oublier ses droits, ne les abandonne pas. Florine consentoit à me traiter comme son amie, comme son égale, tant que je l'applaudissois et la flattois en tout; mais dès que je m'avisois d'avoir une volonté., une idée seulement à moi, je redevenois Cécile; on m'humilioit sans pitié; mes habits ne me déguisoient plus, et je n'avois qu'à retourner à mon premier état.

Pourtant, quoique Florine fût fâchée et vint de me traiter assez durement, je ne me sentois pas coupable, et ne voulois pas m'abaisser trop dans ma réparation. — Mademoiselle, lui dis-je, ce n'est pas la crainte d'un avenir malheureux dont j'ai besoin pour ne faire que ce qui vous sera agréable, le passé vous donne déjà assez de droits à ma recon-

naissance , et vous interprétez mal mon silence , si vous croyez que j'hésite à vous obéir. — A la bonne heure , dit Florine ; vous devez voir de l'amitié à l'envie que j'ai de vous conserver près de moi , et vous serez ingrate si vous faites ensorte que j'en puisse être blâmée. Ce discours , qu'elle me tint avec beaucoup de bonté , fit couler mes larmes ; je m'étonnai d'avoir eu l'air de lui résister un moment. Au fait , je l'aimois je devois l'aimer assurément bien plus que Dorville ; et si celui-ci vouloit encore s'occuper de moi , je n'avois qu'à n'y faire aucune attention n'y pas répondre regarder ses discours comme des galanteries banales et qu'il ne m'adressoit que parce qu'il me croyoit l'amie de sa cousine.

Alors , qu'il me crût , ou non , une fille de qualité , cela devenoit indifférent ; il n'avoit pas d'intérêt à le savoir , et si un hasard indépendant de ma volonté le

lui faisoit connoître, c'étoit Florine et non moi qu'il devoit accuser.

Aussi bien, je n'étois pas d'accord avec ma raison, sur cette impression qu'il me sembloit avoir produite sur Dorville..... Est-ce qu'on aime, me disois-je, une personne que l'on ne connoît point, que l'on n'a vue qu'un seul jour? Dorville sait-il si j'ai un bon cœur... un bon caractère?..... et la raison veut qu'on sache tout cela : à la vérité, l'amour ne l'exige pas ; il vient d'abord, quitte à se repentir après. C'étoit bien là ce que j'éprouvois moi-même ; mais je crus que le mal seroit plus grand en l'examinant de si près ; je me promis de n'y plus penser, de laisser aller les choses comme elles voudroient, toutefois en gardant religieusement le secret que Florine exigeoit de moi.

Au lieu donc de prendre pour moi toutes ces choses flatteuses que Dorville savoit, indirectement, mais avec tant de

finesse , m'adresser , j'en pris occasion de le plaisanter avec une certaine liberté d'esprit qui ne m'étoit guère naturelle , mais qui convenoit au rôle que je devois jouer ; je n'entendois ni les soupirs , ni les regards , je les voyois pourtant , j'en étois touchée ; mais je savois me contraindre , et je le sus si bien que Dorville ne retrouvoit plus en moi cette Cécile qui lui avoit paru si sensible , si timide , et dont l'embarras naïf lui avoit tout de suite donné tant d'amour et d'espoir :

Nous nous voyions tous les jours , et c'étoit bien l'essentiel pour moi .

Florine trouvoit que je me comportois à merveille , elle ne concevoit pas où j'avois pris cette aisance et cette politesse que ma première éducation n'avoit pas dû m'apprendre . Nos journées étoient charmantes ; Dorville étoit très-bon musicien , jouoit de plusieurs instrumens , il nous accompagnoit sur sa

guitare, et quelquefois chantoit lui-même les romances les plus tendres ; il avoit fait les paroles et la musique de plusieurs, et ces paroles peignoient toujours un amour malheureux qu'on ne devinoit pas et qui n'osoit se déclarer.

Mon peu d'expérience ne m'empêchoit pas de comprendre à merveille quel étoit l'objet de cet amour ; mais l'extrême attention que je mettois à m'observer jusque dans les plus petites choses me trahit. Dorville s'imagina que je m'étois fait un plan de rigueur et d'indifférence , et il en conclut avec beaucoup de jugement , que dès qu'elle étoit raisonnée elle n'étoit plus sincère.

Il nous dit tout-à coup qu'il craignoit de s'être trompé dans l'espérance de passer l'année près de nous ; que son tuteur parloit d'un très - prochain voyage à l'étranger , et qu'il avoit passé toute la matinée à lui prouver combien il étoit avantageux pour un jeune homme de se former dans un autre pays que le sien.

Dorville, qui avoit une revanche à prendre de tous mes airs légers, nous dit cela à son tour d'un air assez dégagé et comme un homme tout près de céder à cet avis.

Ce fut alors , et en la présence même de celui dont je voulois le moins être devinée, que j'appris le mieux à connoître mon propre cœur ; une rougeur subite me couvrit le visage, je me baissai aussitôt pour me cacher et comme pour ramasser mon ouvrage. Dorville, tout près de moi en ce moment, se baissa aussi. — Avez-vous laissé tomber quelque chose, mademoiselle? — Non, répondis-je toute troublée et sans savoir ce que je disois. Florine, qui ne soupçonnoit rien, ne nous observoit nullement ; d'ailleurs ayant la vue très-basse, elle ne remarqua rien, et se mit à gronder très-sérieusement son cousin de la facilité avec laquelle il se laissoit conduire.

Un tuteur n'est pas un père, lui disoit-elle, il me semble qu'à dix-neuf ans on peut bien se permettre quelque observation sur une chose qui contrarie réellement; mais c'est que vous ne demandez pas mieux, dit Florine en se levant avec humeur, et allant fermer la porte de la cage de son oiseau, Tenez, dit-elle à Dorville, moitié chagrine et moitié en plaisantant, j'aime mieux cet oiseau que vous; tout inconstant qu'il paroît, je suis sûre que si je lui rendois la liberté, il n'en profiteroit pas pour me quitter.

Dorville, toujours occupé de moi et satisfait sans doute du trouble où il me voyoit, répondoit des mots insignifiants à sa cousine, simplement pour qu'elle pût croire qu'il l'écoutoit; mais profitant de la position où étoit en ce moment Florine et madame Cléveland qui avoient le dos tourné et ne pouvoient nous voir, il mit un genou en terre, et joignant les mains d'un air affligé et suppliant, il

me dit à voix basse : Partirai-je, mademoiselle? c'est à vous de le décider... — Si c'est à moi, repris-je vivement et en le forçant de se relever, vous ne partirez point.

Dorville s'empara de ma main et la couvrit de baisers. Je me levai tout effrayée de son action et de la crainte qu'il n'ait été vu, je voulus même paroître fâchée. — En vérité, vous abusez, monsieur. — Non; Cécile; non, ma charmante amie; mais j'espère... J'avois eu le courage de m'éloigner tout-à-fait, il se contenta d'exprimer par ses regards la plus vive reconnoissance. Ce n'étoit pas encore le moment de la réflexion et des regrets. Dorville me paroissoit si heureux...., et ce bonheur étoit mon ouvrage!... ce ne fut que long-temps après que je soupçonnai que ce voyage annoncé n'étoit qu'une épreuve qu'il avoit voulu faire.

Dans ce moment je croyois tout, je

jouissais de tout , j'étois aimée, Dorville me rendoit l'arbitre de ses actions, cela me fit tomber dans une douce rêverie, où je ne songeai plus à m'observer ; je laissai Florine disputer avec son cousin sur ce prochain départ, mais je savois à quoi m'en tenir : je regardois Dorville avec douceur, avec complaisance, je le remerciois de cette manière de m'épargner l'horrible peine dont je m'étois cru menacée, et sans les témoins dont nous étions entourés, si Dorville m'eût demandé en ce moment si je l'aimois, je suis sûre que je lui aurois dit tout naturellement.

Demandez à ceux qui ont véritablement aimé, combien les paroles sont peu nécessaires entre deux amans pour s'entendre, ... c'est le regard, c'est le son de la voix, un soupir, ... un sourire, une manière de s'isoler au milieu du monde, de dire de ces choses qui ne paroissent point équivoques pour les indif-

férens , et qui ont pourtant un sens différent avec celui qu'on aime ; nous nous entendîmes ainsi , Dorville et moi , tout le reste du jour. Cela n'étoit-il pas bien plus aimable , bien plus sincère que la conduite affectée que je tenois depuis plus d'un mois ?

Nous étions contents l'un de l'autre , et en vérité je n'y voyois point de mal ; il est vrai que je m'étourdissois , que je craignois de réfléchir , et que cette crainte seule prouvoit peut-être que je n'étois pas tout-à-fait sans reproche en agissant ainsi.

En rentrant à la maison , j'appris que ma bonne Rixa y étoit venue ; on me remit un billet qu'elle y avoit laissé , pour m'apprendre qu'elle alloit passer un ou deux mois à la campagne.

Une dame de sa connoissance , malade , avoit besoin de ses soins ; et quoiqu'il lui en coûtât de s'éloigner de moi , elle me savoit heureuse , et me prioit

seulement de lui écrire dans le lieu qu'elle m'indiquoit.

Ce fut sans doute un malheur pour moi , que ce voyage ; car je n'aurois pas manqué de parler de Dorville avec elle , que je regardois comme ma mère , et elle m'eût appris que ce Dorville , que j'avois si aisément le pouvoir d'affliger ou de consoler , étoit un amant ,... et un amant bien plus dangereux que ne l'avoit été M. Fern , parce que celui-ci étoit jeune , beau , aimable et séduisant. Je me fis bien par la suite toutes les réflexions qu'elle auroit pu me faire alors ; mais je les fis trop tard pour mon repos , qui ne tarda pas d'être détruit , par une situation qui me fit croire que l'homme que j'aimois passionnément étoit perdu pour moi sans retour.

Lorsque je revis Dorville le lendemain , ce fut pourtant avec l'intention de m'observer davantage , non-seulement à cause de lui , dont je craignois de perdre

l'estime, en lui laissant si vite pénétrer mes sentimens , mais aussi à cause de Florine , dont je me méfiois beaucoup.

Je ne pouvois croire qu'une parenté qui n'excluoit pas la possibilité de s'unir par le mariage à son cousin , réduisît à la simple amitié la vive affection qu'elle paroissoit avoir pour lui.

Comment avoit-elle pu le voir si malheureux , si sensible , être chargée du soin dangereux d'adoucir ses peines , et conserver son indifférence ?

Un aveu qu'elle me fit depuis , m'expliqua ce mystère ; mais je devois croire que , quel que fût son sentiment pour Dorville , elle eût été fort choquée de l'amour qu'il avoit pour moi.

D'abord , parce qu'elle ne pouvoit y voir un but honnête ; . . . qu'elle savoit qui j'étois , ou , pour mieux dire , qu'elle savoit que je n'étois rien ; ensuite , parce qu'elle se seroit trouvée en quelque sorte responsable de sa folie et de la mienne ,

en ayant caché à Achille, par de foibles motifs , l'inégalité qui existoit entre nous ; encore, parce qu'elle ne manquoit pas d'une certaine coquetterie qui la portoit à croire que dans le lieu où elle étoit, aucune femme ne pouvoit paroître avec avantage et lui être préférée : c'étoient bien des motifs pour craindre sa pénétration, dont en effet je n'étois guère à l'abri que par cette petite vanité dont je viens de parler.

Une maladie que fit la supérieure, qui fut courte, mais très-violente, me priva pendant plusieurs jours d'aller chez Milady. J'avois de trop grandes obligations à la supérieure pour qu'aucun plaisir me dispensât de lui témoigner ma reconnaissance : aussi le fis-je en restant les jours et les nuits près d'elle, ce qui, soit dit en passant, me changea un peu et me fit craindre que Dorville ne me trouvât moins jolie quand il me reverroit.

Mais si j'avois bien connu mes inté-

rêts, j'aurois pensé qu'il valoit mieux pour moi qu'il me trouvât moins de fraîcheur, et que quelques jours d'absence lui apprissent combien j'étois nécessaire à son bonheur.

Le regret qu'il eut de ne pas me voir fut d'autant plus vif, qu'il savoit qu'il étoit aimé, et ne doutoit peut-être pas que cette séparation ne me coûtât autant qu'à lui. Florine, à laquelle j'avois écrit, connoissoit la raison qui me retenoit loin d'elle; mais elle se contenta de dire à son cousin que ma mère étoit malade et que je ne pouvois sortir. Dorville fit mille questions sur cette mère où demeurait-elle ? qu'avoit-elle ? seroit-ce long ? Mais Florine dit légèrement qu'elle ne savoit rien de tout cela et qu'elle m'attendoit au premier jour.

En effet, la supérieure se rétablit, et sachant que je n'avois pas voulu sortir tout le temps que son état avoit pu me rendre utile près d'elle, elle exigea que

je repris mon assiduité auprès de Florine ; car c'étoit de cette amitié qui s'établissoit entre nous , qu'elle se flattoit que je sortirois de mon triste état.

Je revis donc Dorville, et la joie qui se peignit sur sa physionomie m'ôta l'envie de contraindre la mienne. Il s'informa de ma santé et de celle de ma mère , avec la plus tendre inquiétude ; mais comme tout cela ne passoit pas les bornes d'une galanterie naturelle avec une personne de mon sexe , de mon âge , et du rang dont il me supposoit , on ne s'en étonna point. Je crus remarquer que Dorville cherchoit à me parler en particulier , mais j'en évitois l'occasion de la meilleure foi du monde ; car je devinois qu'il me parleroit de son amour , et je voulois encore douter que nous en eussions l'un pour l'autre : je sentois que si jamais il s'expliquoit à cet égard , mon devoir seroit de lui imposer un silence absolu , de lui faire connoître , de quelque manière

que ce pût être , qu'il avoit tort de s'attacher à moi ; que j'avois eu tort de le souffrir , et que désormais il falloit détruire tout espoir , toute illusion entre nous.

Que de mal pouvoit donc me faire cet aveu formel que Dorville désiroit tant !

Ce n'étoit pas que je n'entrevisse bien que tôt ou tard nous en viendrions là ; mais c'étoit beaucoup que de retarder un instant si douloureux : en attendant , nous nous aimions , nous nous voyions , et je souhaitois que cet état durât longtemps.

Dorville , qui n'avoit pas les mêmes raisons , désiroit et comptoit apprendre de moi mille choses qui l'intéressoient et sur lesquelles il voyoit qu'il étoit inutile d'interroger Florine. Il avoit pris ses mesures d'avance , supposant bien que nous n'aurions pas la liberté de nous expliquer sans témoins.

Il nous avoit prévenu de bonne heure que son tuteur l'attendoit, et qu'il n'avoit que peu de temps à passer près de nous. Je ne trouvois pas qu'il en fût assez affligé, et il me sembloit que je comptois plus que lui, ces heures où nous ne pouvions nous voir. Je me trompois sans doute, mais Dorville étoit sûr que je m'occuperois de lui avant celle où nous devions nous retrouver.

Florine m'avoit donné un fort joli coffre de bois d'acajou, où je serrois mon dé et mon ouvrage. Dorville s'étoit amusé plusieurs fois à deviner plusieurs cachettes que ce coffre renfermoit. Je ne fis pas d'abord grande attention à le lui voir entre les mains ; mais à l'instant où je jetois indifféremment les yeux sur lui, je le vis tirer un papier de sa poche, le mettre dans le petit coffre, me le rendre, prendre son chapeau, se lever et sortir ; tout cela se fit si promptement, que je ne pus faire aucune réflexion.

Je ne sus que trembler , rougir , serrer ce coffre entre mes mains , avec une mortelle inquiétude qu'il ne prît fantaisie à Florine de me le demander , puisqu'il est vrai qu'elle en faisoit usage aussi souvent que moi. Un moment après , me croyant plus calme , je pris cette lettre pour la mettre dans mon sein ; mais tel étoit encore mon trouble , que je la laissai tomber par terre ; ce que Florine auroit certainement vu , sans un événement imprévu qui détourna son attention et même la mienne.

Madame Cleveland venoit d'être attaquée d'un coup de sang ; elle fit un cri aigu , et tomba sur le plancher , de son grand fauteuil vert , qui , heureusement , n'étoit pas élevé. Nous courûmes toutes deux à son secours ; elle n'avoit pas tout-à-fait perdu connoissance , mais elle étoit si rouge , si violette , qu'elle nous fit grand peur.

Toute la maison s'empressa autour

d'elle , on la porta dans son lit ; et le chirurgien l'ayant saignée à propos , cet accident n'eut pas de suite.

Florine lui donna dans cette circonstance mille preuves de son amitié et de son bon cœur ; mais comme madame Cleveland avoit besoin de repos , et qu'elle étoit d'ailleurs hors de tout danger , nous la quittâmes pour aller nous mettre à table , Florine et moi.

J'aurois fort désiré me retirer plus tôt qu'à l'ordinaire ; je ne devois pas revoir Dorville , et j'étois bien impatiente de lire cette lettre que j'avois posée sur mon cœur , et qui , malgré tous les embarras où elle alloit me jeter , me causoit autant d'émotion que de plaisir.

Car quand on aime , ce qui plaît le plus , c'est d'être aimée : savoir à quoi cela menera , c'est l'affaire de la réflexion , c'est le soin de l'avenir.

En attendant , le présent est heureux ,

et on ne voudroit pas le perdre, même en soupçonnant tous ses dangers.

Florine perdit peu à peu l'idée de madame Cleveland, qui l'avoit fort épouvantée, et témoignant même quelque plaisir de se voir, pour le reste de la journée, seule avec moi, elle me montra plus d'amitié qu'elle n'avoit jamais fait.

Le plaisir, comme la peine, a quelquefois besoin de s'épancher; il y a peut-être même une espèce de vanité dans le bonheur, qui nous rend moins discrets sur notre félicité que sur nos chagrins : on ne sauroit se repentir de ce qui réussit; on le juge par le bien qu'il rapporte, tandis que le malheur, au contraire, reste découragé, et si près du blâme, qu'il préfère souvent le silence à l'espoir incertain d'inspirer l'intérêt.

Telle étoit la situation de Florine, qui n'eût peut-être pas voulu de ma pitié, si elle avoit été malheureuse, mais qui

vouloit bien que je susse qu'elle avoit un amant, parce que cet amant étoit beau, jeune, amoureux, fidèle, et que les nouvelles récentes qu'elle en avoit reçues, lui donnoient l'espoir de l'épouser le printemps prochain.

Quelque distraite que je fusse moi-même en ce moment, et peu propre, par conséquent, à recevoir sa confidence, elle l'entama ainsi :

— N'êtes-vous pas étonnée, ma chère enfant, me dit-elle, qu'à seize ans passés j'aie le courage de vivre dans la retraite où Milady me condamne ? jamais de bal, de spectacle, de promenade (si ce n'est celle du jardin de cet hôtel) ; et, entre nous, ma chère Cécile, je ne crois guère ma mère, lorsqu'elle dit à tout le monde que c'est pour achever mon éducation.

Je sais bien qu'elle est fâchée de s'être mariée si jeune, d'avoir une fille si grande, et qui ne lui permet pas de cacher son âge, quoique son visage et sa tournure

lui permissent aisément de tromper de quelques années.

Voilà la vraie raison pour laquelle ma mère me renferme ainsi ; c'est là sa faiblesse ; car au fond elle n'est ni sévère, ni méchante ; elle m'aime à sa manière, et croit que, n'imaginant pas une autre manière d'exister, celle que j'ai ne me donne aucun regret. — Il y a bien de la raison à vous de ne point la désabuser. — Ce n'est pas la raison qui m'en empêche, ajouta Florine ; je ne regrette pas le monde, parce que je porte au fond de mon cœur plus de plaisir qu'il n'en pourroit jamais donner. Tiens, Cécile, me dit-elle en me sautant au cou avec une joie folâtre, je meurs d'envie de te dire mon secret. — C'est me faire beaucoup d'honneur, mademoiselle. — Oh ! si jete le dis, Cécile, je veux que tu me nommes ton amie, et non pas mademoiselle ; ce nom-là me gêne, et je n'oserois plus t'ouvrir mon cœur. — Ma chère Florine,

osai-je dire alors , quelque nom que vous me permettiez de vous donner , vous savez bien que je n'oublierai jamais la distance qui est entre nous. — Oui , pour la fortune , car pour le reste nous n'en savons rien ; plus je te vois , et plus je me crois sûre que tu as de la naissance : tu as des grâces , des façons , une manière de t'exprimer qui vient de je ne sais où ; car enfin ce n'est pas le monde qui te l'a donnée , et tout le monde y seroit trompé. Dorville n'en a pas douté d'une minute ; c'est au point que si on venoit lui dire que tu es une pauvre fille de la Pitié , il ne voudroit jamais le croire ; ce seroit ce misérable habit qu'il prendroit pour un déguisement , et non celui que tu portes aujourd'hui. Cette idée me fit pousser un profond soupir ; car malgré toute la peine qu'il pourroit avoir à reconnoître la vérité , je pensois bien que tôt ou tard Dorville en seroit instruit. — Eh bien , reprit Florine , ne de-

vines-tu pas ce qui me tient lieu de tous les plaisirs dont je suis privée? — Je ne vois rien, dis-je, que la tendre amitié de votre cousin qui puisse vous suffire et vous distraire. — Eh! mon Dieu non, Cécile; j'aime Achille de tout mon cœur, je lui connois mille qualités précieuses; mais nous avons été élevés ensemble, et l'habitude ne fait pas naître l'amour; d'ailleurs, il est naturellement mélancolique; il pleure toujours ses parens; et je crois que de long-temps il ne sera susceptible d'un autre sentiment. Il n'en est pas de même d'un jeune homme que j'ai connu en Picardie, où ma mère me mena avec elle, il y a deux ans. Le marquis de la Thory est fils unique; sa mère est la meilleure amie de la mienne, et c'est chez elle que nous allons tous les printemps, dans une très-belle terre qu'elle a aux environs d'Amiens.

Théodore, au service depuis peu (car il n'a que dix-neuf ans), étoit en garni-

son dans sa famille. Quand nous y fûmes passer deux mois, on nous regardoit comme des enfans sans conséquence, et nous étions maîtres de courir tout le jour dans le parc avec la plus grande liberté.

Ce qui persuadoit sur-tout à ma mère que j'étois bien loin de songer à l'amour, c'est que je me disputois assez souvent avec Théodore. Malgré la tendresse qu'il prenoit pour moi, il ne me cédoit pas volontiers; je me fâchois..., quelquefois même je pleurois d'impatience et de dépit, mais cela n'empêchoit pas que nous ne nous aimassions à la folie, et qu'à la place des jeux et des enfantillages qui nous avoient occupés d'abord, nous nous avouâmes mutuellement nos sentimens et le désir réciproque de nous appartenir pour toujours.

Je faisais d'abord quelque difficulté d'en convenir, parce que ma mère ne le savoit pas et que j'ignorois si cette union

étreint dans ses vœux ; mais Théodore me dit qu'il étoit riche ; que sa mère , qui n'avoit eu que lui d'enfant , étoit incapable de s'opposer à ce qui feroit son bonheur , et que la mienne , de son côté , n'avoit pas le moindre motif pour s'y opposer , puisque notre fortune et notre naissance s'accordoient parfaitement.

Pourtant Théodore observa que Milady le trouveroit sûrement trop jeune pour consentir tout de suite à notre mariage , et qu'il seroit imprudent d'en faire la demande avant qu'il ne fût majeur.

Sa réflexion me parut juste ; mais je m'inquiétai alors de savoir s'il seroit constant , sur-tout constant loin de moi et à son régiment où il auroit mille occasions de m'oublier et de connoître des jeunes personnes plus aimables que moi. Théodore me rassura par mille protestations que je pris plaisir à croire sincères , et que le temps a confirmées.

Je te montrerai ses lettres , ma chère

Cécile , tu y verras que depuis un an d'absence sa passion n'a fait qu'accroître. — Un peu surprise , je dis à Florine : Quoi ! vous vous écrivez ? J'avois toujours ouï dire qu'il étoit fort mal d'écrire à un jeune homme et de recevoir ses lettres sans l'aveu de ses parens. — Oui , me dit Florine , et je pense bien que dans d'autres circonstances je serois peut-être blâmable de le faire ; mais je ne regarde point le marquis comme un amant , c'est un époux auquel je ne peux prouver trop de confiance et d'amour ; ses principes , ses sentimens , tout me répond de lui ; et puis observe bien , Cécile , que nous nous convenons , même aux yeux du monde. Je ne saurois prétendre à un meilleur parti , et Théodore peut en dire autant de son côté : cela change bien les choses , et il n'y a que le cas (à ce que m'a dit Théodore) où l'on auroit des obstacles à craindre dans sa famille ou d'après l'opinion du monde , où il

seroit très-mal d'avoir une semblable liaison.

Par exemple, Cécile, ajouta-t-elle, si un homme de qualité s'avisait de penser à toi (ce qui ne seroit pas impossible au moins, puisqu'il est vrai que tu es très-jolie), tu deviendrais inexcusable de l'écouter, parce que tu serois sûre qu'il ne veut que s'amuser à tes dépens; s'il pousoit la folie jusqu'à penser au mariage, tout le monde s'y opposeroit tant que cet homme de qualité auroit un parent ayant quelque autorité sur lui; on emploieroit les lois pour l'empêcher...; et encore, quand il seroit libre, majeur et maître de ses actions, il n'oseroit braver à ce point les préjugés, car il craindroit le mépris public, et qu'on ne dise en le voyant avec sa femme : Savez-vous où il l'a prise ? A la Pitié; n'est-ce pas une belle fortune pour cette petite malheureuse ! N'a-t-elle pas bien sujet d'être fière ? et mille autres propos sem-

blables. — Qui sont bien inutiles à me mettre sous les yeux , dis-je à Florine en laissant couler mes larmes. Je ne pense pas qu'aucun homme, d'une condition si distinguée, pense jamais à m'épouser, et il n'en est point sur la terre que j'exposasse jamais à rougir de moi. — Je suis fâchée de t'avoir fait de la peine , Cécile ; je m'en afflige , mais je ne m'en justifie pas ; mon exemple auroit pu t'entraîner à mal faire , si tu n'avois pas senti tout de suite que cette correspondance, si innocente dans ma position , seroit très-criminelle dans la tienne.

Je ne m'y trompai point, et malgré cette explication je vis très-bien que Florine avoit voulu se venger de ce que j'avois eu l'air de la blâmer un moment.

Florine avoit le cœur bon ; elle étoit aimante , mais il n'y avoit pas d'amour-propre plus chatouilleux que le sien ; elle avoit satisfait son petit ressentiment ,

et elle continua du ton de la confiance et de l'amitié.

Je n'ai qu'à me louer de la tendresse du marquis, et depuis dix-huit mois que nous sommes séparés elle n'a fait que s'accroître et me prouver que nous étions bien sûrement destinés l'un à l'autre ; mais aujourd'hui, Cécile, mon bonheur acquiert une nouvelle certitude par les projets de Milady, dont Théodore m'instruit dans la lettre que j'en reçois ce matin.

Madame de la Thory cherche à vendre une assez belle maison de campagne, qui n'est qu'à une demi-lieue de celle qu'elle habite une grande partie de l'année : eh bien, Cécile... , cette maison, c'est ma mère qui l'achète, uniquement pour le plaisir de se rapprocher de son amie.

Vous sentez combien une semblable intelligence entre la marquise et Milady

m'assure que la recherche de Théodore lui sera agréable; je crois même qu'il ne tardera pas à demander ma main, et je vais passer de l'esclavage le plus pénible à la félicité la plus parfaite, avec un homme que j'aime et dont je suis adorée. — Vous méritez un tel bonheur, dis-je à Florine, et je vous remercie de m'en avoir fait la confidence; mais je ne saurois m'oublier tout-à-fait, et je crains bien que cette époque ne soit celle où la pauvre Cécile, oubliée de tout le monde, retournera à sa misère et à son obscurité. — Tu te trompes, Cécile, et je veux te faire part d'une idée que m'inspire mon amitié et ton malheur aussi.

Il n'est pas impossible que ceux auxquels tu dois le jour viennent à se faire connoître et à te rechercher dans cet asile où des circonstances particulières les ont peut-être forcés de te placer; mais, hélas! cet espoir devient plus in-

certain à mesure que les années s'écoulent, et depuis seize ans que tu n'as eu aucune nouvelle de personne, que l'on ne s'est pas informé de toi, c'est peut-être une folie de l'espérer. En attendant, la jeunesse et la beauté se passent, et on a sacrifié la moitié de sa vie à des chimères qui nous font échapper à la réalité. — Ai-je un moyen, hélas ! d'éviter cela ? — Oui ; ma chère Cécile, et j'en fais mon affaire. . . . Un homme d'une certaine condition ne voudra peut-être pas de toi ; mais quand je jouirai de mon bien et de celui du marquis, j'aurai des terres et des gens d'affaires qui tiendront tout de ma bonté et de ma protection. Dans ton état, ma pauvre petite, il ne faut pas s'amuser à être amoureuse, à préférer un homme à un autre, . . . un jeune amant à un vieux mari ; . . . ce qu'il te faut, c'est d'appartenir à quelqu'un, d'avoir une famille, . . . un avoir assuré, et tout cela dans une province

éloignée de Paris où on n'est reconnu de personne , et je te choisirai pour époux un brave homme auquel je ferai du bien sous la condition de t'épouser : tu te conduiras honnêtement , et tu l'aimeras si tu peux.

Je soupirai profondément , mais je baisai la main de Florine en signe de reconnoissance ; car , quoique cette fortune-là ne me tentât guère , il ne me convenoit pas d'en espérer une meilleure et de me montrer plus difficile sur mon bonheur.

L'heure de retourner à ma maison arriva , et contre mon ordinaire je l'entendis sonner avec plaisir. Dorville n'étoit pas là , mais sa lettre étoit sur mon cœur , c'étoit la première que j'eusse reçue de ma vie. J'étois impatiente de la lire , et fort inquiète de ce qu'elle renfermoit.

Pourtant , lorsque je fus seule dans ma chambre , et bien certaine de ne pas être interrompue , je me demandai s'il ne se-

roit pas plus honnête et plus sage de la rendre à Dorville , en lui défendant de m'en remettre d'autres à l'avenir.

Je me consultois sur cette résolution courageuse, quand j'observai que la lettre n'étoit pas cachetée. Dorville auroit-il jamais pu croire que je ne l'avois pas lue, et n'étoit-ce pas me priver d'un grand plaisir sans qu'il en eût plus d'estime pour moi ? Ce raisonnement , appuyé de toute ma foiblesse, me parut sans réplique , et , toute tremblante d'émotion et de plaisir , je lus ce qui suit :

« Pardonnez, Mademoiselle, la li-
 » berté que je prends de vous écrire
 » sans que vous m'y ayez autorisé ; l'im-
 » possibilité où je suis de vous parler
 » sans témoins l'exige et la pureté de
 » mes sentimens m'excuse. Je vous aime,
 » adorable Cécile , et cet amour (le pre-
 » mier de ma vie) en sera le destin.
 » Bien jeune encore, vous savez de quel
 » malheur j'ai déjà été frappé, je pen-

» sois ne pas y survivre , et même je ne
 » le désirerois pas.

» Je vous ai vue , Cécile , et j'ai senti
 » que l'existence pouvoit me devenir
 » chère. J'ignore si je dois me le par-
 » donner à moi-même ; mais l'amour
 » éloigne déjà mes douloureux souve-
 » nirs.

» Excusez ma présomption , ma chère
 » et charmante amie ; mais lorsque vous
 » me défendîtes de partir , vos regards...
 » votre trouble , trahirent le secret de
 » votre cœur.

» Cécile , nous nous aimons ! Que la
 » douceur d'en convenir ensemble
 » ajoute au bien de le sentir. Loin de
 » nous les vaines affectations des cœurs
 » méfiants et froids , ne retranchons pas
 » par de puériles considérations un
 » seul moment du bonheur que l'amour
 » nous promet. Ecoutez , ma Cécile , il
 » me semble que votre existence est en-
 » veloppée de je ne sais quel mystère ,

» sur lequel Florine n'a jamais voulu
 » m'éclairer. Une indiscrete curiosité ne
 » m'engage pas à exiger de vous plus de
 » franchise ; si je vous croyois indé-
 » pendante, Cécile, et libre de m'accor-
 » der votre main sans l'aveu de vos
 » parens , je ne vous demanderois rien ,
 » et dès demain je vous conduirois à
 » l'autel ; mais votre grande jeunesse ne
 » me permet pas de le supposer.

» Daignez donc m'apprendre , adora-
 » ble amie , auprès de qui je dois solli-
 » citer le bonheur de vous appartenir ,
 » ne rejetez pas les vœux de l'amant
 » le plus sincère , et en lui répondant
 » quelques lignes , qu'il demande à vos
 » genoux , songez qu'elles feront le des-
 » tin de toute sa vie. »

Ah ! voilà tout ce que j'avois craint ,
 m'écriai - je , en laissant tomber cette
 lettre avec un accablement extrême !
 Dorville , cher Dorville , que de regrets
 vont nous coûter un jour d'illusion et

de bonheur !... Mais c'est moi, moi seule qui mérite d'en souffrir, moi qui ai causé, encouragé votre erreur ! Ah ! Dorville, c'est l'égale, c'est l'amie, la compagne de Florine, que vous croyez aimer ; mais quand vous saurez que votre hommage s'est adressé à une pauvre fille sans parens ; sans fortune , le mépris et l'oubli succéderont à l'amour ; seule victime de mon imprudence, c'est à moi de la pleurer en secret.

J'aurai au moins la force de vous désabuser ! Oui, Dorville, je vous répondrai : encore quelques heures et mon bonheur sera détruit sans retour.

Mon projet étoit en cet instant de me faire entièrement connoître à mon amant. Plus j'étois porté à prendre confiance en sa tendresse, et plus je pensois que je devois la détruire moi-même par l'excès de ma sincérité : c'étoit contre sa douleur et ses regrets que je me sentois sans force ; mais la nuit, que je passai :

dans la plus grande agitation possible, fit naître de nouvelles réflexions. Florine et sa mère, auxquelles je devois tout, dont j'attendois tout, m'avoient expressément défendu de faire connoître mon secret à Dorville; ma seule irrésolution avoit extrêmement blessé la première : j'avois éprouvé dans mille circonstances qu'elle attendoit de moi une obéissance absolue, et je me serois crue très-coupable en y manquant.

Quoi qu'il eût pu m'en coûter en disant qui j'étois, je me sentis extrêmement affligée d'être forcée à quelque réserve; car les partis extrêmes sont toujours ceux que l'on choisit dans la douleur.

Au fond du cœur, on attend toujours quelque bien d'un grand effort; ce qu'il coûte a quelque prix; au moins notre sort est décidé. D'ailleurs, il est bien plus cruel qu'un homme qui nous est cher, soit désabusé par les autres que par nous. Je regrettai donc jusqu'à cette

sorte d'humiliation que j'aurois pû me donner, et je pense aussi que j'aurois bien pu l'adoucir un peu en forçant Dorville, déjà si prévenu à mon égard, à remarquer combien la fortune étoit injuste, et combien j'étois digne d'un meilleur sort.

Au lieu de ce courage, de cette franchise qui m'eût au moins rendue digne de ses regrets, je me vis encore condamnée à écrire avec contrainte, et à lui laisser ignorer quel obstacle existoit entre nous: je ne pouvois pas même nommer ceux auxquels j'obéissois par mon silence, et cette réponse que Dorville attendoit en devint bien plus difficile pour moi.

Il me convenoit d'écrire avec respect et modestie, s'il devoit connoître un jour ce que j'étois, et ce langage n'étoit plus fait pour l'amie de sa cousine, pour celle qui devoit être plus flattée que surprise de son choix.

Je recommençai vingt brouillons de

lettres, dont aucun ne me satisfaisoit et que je brûlois ensuite. Je couservai celui qui me parut fait avec plus d'abandon, et comme d'une personne de bonne foi, qui ne veut point qu'on attache trop d'importance à son esprit, à son style et à elle.

Il ne s'agissoit pas que Dorville en eût meilleure opinion que moi, je n'avois à lui demander que l'indifférence et l'oubli : voici ce que je lui écrivis dans un billet que mes larmes interrompirent plusieurs fois, et dont je crois que les traces mêmes restèrent sur le papier :

« Je ne suis pas fâchée que vous
 » m'ayez écrit, Monsieur, j'en suis
 » même fort aise, puisque vous m'of-
 » frez, en exigeant une réponse, la meil-
 » leure occasion de réparer mes torts.

» J'avoue que j'ai deviné que vous
 » m'aimiez, que j'en étois satisfaite,
 » parce que je vous aimois aussi; mais

» que j'ai fait une grande faute en vous
 » le laissant voir!

» Je ne suis point ce que vous croyez,
 » et j'ai en effet des secrets que je vou-
 » drois bien dire, si j'en étois la maî-
 » tresse; mais je ne la suis pas : si vous
 » craignez de me nuire et de me ren-
 » dre encore plus malheureuse que je ne
 » le suis déjà, ne cherchez pas à décou-
 » vrir la vérité. Il n'y a qu'une seule
 » chose qui vous importe à savoir.....
 » c'est que je ne mérite pas l'honneur
 » que vous voudriez me faire en me
 » prenant pour votre épouse, et qu'il n'est
 » pas au pouvoir des hommes de triom-
 » pher des obstacles qui s'élèvent entre
 » nous.

» J'espère que vous vous trompez,
 » Monsieur, et que cette déclaration ne
 » fera pas votre malheur : soyez indif-
 » férent pour moi; mais, je vous en
 » prie, ne soyez pas triste, ne venez plus
 » tant chez votre cousine, oubliez même

» sans remords celle qui vous en sur-
 » plie, et qui ne peut s'empêcher de
 » dire encore une fois qu'elle ne vous
 » oubliera jamais. » CÉCILE.

Voilà ma lettre, où il y avoit bien de la foiblesse encore ; et qui se ressentoit peut-être un peu de l'éducation que j'avois reçue, au moins je l'ai trouvée depuis d'une grande simplicité ; mais elle défendoit bien formellement à Dorville de m'aimer, et de songer à cette union dont il parloit ; c'étoit là l'essentiel. Une fantaisie de Milady empêcha Florine de m'envoyer chercher le lendemain, je ne savois qu'en penser ; et j'eus le temps de me trouver la personne la plus malheureuse qu'il y eût au monde.

Je craignois que Dorville ne fût parvenu à faire parler sa cousine, qu'il ne sût la vérité, avant même que j'eusse eu le petit mérite de refuser ses soins ; je m'imaginois qu'il m'accusoit d'avoir cher-

ché à le tromper, et que Florine, pour ne pas convenir de ce qu'elle avoit exigé de moi, aimoit mieux m'abandonner que de me défendre. Tout cela étoit injuste, il ne s'agissoit que d'une migraine, et Milady, pour la première fois de sa vie, avoit exigé que sa fille restât près d'elle.

J'en fus pour mes soupirs, mes soupçons, mes conjectures, et, le jour d'après, madame Bertrand parut. Comme j'avois passé deux nuits à pleurer, j'avois le visage très-abattu, et Florine crut sans peine que j'avois été malade; elle paroissoit m'aimer bien davantage depuis qu'elle m'avoit confié son amour. Jusquelà elle n'avoit été que ma bienfaitrice, mais à présent j'étois son amie, je pense qu'elle avoit besoin de moi pour parler du marquis, et que ce n'étoit pas un petit mérite à ses yeux, que de lui procurer ce plaisir en toute sécurité.

Qu'en lisant ceci on ne m'accuse pas

d'un certain penchant à l'ingratitude, Florine avoit mille bonnes qualités ; et ne fût-ce que pour le bien qu'elle me faisoit, j'aurois peut-être dû ne pas voir ses défauts ; mais avec un cœur généreux elle avoit l'esprit sec et dur ; elle obligeoit par ses procédés, en vous blessant par ses discours ; et l'amour-propre blessé, sans détruire la reconnoissance, en fait un devoir, et non plus un plaisir. J'aurois fort désiré que Florine, qui s'amusoit toujours à me parer dès que j'arrivois chez elle, me permît de choisir, ce jour-là, l'habillement le plus modeste et le plus simple : je voulois bien que Dorville vît que j'avois du chagrin, que j'étois incapable de chercher à le séduire par les soins de ma parure et de mes agrémens personnels, je crois même que je devois lui en paroître plus intéressante avec cet abandon et cet oubli de soi-même que produit la véritable douleur.

Je ne fus pas encore la maîtresse de suivre ma volonté à cet égard.

On venoit d'apporter à Florine une charmante robe de levantine couleur de rose : je la trouvai fort en colère, l'ouvrière avoit absolument manqué la robe; elle n'alloit point à la taille de Florine, et pour mon malheur elle alloit parfaitement à la mienne; de-là, elle imagina mille folies, pour voir jusqu'à quel point l'extrême élégance pouvoit m'embellir, elle dit à Juliette d'arranger mes cheveux avec art, en y plaçant plusieurs rangs de perles.

Elle me découvrit aussi la poitrine; non avec indécence, il est vrai, mais beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et me prêta le plus beau collier du monde. J'espérois que tout cela n'étoit qu'une plaisanterie, et, dévorant le chagrin dont mon cœur étoit rempli, je m'y prêtois de bonne grâce, pour ne pas la désobliger.

Mais je pensai perdre toute patience , lorsque je vis que Florine entendoit que je restasse tout le jour habillée de cette manière ; elle vouloit que son cousin me vît ainsi parée... J'étois belle comme un ange , disoit-elle , j'avois l'air d'une princesse , et elle vouloit que Dorville en jugêât. *Cela l'amusoit* , il n'y avoit rien à dire contre ses volontés.

Hélas ! c'étoit le plus souvent mon rôle auprès d'elle ; dépendance humiliante , attachée à l'infortune , et plus pénible à supporter que les besoins de la vie ! Dans toute autre circonstance , l'idée de Florine ne m'eût paru que bizarre ; mais combien elle me parut fâcheuse et ridicule dans la situation où j'étois !

Dorville m'avoit déclaré son amour , et cet amour ne me convenoit pas.

Je ne lui répondois que pour lui dire de renoncer à moi , que je ne pouvois être à lui ; et le jour même où je devois , par ma lettre , lui annoncer une si triste

résolution , il alloit me voir parée avec toutes les recherches du luxe et de la coquetterie !..... Que penseroit-il de moi et de mon inconséquence ? J'en versai des larmes , et je tentai , avec toute la douceur possible , d'obtenir de faire une autre toilette ; mais Florine répéta sèchement encore , que cela l'amusoit , et je remontai bien triste dans son appartement.

Dorville , très-empressé de connoître l'impression qu'avoit produite sa lettre , vint dès le lendemain , et ne put entrer chez sa tante , qui se disoit malade , et il eût au moins voulu savoir si j'étois chez Florine : il n'osa le demander , et il fallut attendre au lendemain ; aussi vint-il beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Il ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise en voyant l'extrême recherche de ma parure ; mais quoique son regard me fût assez favorable pour que je pusse le croire satisfait de ma figure , ses pre-

miers mots , prononcés avec tristesse , m'annoncèrent qu'il étoit inquiet de mes projets. — Est-ce que mademoiselle ne passe pas le jour avec nous, dit-il à Florine ? et en effet , il n'étoit pas naturel de croire qu'une si brillante toilette n'eût aucun dessein particulier. Florine le sentit et n'hésita point à répondre que ma mère avoit le dessein de me présenter à une de ses amies ; mais qu'elle espéroit encore qu'elle changeroit d'avis. Ce nouveau mensonge me fit de la peine, je baissai les yeux pour que ma physionomie ne le confirmât en aucune manière ; et ma profonde tristesse, jointe à beaucoup de timidité et d'embarras, dut faire supposer à Dorville que l'aveu de son amour n'étoit pas le commencement de notre bonheur.

Mille idées affligeantes se présentèrent à son esprit, car il ne se fioit pas à sa cousine à mon sujet, et il pensa qu'il s'agissoit peut-être de quelque entrevue

avec un amant choisi par ma famille, et pour lequel mon inclination ne seroit pas consultée.

Sans s'en apercevoir, ma mélancolie le gagna ; Florine prétendit que nous avions tous les deux de l'humeur ; et comme elle aimoit qu'on la divertît, elle nous quitta pour passer un moment dans la chambre de madame Cléveland, qui ne se levoit point encore.

Je restai seule avec Dorville qui, saisissant avec empressement cette occasion, me demanda, d'un air inquiet et suppliant, s'il avoit eu le malheur de me déplaire par l'aveu de ses sentimens.

— Je vous ai répondu, lui dis-je à voix basse, et tirant de mon sein ma lettre que j'y avois cachée, je la lui donnai. Dorville la prit, et la baisa mille fois avec transport. J'ai cru qu'il alloit l'ouvrir, et je m'enhardis à lui dire avec vivacité que je le suppliois de ne la lire que chez lui. — Ah ! Cécile, me dit-il,

de tout ce qu'elle renferme un seul point m'intéresse, un seul renferme mon arrêt. Cécile, m'aimez-vous? — Hélas! quand je vous aimerois,... répondis-je en levant les yeux au ciel...

Dorville prit ma main et chercha à me retenir; mais me dégageant doucement, je lui fis connoître, par un air un peu sévère, que je ne lui permettois pas d'insister. Je fus rejoindre Florine que je ramenai peu de momens après.

Elle voulut faire de la musique, et comme elle étoit plus forte que moi sur le piano, elle m'accompagna plusieurs romances que la disposition de mon esprit me fit chanter avec beaucoup d'expression sans doute; car je vis les yeux de Dorville remplis de larmes, et Florine elle-même me parut très-émue. Il est vrai que la nature, qui ne m'avoit pas accordé une grande étendue de voix, m'en avoit donné une flexible et douce, qui convenoit particulièrement à la

romance, que les maîtres de Florine m'avoient d'ailleurs appris à chanter avec méthode et avec goût.

Cette occupation agréable étoit parvenue à me distraire quoiqu'elle m'eût fort contrariée dans le premier moment. Nous la prolongeâmes long-temps. On retarda le dîner : soit que ce fût à dessein ou non, toutes les pendules se trouvoient retardées, et Florine parut ignorer, comme moi-même, que l'heure de retourner à ma maison étoit depuis long-temps passée.

Le temps avoit été fort mauvais tout le jour (quoique la saison commençât à être belle), et la pluie ayant fort refroidi l'air, Florine fit faire un très-grand feu que nous entourâmes tous trois, avec cette apparence de confiance et d'intimité qui naît d'un plaisir que l'on goûte en commun.

Je ne remarque cette circonstance d'un bien petit intérêt par elle-même,

que parce qu'elle rendit bien plus dangereuse pour moi l'apparition d'une personne que je ne désirois guère et qu'assurément je n'attendois pas ; c'étoit mademoiselle l'Etoile, qui avoit été témoin d'un peu d'inquiétude que l'on prenoit à l'hospice de ce que je n'étois pas rentrée à l'heure accoutumée.

Quoique personne ne l'en eût chargée, elle avoit pris sur elle de venir voir si j'étois bien réellement chez Milady, et s'il étoit vrai que j'y fusse aussi bien traitée qu'elle l'avoit oui dire : son aspect manqua me faire évanouir, car je sentis tout de suite combien les apparences m'étoient contraires, et je prévoyois, avec beaucoup de fondement, que ma rivale ne m'épargneroit aucune des humiliations que sa malignité et ma situation pouvoient lui inspirer.

Je rappelai mes forces, espérant encore pouvoir gagner la chambre de madame Cléveland avant qu'elle ne m'ait recon-

nue ; mais cette vivacité même lui fut suspecte, elle me barra hardiment le passage. — Jésus ! bon dieu , s'écriait-elle en me fixant , je crois que c'est Cécile ! — Que ce soit elle ou non , reprit Florine avec beaucoup de hauteur , je ne sais qui vous a permis de vous introduire jusque dans mon appartement sans savoir s'il me plaît de vous recevoir. — En effet , dit ironiquement mademoiselle de l'Etoile (fort hardie en tout temps , mais plus incapable encore de s'intimider quand elle étoit en colère) , je crois bien qu'il suffisoit de faire dire à cette petite fille de descendre ; mais peut-être qu'il m'auroit fallu attendre en bas que la comédie fût jouée. Voyez donc la belle robe rose.... et puis des perles ; c'est sans doute les princesses que mademoiselle joue , et je pense , dit-elle en regardant très - insolemment Dorville , que c'est Monsieur qui joue les rôles d'amoureux. A ce mot je ne pus re-

tenir mes sanglots et mes larmes , car mon honneur et ma réputation me parurent au pouvoir de mon ennemie. Dorville jeta sur elle le coup d'œil du plus profond mépris , et s'adressant à sa cousine : — Ma chère Florine, lui dit-il , je vous laisse le soin et le plaisir de défendre votre amie ; elle n'auroit besoin d'aucun autre que moi , si le sexe de mademoiselle ne m'ôtoit pas la liberté de la venger : en disant cela, Dorville sortit, me donnant ainsi la plus grande preuve de sa discrétion et de sa délicatesse , puisqu'il ne pouvoit trouver une meilleure occasion de connoître tous mes secrets.

Mademoiselle l'Etoile ne se tint pas pour confondue , et relevant le mot qu'avoit dit Dorville : Son amie, s'écria-t-elle ! son amie ! La fille de Milady seroit l'amie d'une pauvre fille de la Pitié ,..... d'un enfant trouvé ,.... d'une petite malheureuse à laquelle on s'intéresse sans savoir pourquoi , si ce n'est qu'elle est assez gen-

tille et qu'on prend plaisir à supposer qu'elle est née quelque chose. .. Florine, si peu habituée à des scènes semblables, la laissoit continuer par l'extrême surprise où la jetoit tant de hardiesse et d'impertinence; du reste elle étoit tranquille sur Dorville, déjà trop loin pour avoir entendu tout ce que la rage de mademoiselle l'Etoile lui faisoit dire avec tant de volubilité.

Trouvant enfin au-dessous d'elle de se justifier envers cette fille, ou même de s'irriter contre elle, elle se contenta de lui dire très-froidement qu'elle pouvoit se retirer; qu'elle se chargeoit de me ramener, accompagnée de sa femme-de-chambre ou de celle de Milady; qu'elle expliqueroit à madame la supérieure tout ce qui avoit paru la scandaliser, et que certainement son zèle officieux seroit récompensé et reconnu.

Mademoiselle l'Etoile n'avoit pas attendu tant de fermeté d'une jeune per-

sonné comme Florine, elle commença à craindre que les explications sur une démarche qu'on ne lui avoit pas commandée, ne lui fussent défavorables : impudente quand elle l'osoit, et rampante quand cela ne réussissoit pas, elle fit les plus viles excuses à Florine, et même à moi. Cette conduite redoubla le mépris que sa malignité avoit déjà inspiré. — Sortez, lui dit la fille de Milady du ton le plus sévère, vos offenses et vos excuses ont la même valeur pour moi.

Mademoiselle l'Etoile, étrangement inquiète et humiliée, ne se fit pas réitérer l'ordre de se retirer ; et soit que ma belle robe lui en imposât, ou qu'elle eût réellement perdu la tête, elle me fit une profonde révérence en s'en allant. — Voilà une bien vile créature, me dit Florine, plus émue de colère qu'elle ne l'avoit témoigné, je ne sais ce qu'elle fait à votre hospice ; mais si le nom et les bienfaits de Milady y sont de quelque

recommandation, je veux qu'on la chasse demain.

Je remerciai Florine, avec la plus sincère reconnoissance, de la chaleur avec laquelle elle avoit pris ma défense; mais je la suppliai de ne point témoigner son ressentiment contre mademoiselle l'Etoile. — Hélas ! vous ne savez point, lui dis-je, qu'il n'y a point d'accusation qui ne laisse une prévention fâcheuse sur les êtres malheureux : vous êtes jeune et pleine de bontés pour moi ; sans faire tort à votre vertu, on craindra votre inexpérience, on me peindra parée avec une extrême élégance (élégance, qui me convient si peu) ; entre vous, mademoiselle, et un jeune homme charmant qui n'a point caché, en vous quittant, qu'il ne prît quelque intérêt à moi. N'est-ce pas assez pour alarmer une dame pieuse et sévère comme la supérieure de la maison, qui ne connoitra

point toutes les circonstances qui ont amené les choses à ce point ?

Il n'est pas à craindre que mademoiselle l'Etoile parle la première : elle ne couche point à l'hospice, et n'y rentrera que demain ; mais s'il est vrai que vous ayez l'extrême bonté de m'y reconduire vous-même , la moindre excuse suffira pour me justifier de rentrer aussi tard. J'ai déjà dit que Florine renonçoit très-difficilement à ses idées ; mais je finis par la convaincre que son zèle me nuiroit au lieu de me servir , et j'obtins enfin de son bon cœur le sacrifice de son ressentiment.

Je me débarrassai avec bien de la joie de cette maudite parure qui m'avoit causé tant de désagrément , et pour la première fois je repris sans dégoût ces pauvres habits sous lesquels je n'avois jamais éprouvé de peine semblable à celles qui avoient rempli cette malheu-

reuse journée. Florine, conta avec beaucoup de vivacité à madame Cléve-land ce qui venoit de se passer ; et quoi-que ce ne fût pas trop son sentiment, elle finit par permettre qu'elle me recon-duisît dans une voiture, pourvu qu'elle fût accompagnée de Juliette, de madame Bertrand, et d'un vieux domestique de la maison.

Florine fut charmante en cette occa-sion : elle avoit naturellement l'ame gé-néreuse et active ; elle voyoit que la complaisance que j'avois eue pour elle m'attiroit quelque chagrin, elle se fai-soit un devoir de m'en dédommager, et non-seulement elle dit à la supérieure tout ce qu'il falloit dire ; mais avant de me quitter, elle me glissa dans la main une très-jolie bourse qu'elle avoit faite elle-même, et dans laquelle je trouvai plusieurs pièces d'or. Peu - à - peu le trouble et la frayeur que m'avoit causés la vue de mademoiselle l'Etoile, se

dissipèrent ; le danger étoit passé , et ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de réel dans mon malheur.

Dorville avoit une réponse ,... cette lettre où je lui mandois que *nul pouvoir humain ne pouvoit lever les obstacles qui rendoient notre union impossible* : ce qu'il avoit entendu ne l'éclairoit en aucune manière sur la nature de ces obstacles ; mais que pouvoit-il penser de *cette petite fille qui pouvoit bien descendre*, comme l'avoit dit mademoiselle l'Etoile ? Une femme-de-chambre de ma mère , quelle qu'eût été sa mauvaise humeur , ne se seroit pas permis de s'expliquer ainsi. Il étoit clair que mes habits , mon air , ma dignité , tout étoit emprunté , et je n'osois croire que , quelle que fût mon innocence sur tout cela , l'amour de Dorville fût assez vif pour repousser d'aussi justes soupçons.

Je passai une nuit cruelle , et me levai dès qu'il fut jour ; je m'habillai à la hâte

comme si j'étois pressée ,... comme si on m'attendoit ,... et fort curieuse de savoir ce que Florine se proposoit de dire à son cousin ; comment elle lui expliqueroit cette scène ridicule et..... je n'avois pas eu le temps de lui en parler la veille , et j'avois craint de me trahir en montrant toute mon inquiétude à cet égard. Florine m'auroit dit : — Que vous importe ce que pense Dorville ! il est poli et respectueux avec vous ; voilà tout ce qui doit vous intéresser.

Au lieu qu'en la laissant parler la première , mes questions devenoient naturelles et ne l'impatienteroient pas.

C'étoit entre onze heures et midi que madame Bertrand venoit tous les jours me chercher : jusque-là , le temps m'avoit paru d'une longueur interminable , il me sembloit que l'horloge de la maison étoit dérangée ,... je demandois l'heure à tout le monde , et je pensois que tout le monde se trompoit ou mettoit de la

malice à me dire une heure pour une autre.... Enfin j'entendis sonner l'*angelus*;... il étoit midi, et madame Bertrand ne paroissoit pas; je m'assis en face de cette fenêtré par où je devois la voir arriver. Je ne travaillois pas,.... cen'étoit pas la peine, me disois-je pour me rassurer moi-même;... je ne lisois pas non plus, je n'aurois rien vu dans mon livre; mon esprit ne pouvoit recevoir qu'une seule idée,... on ne venoit pas,... l'heure accoutumée étoit passée,... qu'étoit-il donc arrivé? Six heures du soir me trouvèrent encore dans la même situation; j'aurois pu compter les secondes au battement de mon cœur : je n'avois rien pris de tout le jour, et je n'avois pas soupé la veille; aussi ma tête s'affoiblissoit. J'avois des vertiges,... j'entendois le bruit d'une voiture, quoiqu'il n'en passât point. Je prenois toutes les femmes qui entroient dans cette cour pour madame Bertrand, je m'élançois de ma chambre pour aller

au-devant d'elles , et je reconnoissois de près quelque servante de la maison , qui ne lui ressembloit aucunement.

Quelle folle que notre imagination quand elle s'égare et que nous nous y abandonnons ! enfin la foiblesse et l'abattement finirent par me rendre plus calme. J'étois découragée , je n'attendois plus rien.... quand j'entendis frapper à ma porte ; j'ouvris aussitôt.

Est-ce vous qui êtes mademoiselle Cécile , me dit un petit décroqueur qui tenoit une lettre à la main ? — Oui , mon enfant , donnez vite. — Je suis payé , mademoiselle ; mais vous devriez bien me donner pour boire , je viens de si loin , et madame Bertrand donne si peu !

Je prie douze sous sur ma cheminée. — Tiens , mon ami , sois content et va-t-en. — Ah ! je crois bien que je suis content ! que Dieu vous fasse prospérer , Mademoiselle , car vous êtes généreuse comme une dame , vous.

Allons , me dis-je en reconnoissant, sur l'adresse de la lettre , l'écriture de Florine , voilà mon sort décidé ,..... cela vaut toujours mieux que d'attendre..... Milady aura trouvé mauvais que sa fille m'ait ramenée ici hier au soir... Dorville aura tourmenté sa cousine ; elle a tout dit sans doute , et il se regarde comme un homme qu'on a voulu jouer , tromper :.... il me méprise , personne ne veut plus me voir , et on prend encore bien de la peine de me l'écrire ; il suffisoit de ne plus m'envoyer chercher , etc. Et vous remarquerez pourquoi je me faisois tout ce colloque , au lieu d'ouvrir ma lettre ,... c'est que je voulois porter toutes les choses au pire , afin de me trouver assez de force pour les supporter , et puis aussi que dans les choses qui nous alarment le plus , il reste toujours un fond d'espérance qu'on craint de voir évanouir.

Il y a une sorte de douceur dans cette

situation , et sans me rendre compte de de tout cela , comme je le fais aujourd'hui , je la prolongeai quelques momens encore ; le jour baissoit , je pris de la lumière , et enfin je lus une lettre fort amicale et fort longue , que la bonne Florine avoit passé une grande partie de la nuit à écrire ; voici ce qu'elle contenoit :

Milady n'avoit pas su que sa fille fût sortie pour me reconduire à l'hospice ; mais à dix heures du soir elle étoit montée dans son appartement pour lui faire part d'un nouveau projet qu'elle réalisoit à l'instant même. Milady alloit faire une tournée extrêmement intéressante selon elle , voir la Suisse , l'Italie et parcourir tout le midi de la France.

Elle connoissoit un savant naturaliste chargé d'un jeune élève de la plus haute distinction , il alloit faire ce voyage , et elle offroit à l'un et à l'autre une place dans sa voiture , sous la seule condition de profiter , dans leur société , de tout ce

qu'il y auroit de curieux et d'instructif. Milady emmenoit sa fille, partoît à quatre heures du matin, ne se couchoit pas, et toute la maison étoit sur pied pour faire les malles et les paquets.

Florine témoignoit la plus grande peine de cette résolution, et je ne doutois pas de sa sincérité à cet égard.

C'étoit précisément dans ce même temps qu'elle avoit cru partir pour passer une partie de la belle saison chez la mère de son amant : le voyage qu'elle alloit faire pouvoit être long, et l'époque de son retour étoit indéterminée : que de sujets de chagrin ! aussi avoit-elle voulu faire quelques réflexions à sa mère, qui ne les avoit pas même écoutées. Florine se rappelant de moi avec amitié au milieu de ses peines, avoit demandé à Milady si, en s'éloignant, elle ne faisoit rien pour sa pauvre protégée. — Je continue sa pension, avoit-elle répondu, écrivez à mon intendant de remettre

cent francs tous les premiers du mois à madame Bertrand, je donnerai mes ordres en conséquence, et à mon retour je verrai ce que je puis pour elle. Florine m'annonçoit avec plaisir cette disposition où étoit Milady de ne point m'abandonner.

« Je pars fort affligée de ne pas vous revoir, ajoutoit-elle encore ; mais au moins vos secrets vous restent,... *on* ne sait pas qui vous êtes, *on* n'aura pas la liberté de m'interroger, puisque je pars à la pointe du jour : j'ai payé la discrétion de madame Bertrand ; et si bien des choses ont pu paroître extraordinaires, avec le temps et l'absence *on* oubliera tout. » Et vous devinez de qui il étoit question avec tous ces *on* : c'étoit Dorville, qui *ne savoit rien*, qui *oublieroit tout*, et qui enfin me perdoit de vue sans retour.

La belle consolation que Florine me donnoit là ! Ce paragraphe de sa lettre

me fit tant de mal , que je pensai m'évanouir ; une abondance de larmes me soulagea , et j'eus tout le temps au moins de m'affliger en liberté.

J'avois souvent pensé que je mourrois de honte , si Dorville apprenoit l'extrême humiliation de mon sort ; je n'étois plus fâchée , depuis que je l'aimois , que Florine me fît un devoir de mon silence , je n'étois pas coupable de cette erreur et j'en profitois.

Mais en ce moment , où elle mettoit une barrière insurmontable entre Dorville et moi , j'en étois désespérée : le plus grand mal qui pût m'arriver au monde , c'étoit de ne plus le revoir... La honte de mes habits n'étoit plus rien :... deux jours plutôt j'aurois craint sa pitié , à présent elle eût fait mon bonheur... Et qui sait , me disais-je en sanglottant , s'il eût cessé de m'aimer en sachant qui je suis ? Etoit-ce à cause de ma famille qu'il avoit de l'amour pour moi ? Etoit-ce pour ma

parure qu'il m'aimoit? Qu'y a-t-il de changé dans tout ce qui m'est personnel? et peut-être ne nous reverrons-nous jamais! Que je suis malheureuse! répétois-je à tout moment, qu'avois-je besoin de vivre?... mon existence est-elle utile à quelqu'un, et ne suis-je pas au contraire à charge à tout le monde! J'excite l'envie dans cette maison,... il y a bien de quoi, en effet!

M. Férù me remarque, . . . s'intéresse à moi, . . . doit me faire connoître une dame bienfaisante qui veut changer mon sort : il m'attire chez lui, excite ma confiance, me fait entrevoir le sort le plus heureux, . . . et ce n'est rien qu'un hypocrite, un scélérat qui veut me séduire, me perdre, et qui m'abandonne quand je n'ai pas voulu céder à ses mauvais desseins.

Et puis vient une grande dame, bien riche, bien généreuse, qui s'engage avec ma bonne Rixa à me faire du bien; elle daigne me rapprocher d'elle, me per-

mettre des liaisons d'amitié avec sa fille ; elle me comble de bontés , et il faut que je rencontre chez elle un jeune homme aimable , honnête , qui m'aime , . . . que j'aime aussi , . . . et dont il faut aussitôt me séparer , . . . sans qu'il sache jamais où me retrouver , où me revoir !
Voilà Milady partie , et pour combien de temps ? Dieu le sait ! Si elle se plaît en Italie , qui l'empêchera de s'y fixer ? On dit que c'est un si beau pays . . . Que je suis malheureuse ! Ah ! Dorville , j'espère , . . . je désire mourir de chagrin , . . . peut-être au moins aurai-je ce bonheur-là , car je me sens si foible , si malade . . .

Qu'on pense ce qu'on voudra de la douleur et de l'amour ; mais à seize ans on se trompe quand on croit qu'on veut en mourir ; la nature est la plus forte , elle réclame ses droits , et elle ne parle point en vain. Je tombois d'inanition : j'ouvris mon armoire machinalement , sans savoir ce que j'y cherchois , et je

mis la main sur des tablettes de chocolat que Florine m'avoit données deux jours avant. Ce n'est pas de faim que je veux mourir , pensois-je intérieurement , c'est le chagrin qui me tuera , et en disant cela je dévorai ce chocolat.

Je me sentis tout de suite une grande envie de dormir ; je me couchai , et il étoit neuf heures du matin , lorsque je me réveillai.

A la vérité , toutes mes peines se retracèrent avec la même vivacité que la veille , lorsque je fus en état de réfléchir ; je m'habillai tristement , sans aucun soin , et je crus pourtant qu'il étoit temps de prévenir la supérieure du départ de Milady.

Trop occupée de Dorville et du chagrin qu'il me causoit , je ne m'étois seulement pas inquiétée de ce qu'avoit pu dire mademoiselle l'Etoile ; et en effet , voyant que Florine avoit parlé la première et dédaigné de se plaindre d'elle , elle avoit gardé le silence , trop heureuse en-

core qu'on ne l'inquiétât pas sur la démarche inconsiderée qu'elle avoit faite. La bonne supérieure me trouva très-changée; — Qu'y a-t-il de nouveau, Cécile? tu es bien changée; qu'as-tu donc, mon enfant? Ah! madame, je suis bien à plaindre, répondis-je du ton le plus triste. — Milady t'abandonne peut-être? — Ah! c'est bien pis. Je crois, . . . elle est partie, elle et toute sa famille; elle m'a fait écrire par sa fille . . . , et en même-temps je présentai ma lettre (car le paragraphe qui me désoloit tant, étoit à part sur une feuille volante). La supérieure la lut très-attentivement, et me la rendant ensuite: — Mais tu es folle, je pense, avec ta douleur, Cécile; parce que Milady te protège, a-t-elle pris l'engagement de ne jamais quitter Paris? . . . Où vois-tu donc que ce soit pis que si elle t'abandonnoit? . . . elle a donné des ordres pour qu'on payât ta pension . . . à son retour, elle s'occupera de ton sort; . . .

Aurois-tu le malheur, Cécile, d'être ingrate envers la providence, et de ne pas voir tout ce qu'elle fait pour toi? — Je tournai la tête d'un air qui vouloit dire, que fait-elle donc? Aussi cette bonne religieuse répondit — elle à ma pensée comme si j'avois parlé. Ce qu'elle fait, Cécile! ce qu'elle fait!...

Abandonnée dès ta naissance, tu pouvois craindre que la seule pitié ne prît soin de tes jours,... et dès l'âge de dix ans tu trouves une brave et estimable femme (d'une classe médiocre, j'en conviens), mais digne par la noblesse de ses sentimens, d'être distinguée partout : elle s'attache à toi, te chérit comme son enfant, te donne un talent qui peut dans tous les temps améliorer ton sort et qui en effet te fait distinguer par l'économe de cette maison.

M. Férù te protège,... une de ses amies te donne à faire des ouvrages qu'elle paie

au triple de sa valeur et qui te procurent mille petites douceurs.

Cette dame meurt, il est vrai, et c'est une perte que tu as faite; mais le ciel qui te soutient visiblement, et malgré ton peu de reconnaissance, t'envoie, peu de mois après, la plus noble protectrice... elle répand ses dons sur cette maison et sur toi; pendant plusieurs mois tu vis chez elle aussi bien que sa propre fille, tu acquies près d'elle un commencement de talent et d'éducation à laquelle tu ne devois jamais prétendre, elle s'éloigne et te continue la même pension, quoiqu'elle n'ait plus rien à faire de toi! et tu pleures!... tu murmures! et tu te plains.... Ingrate enfant, c'est que tu regardes au-dessus de toi, au lieu de jeter les yeux au-dessous :... vois donc ici cinq cents enfans nés comme toi dans l'abandon et la misère, et destinés sans doute à y mourir. La plupart d'entre elles pri-

vées des biens de la nature et des douces consolations de l'amitié, qui déjà t'ont été prodiguées,.... ne voyant que la dépendance et l'obscurité dans l'avenir, sans plaisir, sans espérance pour cette vie... elles se soumettent,... elles travaillent avec résignation et courage; et toi, Cécile, une privation de quelques mois suffit pour t'abattre..... Dis-moi donc, qu'as-tu fait pour mériter un meilleur sort que tes compagnes? avois-tu quelque droit particulier à la bonté du ciel? Répare ta faute, Cécile, reprends gaie-ment ton travail, jouis des petites faveurs que je veux bien te continuer, et ne me montre plus qu'un visage satisfait où je puisse reconnoître la raison qui convient à ton âge, et ta soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Je restai confusé à cette leçon, moins sévère encore que juste; je convins de mes torts, et m'efforçant de prendre un air de gaieté, comme si ma douleur

n'eût été que peu réfléchi et passagère ,
je n'en restai pas moins fort triste au
fond du cœur ; car ma bonne supérieure
se trompoit entièrement sur ce qui cau-
soit ma peine et mes regrets.

Quand l'amour malheureusement s'est
introduit dans notre ame, et qu'il est
contrarié, est-ce qu'on pense à sa for-
tune, à son avenir ! est-ce qu'on se sou-
cie d'être riche ou pauvre, de bien vivre
ou d'avoir des privations ! est-ce qu'on
se soucie même beaucoup (et cela je le
dis à la honte du pauvre cœur humain)
de ses amies, auxquelles on ne peut pas
confier cet amour,.... avec lesquelles il
faut retenir toutes ses pensées, ou pour
mieux dire, la seule qui nous intéresse
et qui domine toutes les autres !... Aussi
la bonne supérieure se trompoit-elle
sur la nature de mon chagrin. Si j'avois
seulement nommé *Dorville*, j'aurois
tout dit ; mais je m'en gardai bien.

Ce malheur-là, je l'avois par ma faute ;

cela me faisoit plaisir de l'aimer et qu'il m'aimât, je ne méritois pas qu'on m'en plaiguît.

Pourtant je sentoîs la sagesse de tout ce qu'on m'avoit dit, ma tête se calma, j'appelai à mon secours les ressources de la religion, et ce fut à elle que je fis particulièrement le sacrifice d'une pensée qui me tourmentoît souvent.

Je savois bien où demeurôit Dorville... Je cherchois quelquefois à me persuader qu'il seroit bien de lui renvoyer la lettre qu'il m'avoit remise chez sa cousine : les apparences m'avoient été si contraires dans notre dernière entrevue... Est-ce que j'étois condamnée à lui paroître méprisable !.... et mille autres prétextes que la passion me fournissoit et dans lesquels je trouvois toujours un motif pour lui dire où j'étois et par conséquent lui rendre les moyens de me revoir ; mais je ne parvenois pas à me tranquilliser suffisamment sur la légitimité de cette

démarche. Ma bonne Rixa revint, je lui ouvris mon ame sans détour, et quoiqu'elle n'eût pas une grande expérience des effets des passions, elle fut d'avis que je gardasse ma lettre et que je n'écrivisse point.

Malgré toute la pureté de son ame, c'étoit peut-être une dangereuse consolatrice que ma chère Rixa : elle écouta l'histoire de tout ce qui s'étoit passé en son absence, comme une chose à laquelle elle s'étoit attendue et qui devoit arriver.

— Tenez-vous tranquille, ma chère enfant, me disoit-elle, M. Dorville n'est pas perdu pour toujours, il saura bien vous retrouver, et voyant par la prudence de votre conduite que vous êtes une fille vertueuse et sage, il n'en voudra que plus sûrement vous épouser.... Croyez-vous que vous souffrez toute seule ? à présent, je suis sûre qu'il se désole aussi,... qu'il vous cherche partout. — Ah ! il ne cherchera

pas ici ; s'il me rencontroit il ne me reconnoîtroit même pas !.... est-ce qu'on regarde une pauvre fille comme je suis ? — Oui , ma petite , quand elle est belle comme vous ; et puis vous dites que M. Dorville est si bon , si généreux , si sensible... qu'auroit-il donc besoin d'être tout cela , pour épouser une demoiselle bien née , riche , jolie , qui auroit tout pour elle ! Le beau mérite ! je vous dis que vous serez madame Dorville , qu'il faut être vertueuse et laisser aller les choses comme elles voudront. Cette manière de me consoler me fit prendre patience pendant deux mois. Madame Bertrand étoit venue le premier jour de chaque mois m'apporter avec une grande exactitude les cent francs de pension que me faisoit Milady , elle y avoit ajouté la dernière fois quelques lignes de l'aimable Florine : elle étoit à Berne , et il me parut que la dissipation du voyage la consolait un peu ; mais elle voyoit

néanmoins qu'il seroit encore long ; car sa mère s'arrêtoit par-tout où il y avoit quelque chose d'intéressant à voir.

J'étois toujours tentée de demander à madame Bertrand quelques nouvelles de Dorville , il étoit même assez convenable que je m'informasse du parent de ma bienfaitrice , que pendant plusieurs mois j'avois eu l'occasion de voir tous les jours ; assurément je l'aurois fait s'il se fût agi de tout autre ; mais le trop grand intérêt que je prenois à Achille m'arrêtoit toujours au moment de prononcer son nom ; je sentois qu'il me seroit impossible de cacher l'altération de mes traits ou de ma voix , et tout en la regrettant je laissois perdre l'occasion de m'entretenir de lui.

Pourtant j'attendois ce premier jour du mois avec une grande impatience ; je m'imaginois que je m'enhardirois à la fin , et que peut-être aussi madame Bertrand m'en parleroit la première. Enfin

L'événement que j'étois le plus loin de prévoir arriva ; le jour où j'attendois madame Bertrand , et où je prenois par conséquent le plus grand soin de ne pas m'éloigner, je vis venir un jeune homme portant la livrée de Milady. Le jour commençoit à baisser et je ne distinguai pas son visage entièrement caché sous un chapeau rabattu.

Il vint directement à la porte de ma chambre, qui lui avoit été indiquée, il frappa doucement et je courus ouvrir.

— C'est de la part de Milady , dit une voix qui m'étoit trop chère pour être méconnue un seul moment. — O mon Dieu, c'est M. Dorville ! Oui, Cécile, c'est votre ami ,... votre amant ,... votre époux , qu'a-t-il donc fait pour être traité avec tant de rigueur , oublié sans pitié?... et Dorville s'étoit emparé de mes mains, il les baisoit de la manière la plus passionnée , quoiqu'il eût dans

son langage l'air le plus respectueux et le plus soumis.

Mon trouble étoit si grand que je ne pouvois ni lui répondre, ni exprimer aucun des sentimens qui m'agitoient, c'étoit de la honte, du plaisir, de la crainte,.... je n'osois fixer Dorville; l'amie de Florine le connoissoit, c'étoit la première fois que l'infortunée Cécile paroissoit sans déguisement à ses yeux.

Pourtant les démonstrations de sa tendresse et de sa joie me rendirent la confiance de lui parler, et ce fut pour lui faire sentir avec courage l'inutilité de me revoir et de m'aimer... J'exagèrai (s'il étoit possible) l'humiliation de mon sort, l'affreuse distance qui nous séparoit, moins encore par la différence de nos fortunes, que par les préjugés du monde que l'on m'avoit appris à connoître et à respecter.

En ce moment j'étois sincère, j'étois

frappée de l'idée que m'avoit une fois présentée si cruellement Florine , d'un époux qui rougiroit de moi , et que la société rejeteroit de son sein.

Je crois que mon pauvre cœur me trompoit encore en cet instant , car avec l'idée du sacrifice qu'il étoit prêt à faire , il se permettoit le petit dédommagement de montrer combien il étoit sensible , et Dorville en dut être content.

Les discours des amans ne sont intéressans que pour eux ; je passe donc sur bien des explications que nous nous devions réciproquement , et après lesquelles nous fûmes fort satisfaits l'un de l'autre. J'en viens à dire ici comment Dorville , après trois mois d'inutiles recherches , venoit de me retrouver.

Madame Bertrand , en l'absence de ses maîtres , s'étoit , pour se distraire , habituée à s'enivrer tous les soirs : quoique Dorville vînt très-souvent savoir s'il y avoit pour lui quelque lettre de Milady

ou de sa cousine (peut-être aussi quelques lignes de moi, car il m'avoua qu'il s'en étoit flatté quelquefois), il ne s'étoit jamais aperçu de l'état dans lequel se mettoit madame Bertrand, parce que c'étoit toujours le matin qu'il avoit eu occasion de la voir.

Le dernier jour du mois, l'intendant de Milady étoit venu compter à madame Bertrand l'argent qu'elle devoit m'apporter le lendemain ; la concierge l'avoit posé négligemment sur une table, avec le projet de le serrer, projet qu'elle avoit oublié en buvant.

Dans je ne sais quel mouvement de vivacité, elle avoit éparpillé tous ses écus sur la table et par terre, elle s'étoit ensuite endormie à côté, au grand danger qu'ils fussent ramassés et emportés par le premier qui entreroit dans la loge.

Heureusement ce fut Dorville qui s'en aperçut, la réveilla et demanda ce que c'étoit que cet argent.

Madame Bertrand, discrète quand elle avoit sa raison et qu'elle étoit payée pour l'être, ne reconnoissoit pas même, dans son ivresse, celui qui lui parloit. — Eh bien ! c'est pour cette petite Cécile, lui dit-elle, ... c'est ma corvée de tous les mois ; quand jereviens de là je suis tuée... O la chienne de commission que Milady m'a laissée ! Ce n'est pas que la petite ne soit assez généreuse..... voyons donc, où est ma bouteille, que je boive un coup à sa santé?... Elle finit par dire à Dorville qui j'étois et où j'étois, ... mais il étoit trop délicat pour laisser échapper un seul mot qui pût non-seulement me blesser, mais même exprimer la surprise qu'il avoit dû éprouver. A l'entendre on eût dit que rien n'étoit si simple que d'être sans parens, ... sans autre asile que celui de la Pitié. Je ne trouvai ni moins d'égards, ni plus de familiarité dans ses manières, je crois même qu'il eut encore plus de réserve avec moi, qu'il n'en au-

roit en dans le monde; car , disoit-il , il avoit dès-lors à respecter non-seulement mon sexe , mais encore mon malheur.

J'en reviens à madame Bertrand qui lui avoit confié très-volontiers et l'argent et la peine de le porter à l'hospice; mais craignant de me compromettre et d'être reconnu de mademoiselle l'Etoile , il avoit emprunté l'habit du neveu de madame Bertrand , qui étoit frotteur à l'hôtel.

Il est vrai que le lendemain cette femme, inquiète de tout ce qu'elle avoit dit la veille, étoit venue le trouver et le prier à genoux de lui garder le secret et de lui remettre l'argent qu'elle devoit m'apporter; mais celui qu'il lui avoit donné l'avoit mise dans ses intérêts, tellement que moi seule pouvois le priver à l'avenir du bonheur de me revoir. — Aussi , repris-je bien tristement , je serai à l'avenir moins malheureuse , puisque bien des choses qui me rendoient cou-

pables en apparence se sont expliquées à vos yeux. Je sens bien que je n'en dois pas souhaiter ni permettre davantage. Mais Dorvillé insista d'une manière si vive et si pressante ; qu'après bien des combats je consentis à ce qu'il m'apportât tous les mois la pension que m'envoyoit Milady. Nous convînmes que ce seroit sous les mêmes habits qu'il reviendrait pour n'attirer l'attention de personne , et j'ajoutai expressément que ma bonne Rixa (que je lui appris à connoître) seroit toujours présente à nos entretiens. Dorville se plaignit beaucoup d'une loi aussi dure ; mais en s'y soumettant il crut pouvoir aussi mettre une condition à son obéissance.

J'engageai ma parole d'honneur de ne jamais quitter la maison où j'étois , sans le prévenir. Il lui restoit mille choses importantes à me dire ; mais je ne lui permis pas de prolonger cette visite, qui me laissa plus de bonheur que

je n'en avois jamais connu. Je n'osois pourtant me flatter que mon union avec Dorville fût jamais possible ; mais j'étois sûre de le revoir , mon imagination et mes vœux s'arrêtoient là.

Le lendemain je reçus une caisse énorme remplie de café , de chocolat et de confitures de toutes espèces : les porteurs, qui n'avoient pas voulu attendre, avoient seulement dit , en la déposant, que c'étoit un envoi de Milady. Je pensai bien que c'étoit une attention de Dorville , mais je ne pouvois renvoyer ce présent sans me compromettre ; je le fis porter sur-le-champ à la bonne supérieure , qui exigea que j'en gardasse la plus grande partie ; je fus embarrassée et un peu honteuse des complimens qu'elle me fit sur ma raison , ma fraîcheur et la manière dont j'avois surmonté mon ridicule chagrin. Mademoiselle l'Etoile , qui se trouvoit là en ce moment, ne m'épargna aucune des plai-

santeries les plus piquantes; l'envoi lui parut suspect, et elle me dit qu'un amant n'auroit pas d'attention plus aimable que Milady; que j'étois une heureuse créature. . . . Mais où est donc la lettre d'envoi ? d'où vient donc cette caisse ?... Je ne savois où pouvoit s'arrêter sa malignité, et je rougissois avec un embarras qui me donnoit l'air coupable, et que la supérieure remarqua.

Le ciel prit en ce moment soin de ma vengeance, et ce fut par la circonstance la plus extraordinaire qu'elle s'opéra.

Une lettre venoit de tomber à nos pieds, sans qu'aucune de nous s'en fût aperçue. Mademoiselle l'Etoile la vit, me fixa. Je me déconcertai sans savoir de quoi, mais seulement de la mauvaise intention que je lui voyois; elle en conclut que cette lettre étoit du donneur de confitures, et, la ramassant, elle la remit à la supérieure. — Cécile oublie de montrer la lettre de Milady; je pense que je

puis la remettre à Madame, dit-elle, en me regardant. Moi! Mademoiselle! j'ai déjà dit qu'il n'y avoit pas de lettre; ce sont des porteurs qui sont venus, et je ne les ai pas vus.

Comme cette lettre avoit été mise sous enveloppe, et que cette enveloppe étoit ôtée, il n'y avoit pas d'adresse. — De Milady ou d'un autre, dit la supérieure, je crois que mon devoir est de la lire. Elle prit ses lunettes et fit, en lisant, un mouvement de surprise qui ne m'inquiéta point.

— Etes-vous bien sûre que cette lettre soit pour Cécile, dit la supérieure d'un air très-irrité? Depuis quand se nomme-t-elle Pauline? Qu'est-ce que c'est que ce Joseph? N'est-ce point ce maître maçon qui est venu travailler tout cet hiver? Mademoiselle l'Etoile, pâle comme la mort, et prête à s'évanouir, tendoit la main et redemandoit sa lettre (car c'étoit en

effet de sa poche qu'elle étoit tombée). La supérieure continuoit de lire (tout bas à la vérité); mais sa physionomie sévère peignoit tout le mécontentement que lui causoit cette lecture. Il falloit qu'il y eût des choses bien terribles dans cette lettre , car elle la déchira en mille morceaux ; et quoique ce fût la personne la plus charitable du monde , elle ne put contenir son indignation. — Que Dieu ait pitié de vous ! s'écria-t-elle ; vous êtes une grande misérable assurément , et j'ai été bien trompée sur votre compte. Allez chercher tout ce qui vous appartient dans cette maison , emportez-le et n'y rentrez jamais. . . . O mon Dieu ! qui l'auroit cru ?

Mademoiselle l'Etoile me regarda d'un air qui sembloit me dire : parlez pour moi. Je l'entendis et mon ressentiment cessa. — Madame , dis - je à la bonne supérieure , il n'y a que vous et moi qui connoissions l'imprudence dont Made-

moiselle s'est peut-être rendue coupable ; ayez la charité de n'en rien dire , je n'en parlerai de ma vie , et vous pourriez lui laisser le temps de chercher à se placer quelque part. — Où elle porterait , comme dans cette sainte maison , la honte et le déshonneur. Non , ma fille ; je vous sais gré de parler pour cette malheureuse qui n'avoit pas trop bonne intention pour vous : en me remettant cette lettre , elle s'est perdue elle-même ; mais c'est le ciel qui l'a permis. J'approuve pourtant votre silence , Cécile , il faut épargner le scandale ; gardez le secret , mais que dans une heure elle ne soit plus ici. Mademoiselle l'Etoile avoit repris son audace en voyant qu'elle imploroit en vain ; elle osa me dire , d'un air railleur : — Vous aurez votre tour , mademoiselle Cécile , et je connois un beau garçon qui ne vous laissera peut-être pas toujours ici. — Sortez , répéta la supérieure avec colère ; et sans s'in-

quêter des derniers mots de mademoiselle l'Etoile, elle donna ordre à la sœur qui la servoit, de veiller à ce qu'elle quittât la maison sans retour.

Rixa pensa mourir de joie lorsque je lui dis ce qui s'étoit passé entre Dorville et moi. L'ignorance où elle étoit des rigoureuses convenances de la société lui cachoit absolument la difficulté de mon mariage avec lui ; elle m'embrassoit, me nommoit sa jeune maîtresse, ... voyoit déjà ma voiture, ... mes gens, ... mon hôtel ; et quoiqu'elle approuvât la réserve de ma conduite, elle étoit désolée qu'il fallût encore attendre un mois avant qu'elle ne pût voir ce Dorville dont elle avoit la meilleure opinion possible, et qu'elle regardoit déjà comme mon époux. Elle fut chez moi dès huit heures du matin le jour où il devoit venir ; et prévenu des grandes obligations que j'avois à Rixa, Dorville lui fit toute sorte d'amitiés dont elle

ent lieu d'être satisfaite. Sa présence ; loin de contrarier Dorville , paroissoit au contraire lui laisser plus de liberté pour me parler de son amour, et il désiroit lui-même d'avoir dans cette visite un témoin de ses intentions et des engagements qu'il vouloit prendre avec moi.

Je le grondai de l'envoi qu'il m'avoit fait ; mais il soutint gaiement qu'il n'en avoit aucune connoissance ; que j'étois libre d'en accuser Florine ou Milady, et qu'il ne répondoit pas de ce qu'à l'avenir elles pourroient faire pour moi.

Dorville sachant qu'il n'avoit que peu de temps pour me voir, voulut le mettre à profit pour me déterminer au parti qu'il avoit pris à mon égard.

Il nous dit que dépendant encore d'un tuteur sévère , et qui se croiroit obligé de songer à accroître sa fortune, s'il étoit consulté sur son mariage, il avoit lieu d'en craindre un refus pour le mo-

ment ; mais que devant atteindre sa majorité dans un an, il étoit résolu de modérer son impatience jusqu'à cette époque, où il deviendrait le maître absolu de ses actions. Je l'arrêtai pour lui représenter , avec beaucoup de force , qu'il ne seroit jamais libre de braver l'opinion de la société, d'épouser une pauvre fille sans naissance , et dont le moindre obstacle pour son union avec elle étoit de ne rien posséder sur la terre. — Cécile , me dit Dorville avec tendresse , ne m'affligez point par ces discussions que la délicatesse vous dicte , mais qui sont inutiles, si votre cœur ne rejette pas mes vœux. Une seule chose eût pu me faire sacrifier mon propre bonheur : si mon père et ma mère vivoient encore , il n'est point d'âge où j'eusse voulu me soustraire à leur autorité et choisir une épouse qui ne leur eût point été agréable. J'en étois aimé, Cécil , et peut-être se seroient-ils décidés à me rendre heu-

reux en m'unissant à vous. Mais hélas ! un accident affreux me les a ravis : c'est à moi-même à décider de mon sort , et il l'est sans retour. Voyez donc , ma tendre amie , si les dispositions que j'ai faites sont telles qu'en vous rendant dès ce moment plus heureuse elles ne puissent porter aucune atteinte à votre réputation. Je connois un couvent où vous pourriez vous présenter comme une jeune orpheline qui veut attendre dans cette retraite l'arrivée de quelques parens éloignés et qui , à leur retour en France , doivent songer à son établissement. Qui empêcheroit que la bonne Rixa ne vous y conduisît elle-même comme une personne attachée à votre famille et à laquelle vous avez été confiée ? Quant à la pension , la première année seroit payée d'avance , et vous y porteriez tout ce qui vous seroit nécessaire pour paroître avoir de la fortune et comme accoutumée à l'aisance.

— Et de qui donc tiendrois-je tous ces biens, dis-je à Dorville ? — De l'homme qui doit être votre époux, Cécile ; de celui qui mérite que vous croyiez à ses sermens, et qui jure à vos pieds de n'avoir jamais d'autre épouse que vous.

Dorville, j'ai peu d'expérience, et dans une circonstance aussi délicate je me sens fort à plaindre d'être privée d'un guide qui me seroit si nécessaire ; mais il en est un au fond de ma conscience qui ne peut m'égarer, et auquel je suis décidée à me rapporter uniquement. Je vous crois sincère, Dorville ; et quoique le bonheur que vous m'annoncez soit au-dessus de toute vraisemblance, je veux croire qu'il ne dépend que de vous de le réaliser ; mais peut-être ignorons-nous tous deux les obstacles qui peuvent encore s'y opposer, et dans le doute, je ne veux . . . je ne dois rien recevoir de vous ; je ne dois sur-tout pas vivre dans une continuelle dissimu-

lation à laquelle déjà trop de circonstances m'ont souvent entraînée ; et pensez-vous , Dorville , que si la moindre recherche sur ce que je suis faisoit connoître la vérité , je ne fusse regardée comme la plus coupable , la plus imprudente de toutes les filles ? La nécessité où je serois de cacher ma conduite m'en dit assez , et je vous supplie de ne pas insister à cet égard.

Mâ grande jeunesse et le trouble où me mettoit encore la présence de Dorville ne me permettoient pas de pousser mes réflexions plus loin ; je ne sentois pas toute l'extravagance d'un projet que mon amant me présentoit sous un aspect d'autant plus honnête , qu'il s'engageoit à ne jamais me voir tout le temps où je demeurerois dans ce couvent.

Ma bonne Rixa , qui connoissoit mieux que moi les usages de la maison où j'étois , observa que le projet qu'avoit

formé Dorville étoit tout-à-fait impraticable dans son exécution ; que si je quittois l'hospice furtivement et sans l'aveu de ma supérieure , je donnerois lieu à penser fort mal de ma conduite et à me croire de la plus grande ingratitude envers ceux qui avoient pris soin de moi jusqu'à ce jour ; que dans le cas contraire la supérieure seroit loin de permettre que je me misse ainsi à la discrétion d'un jeune homme qui vouloit m'épouser , il est vrai , mais qui n'avoit point pour cela l'aveu de sa famille , ni l'âge nécessaire pour disposer de lui.

J'ajoutai , en combattant avec regret une idée qui me prouvoit toute la sincérité de Dorville , que Milady , qui étoit sa tante , étoit aussi ma bienfaitrice ; que je n'avois pas lieu d'espérer qu'elle consentît à mon union avec lui , et qu'il seroit bien plus sage de n'y plus songer. Dorville me fit les plus tendres reproches et m'accusa d'une indifférence dont,

hélas ! j'étois bien éloignée ; mais il céda enfin à la seule crainte de compromettre ma réputation , qui ne souffroit pas de ma position , et que la moindre démarche équivoque pouvoit détruire sans retour.

Rixa , malgré ma présence , ne put s'empêcher de lui dire mille biens de moi. La prévention de Dorville en ma faveur rendoit ce soin fort inutile , mais il ne fut pas insensible au tableau qu'elle lui fit de la douleur que j'avois éprouvée en apprenant le départ de Milady , et la crainte où j'étois de ne plus le revoir , de n'en plus être aimée , et même de lui avoir laissé , par ma ridicule parure , l'opinion la moins favorable de mon caractère et de mes intentions.

Il fallut nous quitter , mais c'étoit avec l'espoir de nous revoir et l'idée d'être un jour unis pour la vie : j'avois beau dire que je ne le croyois pas ,... que je ne devois pas le souhaiter , Rixa vouloit

que j'espérasse , et mon faible cœur le vouloit encore plus.

Peu de jours après, ma bonne supérieure qui me croyoit plus soumise que satisfaite de mon sort, me fit appeler; une extrême satisfaction étoit peinte sur sa physionomie respectable. — J'ai de bonnes nouvelles à te donner, Cécile, me dit-elle en me tendant la main, le ciel te protège visiblement, et j'entrevois un événement qui peut assurer le sort de toute ta vie. A ces mots, je changeai de couleur; car comme les événemens qu'elle pouvoit m'annoncer n'avoient rien de commun avec Dorville, je ne pouvois que les craindre, et je frémis de la seule idée qu'ils pouvoient encore une fois me séparer de lui.

Tu connois madame Dupuis, me dit-elle (sans s'apercevoir de mon émotion ou l'attribuant au plaisir), c'est ma parente, une femme riche, pieuse et d'un très-bon jugement : elle a jeté les yeux

sur toi pour te placer chez un vieillard aveugle, dans un état de marasme effrayant, et que la douleur, bien plus que les années, conduit au tombeau. Il demeure depuis un an dans sa maison, dont il ne sort jamais, et où il ne voit que très-peu de personnes. — Madame, dis-je avec inquiétude, est-ce que c'est en qualité de domestique, que madame Dupuis veut me faire entrer chez cet homme? — Non, non, Cécile. Ton petit amour-propre est bien facile à s'effaroucher, c'est là ton défaut, et le hasard de ta destinée auroit encore pu te faire considérer cette condition comme un bonheur; mais il ne s'agit point de cela : M. de Saint-Marc (c'étoit ainsi qu'il se nommoit) a près de lui une vieille gouvernante qui le sert, ainsi qu'une garde qui le quitte très-rarement; il ne s'agit que de lui tenir compagnie, d'écrire sous sa dictée, de lire avec intelligence de bons ouvrages auxquels il se connoît très-bien, peut-

être même de chanter et de faire un peu de musique près de lui : cela n'est pas sûr encore, car il est si profondément affligé, qu'il se refuse le moindre plaisir, comme s'il se reprochoit d'en jouir. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que madame Dupuis l'a enfin déterminé à recevoir quelqu'un, et encore y a-t-il plutôt consenti à cause de l'intérêt qu'elle lui a inspiré pour toi, et du bien qu'il peut te faire, que pour lui-même. — Quoi ! madame, il sait que je suis dans cette maison ? — Oui, mon enfant, il le sait et il n'en aura pas moins d'égards, si tu réponds, par ta modestie, ta sagesse et tes soins, à l'idée qu'on lui a donnée de toi..... Ne parle point de tes intérêts, Cécile, et tu t'en trouveras bien ; car il est généreux, n'a ni femme ni enfans ; et si tu restes près de lui jusqu'à sa mort (qui, malheureusement, ne peut être bien éloignée), il est presque certain qu'il assurera ton sort. — Ah ! madame, je

ne souhaite point qu'il soit fixé à ce prix, et j'aimerois bien mieux, sans connoître ce vieillard, que vous me donnassiez l'espoir de prolonger ses jours. — Tu as raison de penser ainsi, me dit la supérieure en me baisant au front, et si tu avois d'autre sentiment, tu serois indigne du bien que l'on veut te procurer. Mais il me reste encore une chose agréable à te dire, Cécile, c'est que tu vas quitter pour toujours les habits de cette maison : les circonstances et ton âge m'autorisent suffisamment à faire cette exception pour toi ; madame Dupuis te procurera des vêtemens très-simples, mais décens et tels que pourroit les porter une demoiselle de bonne famille réduite par sa fortune à la plus sévère économie. — Ah ! madame, m'écriai-je avec beaucoup de joie, je suis en vérité trop heureuse ; mais j'attends, pour vous témoigner mon bonheur et ma reconnoissance, de savoir si tout

cela ne m'éloigne point de vous, à laquelle je dois autant que la vie,... qui êtes véritablement ma mère, par tout ce que la charité d'abord et la bonté ensuite vous ont fait faire pour moi. Ce que je disois moins, je l'avoue, pour la sainte fille, que par la crainte de manquer à la promesse que j'avois faite à Achille de ne pas quitter la maison sans l'en avertir. La supérieure trancha la difficulté en me disant : — Non, Cécile, tu garderas ta chambre ici, et tu y coucheras; mais tu dîneras avec M. de Saint-Marc, tu te rendras chez lui depuis midi jusqu'au soir, et pour cela je te donnerai la clef d'une petite porte qui donne dans la seconde cour de cette maison : cette porte communique dans la maison de madame Dupuis, il n'y a qu'un pas d'ici chez elle; tout cela t'arrange-t-il?... ai-je bien fait, Cécile, de répondre et d'accepter pour toi? — Ah! madame, est-ce à moi de savoir ce qui me convient, et n'êtes-

vous pas la maîtresse de disposer de votre enfant ? à mon âge sait-on ce qui fait ou non le bonheur ? Je suis si troublée de toutes ces nouvelles, que je ne puis vous marquer ma reconnoissance. — Ce n'est pas moi, c'est le ciel qu'il faut remercier, Cécile, et c'est sur-tout par la sagesse de ta conduite qu'il faut te rendre digne de ses faveurs. Je vais te faire conduire chez madame Dupuis ; elle te fera habiller et te dira quand elle pourra te conduire chez M. de Saint-Marc.

Je n'avois plus rien à objecter , cependant j'aurois bien voulu avoir l'avis de M. Dorville ; il me sembloit que disposer de moi sans qu'il le sût , étoit manquer à l'amour qu'il me témoignoit. Mais comment résister aux volontés de celle de qui je dépendois depuis ma naissance ! je me bornai donc à le faire prévenir un peu plus tard de ces arrangements par ma bonne Rixa. — Cécile,

tu ne me dis rien de Milady, reprit la supérieure, tu lui dois beaucoup, et dès qu'elle sera de retour, il faudra la voir et lui faire part de cet événement : soit qu'elle veuille, ou non, te continuer ses bienfaits, elle aura toujours beaucoup de part au bien qui t'arrive; car c'est chez elle que tu as sur-tout acquis le plus de talent et d'éducation, ce qui te rend capable de la place où je te mets. Il est inconcevable combien sa société t'a formée, tout le monde ici l'a remarqué comme moi : il faudroit même écrire à Milady, si tu savois où elle est. Mais comment ta lettre arriveroit-elle, puisqu'elle voyage toujours et qu'elle ne t'a laissé d'adresse nulle part?—Cela est vrai, madame; mais son retour n'est peut-être pas éloigné. — Quand elle seroit ici, je pense qu'elle approuveroit très-fort ce que tu vas faire, et que ce ne seroit point une raison de te retirer sa protection.

Ce n'étoit pas l'assentiment de Milady qui m'occupoit , mais bien celui de son neveu ; cependant je pensai qu'il ne désapprouveroit pas un projet qui ne m'éloignoit pas de lui et me rendroit moins dépendante de Milady , car je me reprochois intérieurement ses bienfaits , depuis que je nourrissois des espérances qui n'avoient point son aveu. Je vis pourtant par la suite que Dorville eût bien préféré le couvent , et que l'âge et les infirmités de M. Saint Marc , qui étoit mourant , le rassuroient à peine sur la crainte qu'il ne m'aimât et ne voulût même m'épouser.

Dans la situation où j'étois , et qu'il connoissoit fort bien , cela n'étoit guères supposable ; mais l'amour me prêtoit tant de charmes aux yeux de Dorville , qu'il ne voyoit rien que de naturel à faire ma fortune et à oublier tous les avantages que le ciel m'avoit refusés.

Enfin , encouragée par Rixa et bien

décidée à renoncer à tous les avantages possibles, si pour les obtenir il falloit affliger Achille, je me rendis chez madame Dupuis : elle étoit très-bienfaisante par elle-même ; mais ensuite très-attachée aux choses qu'elle entreprenoit , elle ne tarda pas à me présenter à M. de Saint-Marc. J'étois fort intimidée par la crainte de ne pas répondre à la bonne opinion qu'elle avoit donnée de moi, et pourtant j'étois si touchée de tout ce qu'on m'avoit dit de la douceur , de la patience et du profond chagrin de cet intéressant vieillard, que j'étois fort impatiente de le voir et très-prévenue en sa faveur. Sa physionomie confirma bientôt cette disposition ; mais je ne le trouvai pas , à beaucoup près, si vieux que je m'y étois attendue, peut-être même n'avoit-il pas cinquante ans, et se trompoit-on sur son âge , par les effets funestes que la douleur avoit produits sur lui.

Sa tête, qui étoit découverte quand

j'arrivai, étoit presque entièrement chauve; seulement de côté il lui restoit quelques cheveux blancs qui tomboient sur ses épaules et lui donnoient l'air doux et vénérable.

Quoiqu'il fût dans un état de cécité absolue, ses yeux étoient ouverts et ne paroissoient attaqués d'aucun mal, ses traits étoient nobles et réguliers, et le son touchant de sa voix me causa une émotion qui me mit pendant quelques instans hors d'état de lui répondre.

— Est-ce vous, mademoiselle, me dit-il, qui voulez bien venir distraire et consoler un pauvre malade comme moi? ce soin n'est-il pas bien triste pour une jeune personne comme vous, et ne craignez-vous pas d'être bientôt rebutée de voir sans cesse souffrir et soupirer?— Je ne crains, lui répondis-je, que de ne pas deviner assez vite en quoi mes services pourroient vous être agréables; mais une fois que vous me l'aurez fait connoître;

monsieur, j'espère, à force de zèle, prévenir tous vos désirs. Pendant que je parlois, je crus voir que M. de Saint-Marc pâlissoit : il s'appuya contre la cheminée et poussa un profond soupir. — Vous vous appelez Cécile, je crois ? — Hélas ! je n'ai pas d'autre nom. — Eh bien, Cécile, celui-là me deviendra cher. Ah ! madame Dupuis, quel organe a cette jeune personne !... quel souvenir elle me rappelle ! je me sens si foible, ... mon imagination se frappe de tout. Madame Dupuis fut chercher une petite fiole d'un élixir qu'elle connoissoit et dont il faisoit usage quelquefois ; il le ranima un peu, et cette bonne dame m'ayant instruite de ce que j'avois à faire si M. de Saint-Marc se trouvoit mal (ce qui lui arrivoit assez souvent), elle me laissa près de lui.

Je m'étois attendue à quelque exigence d'un homme si souffrant et qui ne pouvoit se livrer à aucune occupation ; mais j'eus le bonheur de lui plaire dès le pre-

mier moment. Tout ce que je faisais étoit bien et à propos : si je choisissais un livre dans sa bibliothèque , c'étoit tout justement de celui-là dont il souhaitoit la lecture ; il trouvoit mon esprit juste et m'encourageoit par ses éloges , au point d'oser lui communiquer mes réflexions et lui soumettre toutes mes idées : il aimoit à m'entendre raconter comment j'avois passé ma première enfance et mon séjour chez Milady. Je lui disois bien avec confiance tout ce qui étoit relatif à Florine et à cette dame ; mais je n'osois lui parler de Dorville , car , quoiqu'il fût aveugle et qu'il n'eût pu s'apercevoir de ma rougeur en prononçant son nom , il étoit si attentif dans nos entretiens , et je le trouvois si pénétrant que j'appréhendois de me trahir ; je le redoutois d'autant plus , qu'il m'avoit paru d'une sévérité extrême sur le chapitre de l'amour.

Ce n'étoit qu'avec une extrême réserve qu'il en parloit , ne soupçonnant pas que

j'en eusse la moindre idée ; mais il me faisoit alors des peintures effrayantes des désordres que causoit dans le monde cette impérieuse passion. C'étoit elle, selon lui, qui ôtoit aux hommes le bonheur, le repos, la raison et le plus souvent l'honneur ; il s'agitoit vivement dans ces entretiens qui le rendoient toujours plus malade quand il les avoit eus. Je m'étonnois qu'un homme qui me paroïsoit si doux, si sensible, pensât tant de mal d'un sentiment qu'il avoit dû inspirer et par lequel il avoit sans doute mérité d'être heureux ; mais quelques mots qui lui échappèrent involontairement me firent ensuite imaginer que l'amour avoit eu une grande part à ses malheurs ; et sans que cela pût altérer l'estime et le respect qu'il m'inspiroit invinciblement, j'eus lieu de croire que l'amour l'avoit rendu coupable et que le remords déchiroit son cœur.

M. de Saint-Marc étoit fort religieux ,

je le surprenois souvent, quand j'entrois le matin chez lui, à genoux, baigné de larmes et répétant de la manière la plus douloureuse, qu'il étoit indigne de vivre et de la miséricorde du ciel. Pauvre petite, me disoit-il alors, mettez-vous en prières avec moi, c'est à votre innocence à fléchir la divinité, faites aller mes prières jusqu'à elle, car je ne mérite pas qu'elle écoute mes vœux. Je suis un grand pécheur,.... un grand coupable, Cécile, et peut-être qu'au lieu de vos tendres soins qui me font tant de bien, vous me repousseriez avec horreur, si vous me connoissiez mieux. — Ah ! Monsieur, lui disois-je en versant aussi des larmes, que je me sens loin de cette horreur dont vous me parlez ! si j'ose vous le dire, je vous aime, je vous chéris comme un père :... vous vous exagérez sûrement les fautes dont vous parlez, et vous êtes trop sévère envers vous-même ; mais si vous voulez que je prie

avec vous et que j'implore le ciel, c'est pour qu'il vous rende la tranquillité et qu'il prolonge vos jours, fût-ce aux dépens des miens ! Mais vous verrai-je toujours dans cette agitation, et ne m'avez-vous pas promis bien des fois de chercher sincèrement à vous guérir ? — Je chercherai à vous cacher des peines auxquelles vous êtes si sensible, me répondoit-il ; mais je ne puis souhaiter de vivre ; car la mort sera le seul terme de mes douleurs. Je vous afflige, ma pauvre Cécile, ne parlons plus de moi, je vous prie... Et alors je lui faisais quelque lecture qu'il feignoit d'écouter ; car bien souvent je m'apercevois qu'il retomboit dans sa rêverie, malgré tous mes efforts et peut-être les siens.

Mes jours s'écouloient doucement et se trouvoient remplis par le vif intérêt que je prenois à M. de Saint-Marc. La plus légère altération dans sa santé me causoit une inquiétude mortelle ; et quand

je parvenois à le distraire , à l'égayer un moment , j'étois au comble de mes vœux. Je pensois même quelquefois que si j'étois jamais unie à Dorville il man-
queroit à mon bonheur ; que je n'aurois point le courage de l'abandonner à lui-même , pendant qu'il s'attachoit si franchement à moi , ne s'imaginant point que j'eusse jamais d'autre projet que de rester près de lui jusqu'à sa mort.

Un jour que M. de Saint-Marc m'avoit demandé mon âge, je me hasardai à lui demander aussi s'il n'avoit jamais eu d'enfans ; mais cette question si simple le fit tressaillir. — Je ne sais , me dit-il, ... peut-être, ... et il se trouva si mal , que je n'eus que le temps de lui porter du secours , en me repentant beaucoup de mon indiscrete question. Peu-à-peu pourtant je crus m'apercevoir qu'il étoit un peu mieux , il se plaisoit avec moi et surtout à me faire chanter , pourvu que ce fût des airs tendres ou un peu tristes,

car la gaieté vive et bruyante lui étoit à charge et offroit un contraste trop sensible avec la disposition habituelle de son ame; aucune joie ne pouvoit s'y introduire, et je crois qu'il se fût fait un reproche d'en être susceptible. Il étoit rare qu'un léger sourire vînt effleurer ses lèvres, et c'étoit la plus douce récompense que je pusse recevoir de mes soins. Je lui dis que je touchois un peu du piano, et je le priai instamment de s'en procurer un; il hésita d'abord, quoiqu'il aimât passionnément la musique; mais il s'étoit fait un devoir de se refuser à tous les plaisirs, et j'eus bien de la peine à le décider. Madame Dupuis, qui venoit le voir souvent, me seconda en lui disant que je le désirois beaucoup, et que passant mes jours près de lui, il devoit me donner cette satisfaction. — Je n'ai rien à refuser à cette aimable enfant, lui dit-il, et dès le lendemain madame Dupuis en fit apporter un.

L'instant de revoir Dorville étoit arrivé, je m'étois refusée à la douceur de lui écrire et de recevoir ses lettres quoiqu'il m'en eût instamment pressée ; mais ma chère Rixa avoit bien voulu l'instruire de tout ce qui s'étoit passé relativement à M. de Saint-Marc ; aussi vint-il, le premier jour du mois, de très-bonne heure, et avant celle où je devois sortir. Jamais il ne m'avoit paru plus tendre ; et quelque déraisonnable que fût l'espèce de jalousie que lui inspiroit M. de Saint-Marc, j'y reconnoissois trop d'amour pour en être blessée ; mais je le trouvais moins disposé que jamais à supporter le sacrifice de nous voir aussi rarement. Il avoit reçu des nouvelles de Milady et de sa fille, ces dames étoient toujours à Florence, elles s'y plaisoient beaucoup et ne parloient point de revenir : Milady s'étoit brouillée avec le savant qu'elle avoit emmené, et il continuoit son voyage seul avec son élève. Dorville en

étoit satisfait, il prévoyoit que sa tante passeroit plusieurs mois encore en Italie, qu'il gagneroit pendant ce temps l'époque de sa majorité, et que tout-à-coup il lui écriroit qu'il étoit marié, sans qu'il eût à supporter mille réflexions, qui deviendroient inutiles quand il seroit mon époux.

Je ne pouvois concevoir l'idée d'agir si mal avec ma bienfaitrice, d'entrer dans sa famille sans son aveu, et nous avions à ce sujet des querelles fort vives, où Dorville me reprochoit mon indifférence et de tenir à toutes les considérations possibles, tandis qu'il ne voyoit qué moi seule sur la terre et ne pouvoit être heureux ou malheureux que par moi.

Comme l'inquiétude de son esprit le ramenoit toujours à me parler de M. de Saint-Marc et à savoir à quoi je m'occupois près de lui, je lui dis qu'il avoit fait venir un instrument pour que je pusse

m'accompagner et ne pas perdre le peu de talent que j'avois acquis chez Milady. Cette circonstance lui parut la chose du monde la plus favorable pour faire lui-même la connoissance de ce respectable vieillard qui me témoignoit tant d'intérêt.

Il lui parut aussi facile que simple de le faire passer pour le maître duquel j'avois reçu les premières leçons, et d'amener M. de Saint-Marc à la bonne volonté de me les faire continuer. La grande jeunesse de Dorville ne pouvoit être un obstacle, l'infirmité de M. de Saint-Marc ne lui permettant pas de la remarquer.

J'avoue que mon cœur fut de moitié dans le désir que j'eus de réaliser ce projet ; l'attachement que je prenois de jour en jour pour M. de Saint-Marc devenoit plus vif et plus profond, c'étoit un mélange de confiance et de respect que je n'avois jamais ressenti et que j'aurois,

je pense, comparé à l'amour filial, si j'avois eu le bonheur de l'éprouver : il n'avoit rien fait encore pour moi , et il me sembloit lui devoir déjà plus de reconnoissance qu'à Milady.

Quel meilleur guide pouvois-je avoir qu'un tel ami ! il me paroissoit le plus vertueux, le plus prudent des hommes ; et quoique je ne communiquasse pas ma pensée à ce sujet à Dorville, je ne consentis à l'introduire chez M. de Saint-Marc, à l'aide de quelques mensonges, qu'avec le dessein secret de lui ouvrir un jour mon ame et de ne me conduire que par ses avis.

Rassurée, donc, par cette intention, je laissai Dorville bien satisfait de la promesse que je lui fis, et que je remplis avec bien plus de facilité que je ne m'y étois attendue ; car M. de Saint-Marc me demanda de lui-même quel maître j'avois eu, et si je ne serois pas bien aise

de profiter des étonnantes dispositions qu'il me trouvoit.

Je n'osai témoigner tout de suite l'extrême plaisir que cette offre me faisoit. — Je craindrois trop, lui dis-je, de vous faire mourir d'ennui en étudiant devant vous, il me semble que je dois me borner à vous distraire par le peu que je sais et ne point songer à moi. — Hé bien, ma chère Cécile, j'y songerai pour nous deux : votre voix est charmante, et vous avez déjà pour le piano un commencement de talent qui promet beaucoup ; la crainte que vous avez de m'ennuyer par vos études, vous engagera à faire des progrès rapides, vous en jouirez un jour ; et quand je ne serai plus, ce sera encore un motif de songer à moi. — Ah ! ne parlez jamais du jour où vous ne serez plus, lui dis-je, tout attendrie et saisissant sa main que je portai à mes lèvres, ce jour sera le plus malheureux

de ma vie : je ne suis qu'une pauvre fille sans naissance et qui ne devroit peut-être pas se permettre d'exprimer ses sentimens ; mais je crois pourtant que vous m'avez permis de vous aimer , et qu'il est mal à vous de me présenter sans cesse l'idée qui m'affligeroit le plus. — Vous avez raison , Cécile , et je vous sais gré d'y être aussi sensible : je ne suis point digne d'un attachement si tendre ; croyez , mon enfant , que je saurai le récompenser ; vous aurez adouci la fin de ma vie , j'assurerai le bonheur de la vôtre pour m'acquitter envers vous ; mais il n'est pas temps de parler de tout cela , je sais bien que vous vous fiez à moi , Cécile ; revenons donc à ce maître que vous aviez chez Milady , est-il jeune , est-il vieux ? — Il est jeune , Monsieur , mais il est très-timide , très-respectueux , il me semble que Milady l'estimoit beaucoup. — Et Cécile l'estime aussi ? reprit M. de Saint-Marc en souriant un peu. Mon

enfant, pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé? — Je n'en ai pas eu l'occasion, dis-je avec embarras; car je crois que dès cet instant M. de Saint-Marc commençoit à soupçonner que le jeune musicien ne m'étoit pas indifférent; mais comme il entroit dans ses vues de m'établir, et qu'en me donnant une forte dot, ce mariage lui paroissoit sortable, ce ne fut pas une raison pour l'éloigner; au contraire, l'idée de me rendre doublement heureuse en m'unissant à l'homme que je préférois, lui donna la plus douce satisfaction qu'il pût éprouver; mais il me cacha ses généreuses dispositions, se réservant d'étudier les principes et les sentimens de ce jeune homme, et de m'en détourner s'il ne le trouvoit pas digne de moi. — Comment s'appelle ce maître, Cécile? — Je le connois sous le nom d'Achille. — Eh bien, faites savoir à M. Achille de venir me parler... Mais il est peut-être bien cher, mon en-

fant ? Milady étoit une grande dame qui ne regardoit pas à cela, et je ne suis qu'un particulier dont la fortune est bornée.—Je ne sais pas ce qu'il recevoit de Milady ; mais il étoit fort complaisant ; et comme il sait que ceux qui s'intéressent à moi , le font par bienfaisance, je pense qu'il seroit jaloux de la partager. — Nous verrons cela , dit M. de Saint-Marc.

Ce n'étoit pas une petite inquiétude pour moi que ces arrangemens d'intérêt dont il vouloit parler : quoique Dorville ne fût point connu sous son véritable nom , je savois bien qu'il lui seroit odieux d'accepter l'argent de M. de Saint-Marc , et pourtant un refus l'eût rendu très-suspect ; je m'en rapportai à l'adresse de Dorville et encore plus à son amour qui lui inspireroit le moyen de tout accorder.

Sur l'invitation de M. de Saint-Marc que je lui fis parvenir sans délai, il se

rendit chez lui , et ce fut un bonheur pour nous en ce moment , qu'il ne pût le voir ; car sa bonne mine et l'extrême noblesse de ses manières nous auroient trahis. M. de Saint-Marc aborda la question délicate ; mais Dorville répondit qu'il me connoissoit pour la protégée de Milady Kesby ; qu'il étoit comblé de ses bienfaits et trop heureux de trouver un moyen de s'acquitter envers elle. M. de Saint-Marc ne voulut point de cet arrangement , prétendant que dans ce moment j'étois sa protégée aussi ; que le retour de Milady étoit incertain , et qu'il n'étoit pas juste qu'un jeune artiste qui vivoit sans doute de son travail , perdît , près de moi , des momens qu'il pouvoit utiliser ailleurs.

Après de longs débats sur ce sujet , Dorville , qui soutenoit assez difficilement son personnage de maître de piano , dit qu'il consentiroit à recevoir un écu par cachet ; mais qu'il supplioit qu'à la fin

du mois cette petite somme fût employée au soulagement d'une mère de famille qui étoit tombée en paralysie et qui n'avoit plus aucuns moyens d'existence. En effet, il en donna l'adressé à M. de Saint-Marc, qui restoit fort surpris de tant de générosité et de désintéressement. Votre jeune maître, me dit-il, quand il fut parti, m'a l'air d'un fort honnête garçon ; mais je n'approuve pas qu'il soit si pensable à ses intérêts : il n'est pas riche, sans doute, et il n'y a rien d'humiliant à recevoir le prix de son travail ; je n'ai pas voulu le chagriner aujourd'hui, mais je trouverai bien le moyen de récompenser ses soins, sans priver de sa charité cette pauvre femme qu'il protège. Chantait-il aussi, Cécile ? — Il a la plus jolie voix du monde et nous chantions souvent des duos ensemble. — J'entends, dit un peu malignement M. de Saint-Marc, vous étiez d'accord. Je n'eus pas l'air de le comprendre, et je commençai

à cette époque les jours les plus heureux de ma vie.

Dorville venoit me donner une leçon tous les deux jours, M. de Saint-Marc l'avoit réglé ainsi; mais s'apercevant que mon jeune maître avoit autant d'éducation que d'esprit, son désintéressement, d'ailleurs, le mettant, à ses yeux, au-dessus de la classe ordinaire, il le retenoit presque toujours à dîner; il causoit avec lui avec cette touchante affabilité qui distinguoit un caractère que ses chagrins n'avoient point aigri, et qui inspiroit tout de suite tant d'intérêt à ses malheurs. Dorville partageoit mon enthousiasme pour lui et me pardonnoit l'extrême attachement qu'il m'inspiroit: aussi sincère que constant dans ses dessein à mon égard, il n'étoit pas éloigné de lui ouvrir aussi son cœur, et il ne différeroit de le faire que dans la crainte qu'il ne connût son tuteur, et que par un zèle indiscret il ne lui causât quel-

ques chagrins. La présence de M. de Saint-Marc ne permettoit jamais à Dorville de me parler de son amour ; mais je crois que cette contrainte même ajoutoit encore à sa vivacité : un regard , un soupir , un léger serrement de mains nous instruisoient assez de nos sentimens mutuels ; et voir mon amant sous les yeux de celui que je chérissois comme un père , étoit une félicité pure dont je ne me lassois pas de remercier le ciel.

C'étoit surtout quand nous chantions ensemble que M. de Saint-Marc paroïsoit ému : cette extrême sensibilité nuisoit évidemment au rétablissement de ses forces ; hélas ! elles diminuoient de jour en jour , et Dorville partageoit mes alarmes , car il s'étoit sincèrement attaché à mon cher bienfaiteur.

M. de Saint-Marc aimoit particulièrement à entendre chanter des romances , il lui étoit indifférent qu'elles fussent nouvelles , pourvu qu'elles fussent bien faites

et que le chant en fût agréable : un jour Dorville arriva avec un gros recueil qu'on lui avoit prêté ; comme il étoit bon musicien , il les déchiffra de suite avec une grande facilité , et s'attacha particulièrement à une romance dont l'air étoit charmant , et dont le sens des paroles lui parut aussi extraordinaire que déchirant ; c'est à ceux qui se ressouviennent du commencement de ces mémoires , et de ma funeste naissance , à reconnoître quelle déplorable histoire y étoit fidèlement tracée. Voici cette romance qui produisit de si importans résultats :

Compagne de ma vie,
 Au printemps de tes jours ,
 La Parque t'a ravie
 A mes chastes amours ;
 Jamais doux hyménée
 N'unit plus tendres cœurs ,
 Et jamais destinée
 N'offrit plus de douleurs.

Au sortir de l'enfance ,
 Un mal cruel te vint ,
 Et des tiens l'espérance
 En un seul jour s'éteint.
 L'amour de ton aurore
 Adoucit la rigueur ,
 Mais l'époux dut encore
 N'aspirer qu'à ton cœur.

De ce dur sacrifice
 L'honneur fut le garant ,
 Je crus le ciel propice
 A ce noble serment.
 Ta naïve tendresse
 Ignoroit les plaisirs ,
 Et t'adorant sans cesse ,
 Je comblois tes désirs.

Quoiqu'une épouse sage ,
 Ne trahît point sa foi ,
 Son sein reçut le gage
 D'une amoureuse loi ,
 Et succombant au crime
 Qu'excita son sommeil ,
 Clara fut la victime ,
 La mort fut le réveil.

Pour venger mon injure
 J'invoquai tous les Dieux ;
 Mais bientôt la nature
 Me dit : ferme les yeux.
 Frappé d'une main chère ,
 J'entrevis mon destin :
 O ciel ! je dois me taire ,
 Pardonne à l'assassin !

A ce dernier mot , un cri terrible nous fit détourner la tête ; M. de Saint-Marc venoit de tomber dans les convulsions les plus violentes , il prononçoit avec égarement le nom de Clara ,... joignoit ses mains vers le ciel avec l'expression du désespoir , et pourtant il n'étoit pas privé de sa connoissance , et ce n'étoit que par l'ignorance où nous étions de ce qui se passoit dans son ame qu'il nous paroissoit dans un délire effrayant.

Dorville s'unissoit à moi pour lui donner tous les soins possibles ; mais quoique sa gouvernante ne fût pas éloignée , nous

évitions d'appeler un secours étranger, dans la crainte de ce qu'il pouvoit dire par le terrible désordre où étoit tombé son esprit. — Mes enfans, nous disoit-il, éloignez-vous, vos regards innocens ne doivent point être frappés du spectacle horrible d'un criminel que le remords entraîne au tombeau; ... qu'il s'ouvre; ... qu'il m'engloutisse; ... j'ai trop vécu. . . . Et j'oubliois ma peine! . . . et je jouissois de vous voir heureux près de moi, et du bonheur plus grand que j'espérois vous donner encore. . . . Ma fortune est à vous, . . . vous serez heureux; . . . j'ai lu dans vos cœurs, mais je ne suis point digne d'être le témoin de votre félicité; . . . c'est sur ma tombe qu'il faut vous unir, voilà l'autel sur lequel vos vœux pourront peut-être apaiser le ciel.

M. de Saint-Marc, succombant à cette extrême agitation, perdit bientôt tout sentiment; je le crus mort, et courus

comme une folle avertir et appeler toute la maison. Madame Dupuis fit avertir le médecin ainsi qu'un ecclésiastique auquel il avoit confiance. Dorville se retira de son côté, et je fus aussi contrainte à sortir malgré le désir extrême que j'aurois eu de le veiller, et de m'assurer au moins que son état étoit sans danger. Je passai la nuit dans une grande inquiétude, et je me rendis chez lui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire. Je trouvai M. de Saint-Marc d'une pâleur et d'une foiblesse effrayantes; il étoit couché, et quoique soutenu par beaucoup de cousins qu'on avoit mis autour de lui, il avoit peine à rester sur son séant; dès qu'il reconnut ma voix il m'appela avec tendresse. — Ma Cécile, me dit-il, je vous ai fait bien peur hier au soir, ce n'est rien que la mort pour tous les hommes; mais je n'ai pas mérité que la mienne fût paisible, et je vois bien que mon agonie sera très-cruelle.

Je ne pus répondre à cela que par mes larmes, j'en arrosai ses mains foibles et débiles dont l'horrible maigreur me donnoit une idée si frappante de la destruction dont il ne cessoit de me parler. — Mon enfant, me dit M. de Saint-Marc, il faut que je sache de qui votre jeune maître tient cette romance qu'il m'a chantée hier. — Ah ! monsieur, elle vous a fait un mal horrible ; je vous en conjure, ne la rappelons jamais. — Cécile, la dernière consolation de ma vie y est peut-être attachée : il est des événemens que l'on ne doit pas attribuer au hasard, et celui-là est du nombre. En ce moment Dorville, fort inquiet de l'état où il avoit laissé M. de Saint-Marc, se présenta pour savoir de ses nouvelles. Il l'appela aussitôt, et après lui avoir témoigné beaucoup de sensibilité des soins qu'il lui avoit rendus la veille, il en vint à cette malheureuse romance qu'il étoit impossible d'effacer de son esprit.

Dorville , forcé de lui répondre , lui dit que le recueil qu'il avoit apporté dans l'espoir de le distraire , lui avoit été confié par le marquis de Rangî avec lequel il faisoit de la musique quelquefois. — Quoi ! par lui-même ! s'écria M. de Saint-Marc d'une voix altérée. Mon ami , vous le connoissez donc ? . . . Et savez-vous où il demeure ? — Assurément. — Pourriez-vous me donner son adresse ? . . . je l'ai aussi connu autrefois , je serois heureux de le revoir.

Dorville me parut embarrassé ; mais il prit un crayon , et trouvant une carte sur la cheminée , il l'écrivit.

Pendant ce temps M. de Saint-Marc , excessivement ému , respiroit des sels , s'efforçoit de reprendre des forces , comme si quelque grand intérêt lui avoit donné le désir de vivre quelques jours encore. Il demanda cette adresse , la mit sous son chevet , et me pria de faire

avertir promptement cet ecclésiastique qu'il avoit vu la veille.

J'obéis en silence, et pendant que je sortois pour donner les ordres en conséquence, M. de Saint-Marc dit à Dorville : — Mon cher ami, l'homme respectable que j'envoie chercher est dépositaire de mon testament. Quand je ne serai plus, adressez-vous à lui : je donne tout mon bien à cette intéressante jeune fille qui s'est attachée à moi : elle est sage ; . . . on dit qu'elle est belle, et je soupçonne que vous l'aimez ; . . . jurez-moi de la rendre heureuse et de devenir son époux. — Je le jure, reprit Dorville avec transport ; mais vous ne mourrez point, notre bonheur en seroit à jamais troublé.

M. de Saint-Marc lui serra la main et ne put retenir quelques larmes. Laissez-moi, lui dit-il, vous m'attendrissez trop tous les deux ; j'ai encore une épreuve, une terrible épreuve à soutenir, . . .

après celle-là que le ciel dispose de moi ! . . . Je rentrai , et le trouvant à chaque moment plus foible , je lui fis prendre une potion que le médecin avoit ordonnée et dont il se trouva très-bien.

Il n'étoit point question de musique , . . . Il n'étoit point question d'amour ; Dorville m'en fut plus cher , l'état de M. de Saint-Marc l'occupoit uniquement. Eh ! quelle femme n'est pas heureuse de trouver dans celui qu'elle aime une sensibilité indépendante de l'amour ! Dorville nous quitta de bonne heure , parce qu'il crut s'apercevoir que M. de Saint-Marc , très-accablé , avoit besoin de sommeil , et m'ayant baisé la main avec une douce tendresse , je restai seule auprès du lit de mon malheureux ami.

Il m'avoit priée de lui lire quelques pages d'un livre de piété , dans lequel il cherchoit souvent sa consolation ; mais

peu d'instans après il s'endormit, fut calme pendant plus de deux heures, et malheureusement réveillé par la visite de cet ecclésiastique qu'il avoit envoyé chercher.

Comme la douceur de M. de Saint-Marc étoit inaltérable, il n'en parut pas contrarié, se montra très-sensible à son empressement; mais je crus voir qu'il désiroit lui parler en secret, et je me retirai dans une chambre voisine, prête à lui donner les plus prompts secours que son état pourroit encore exiger. Je fus agréablement surprise de voir, au contraire, que cet entretien avoit ranimé ses forces. Il prit un peu de nourriture, me répéta plusieurs fois qu'il se sentoit mieux, avec cette douce et aimable confiance d'un homme qui sait qu'on l'aime et qu'on s'intéresse à sa vie. Je remerciai mille fois ce digne abbé dont la présence produisoit un si bon effet; mais il me dit de ne point lui attribuer ce miracle; que

tel étoit le pouvoir suprême de la religion , qui mettoit le désespoir même au nombre de nos erreurs , nous ordonnant de croire que la miséricorde de Dieu étoit au-dessus de tous nos crimes. — Je le crois , et j'espère , reprit M. de Saint-Marc , en joignant ses mains , avec l'expression la plus touchante , je me sens assez de force pour la journée de demain , et vous pouvez m'amener M. de Rangî.

Il est des choses qui nous paroissent invraisemblables, parce qu'elles auroient pu et dû peut-être aller autrement; mais il y en a tant aussi où la jeunesse attache peu d'importance, qu'on ne doit pas s'étonner s'il ne m'étoit jamais venu à l'esprit de demander à Dorville quel étoit le nom de son tuteur. Quel qu'il fût, je ne le connoissois point, je n'allois pas dans le monde, et je ne me souciois guère de lui, parce qu'il me sembloit que Dorville l'envisageoit comme un homme sévère, qui s'opposeroit à notre

union tant qu'il auroit des droits sur mon amant.

J'étois donc fort loin de me douter que le marquis de Rangi qui devoit venir le lendemain, fût le tuteur de Dorville, et je ne m'en occupai que par l'importance que M. de Saint-Marc attachoit à cette visite.

Trop foible encore pour quitter son lit, il prit un soin particulier de sa personne, et me recommanda une extrême propreté dans son appartement : j'y brûlai quelques pastilles, mais je laissai fermés les rideaux des fenêtres, de manière à ce que le jour restât assez obscur.

La disposition de son lit ne permettoit pas non plus de distinguer ses traits à moins qu'on ne fût très-près, et ses précautions paroisoient, ce jour-là, prises à dessein.

Lorsqu'on sonna à la porte, M. de Saint-Marc tressaillit et me pria de lui donner son flacon avant que d'ouvrir.

Je vis entrer un homme d'une figure froide et imposante, il me demanda si c'étoit dans cette maison que demeurait un vieillard aveugle qui l'avoit fait prier de venir, par un ecclésiastique : tombé malade lui-même, il n'avoit pu l'accompagner.

J'étois prévenue, je lui répondis que oui, et je l'engageai à s'avancer.

— Monsieur, dit-il à M. de Saint-Marc (qui, au bruit de sa voix et de ses pas, tournoit la tête de son côté), votre nom n'est tout-à-fait inconnu; mais si je puis vous être utile en quelque chose, vous avez bien fait de me faire avertir.

— Je vous croyois capable de cette bonne action, dit M. de Saint-Marc d'une voix basse et tremblante; mais je ne sais pourtant si la mission dont je suis depuis long-temps chargé près de vous, vous sera agréable. — Il y a donc long-temps que vous désirez de me voir? — Oh! très-long-temps... J'ai connu quelqu'un

de votre famille. — De ma famille, monsieur ? Ah ! depuis long temps je n'ai plus de famille, tous ceux que je chérissais sont morts.... — Du moins ils le seront bientôt, reprit, avec plus de force, M. de Saint-Marc, et c'est parce que votre frère infortuné n'a plus que quelques jours à vivre, que je me suis décidé à vous parler de lui.

— Juste dieu ! que parlez-vous de mon frère ? le ciel, le juste ciel n'a-t-il point appesanti sa main sur lui ? — Il a fait plus que de lui ôter la vie,... son supplice dure encore, reprit mon malheureux ami avec une force surprenante, le remords à chaque instant déchire son cœur, des torrens de larmes ont obscurci ses yeux : privé du jour,... privé du repos, et quelquefois privé aussi de tout espoir en la miséricorde céleste, ce malheureux vieillard, ne le reconnoissez-vous point ?... En même temps M. de Saint-Marc ôta le mouchoir qui lui couvroit la tête et

une partie du visage, il s'avança vers la lumière qui perçoit à travers les rideaux, et le marquis reconnut son frère.

Par un mouvement aussi cruel qu'involontaire il le repoussa d'abord avec horreur ; mais tombant ensuite entre ses bras, leurs sanglots se confondirent.

Je m'étois retiré dans le cabinet voisin, par discrétion, et ce ne fut que longtemps après que je sus ces détails. Après mille explications sur la fin funeste de la marquise de Rangi, le chevalier ranimé par le généreux pardon que venoit de lui accorder son frère, lui dit qu'à l'époque des couches de la marquise, il avoit aposté une personne de confiance près de sa maison, pour l'instruire de l'événement ; que cette personne lui avoit écrit que madame de Rangi étoit accouchée d'une fille qui se portoit bien, quoique la mère eût malheureusement péri persuadé que cet enfant, innocent de sa coupable naissance, lui seroit toujours

chère , c'est alors seulement qu'il s'étoit décidé à quitter la France , ne pouvant se résoudre à revoir un frère qu'il avoit si cruellement outragé , et des lieux qui lui rappelleroient le criminel égarement où l'amour l'avoit entraîné.

Le bruit de votre mort et celle de l'enfant de la marquise s'est répandu depuis , ajouta le chevalier : j'y crus ; mais voulant être oublié , méconnu de toute la terre , n'ayant plus aucun intérêt au monde , je changeai de nom et revins vivre dans un pays qui n'étoit presque plus le mien , tant j'y étois ignoré ; mais cet enfant , mon frère , cet enfant , vous ne m'en parlez point , ... vit-il encore ? ... vous a-t-il consolé de mes crimes ? ... ne puis-je point aussi avoir été trompé sur la nouvelle de sa mort ? ah ! s'il étoit vrai...

Le marquis consterné gardoit le silence et ne répondoit que par les plus profonds soupirs ; mais pressé par son frère , il lui

dit , en fondant en larmes , qu'il n'étoit pas le seul coupable , et qu'il craignoit de n'avoir pas moins de sujet de remords que lui-même.

Il en vint à l'aveu de la manière dont il m'avoit abandonnée et confiée aux soins de la providence , ne pouvant supporter la vue d'un enfant qui n'étoit pas le sien et qui avoit coûté la vie à sa malheureuse épouse.

Les deux frères s'accusant et se pardonnant tour-à-tour , se promirent de faire les plus grandes recherches pour me retrouver ; mais ils convinrent pourtant que s'ils avoient ce bonheur , je ne serois point instruite des particularités si funestes de ma naissance , le chevalier me reconnoissant seulement pour la fille d'une femme qu'il avoit passionnément aimée , et avec laquelle il n'avoit pu s'unir avant l'époque où la mort la lui avoit enlevée.

Ils remirent au lendemain à se revoir

et à se concerter sur les démarches à faire. Je jugeai, au mouvement qui se fit dans l'appartement, que je pouvois reparoître, et je reconduisis le marquis, qui, trop préoccupé de l'entretien qu'il venoit d'avoir, ne jeta pas même les yeux sur moi, et ne soupçonnoit guère que celle qu'il désiroit retrouver fût si près de lui.

Un seul regard eût suffi pour l'éclairer; car Rixa prétendoit que ma ressemblance avec ma mère s'étoit fortifiée avec l'âge et qu'elle eût rendu presque inutiles toutes les autres preuves qu'elle donna depuis, de mon existence. L'état de M. de Saint-Marc ne lui permettoit pas d'en juger; mais le marquis, par la suite, en fut également frappé.

M. de Saint-Marc ne se trouva pas plus mal après cette visite qui l'avoit tant affecté, son ame étoit soulagée d'un grand poids, et le pardon que lui accordoit son frère avoit ranimé ses esprits.

Ma présence pourtant le rejeta dans un trouble nouveau : il venoit de promettre ma main et sa fortune à Dorville ; et telle étoit l'affection qu'il avoit déjà prise pour moi , qu'il en désiroit moins de retrouver une fille avec laquelle il étoit juste qu'il partageât sa tendresse et son bien. Je ne sais si le marquis de Rangi le souhaitoit davantage ; et quoiqu'il parût faire avec beaucoup de zèle les démarches qu'il avoit promises à son frère, j'imagine qu'après seize ans , et le peu de précautions qu'il avoit prises , il ne croyoit pas que j'existasse ou qu'il pût me reconnoître parmi tous les êtres abandonnés et malheureux. Quoi qu'il en fût, dès le lendemain le marquis de Rangi se présenta à l'hospice , et se fit annoncer à la supérieure, auprès de laquelle il fut de suite introduit : il lui exposa le sujet de sa visite , et comme il indiquoit de la manière la plus positive l'année et la date du jour où un jeune

enfant avoit été exposé, la supérieure fit venir des registres où tout étoit consigné avec le plus grand ordre; il en résulta que de quatre petites filles exposées le même jour, une seule existoit encore, et c'étoit celle qui avoit une marque particulière au bras.

Cette circonstance n'expliquoit rien pour le marquis, qui n'en avoit aucune connoissance, et ce fut même pour lui une raison de douter que je fusse l'enfant qu'il réclamoit; pourtant il demanda à me voir; et la supérieure, toujours frappée des circonstances qui m'avoient protégée jusqu'alors, n'avoit déjà presque plus de doute que je ne fusse au moment de retrouver ma famille et de voir changer mon sort.

Je fus médiocrement troublée en voyant entrer M. de Rangi, et je pensai qu'il venoit me chercher de la part de son frère; mais je fus étrangement surprise de l'entendre balbutier quelques

mots en me fixant avec une attention particulière. — C'est bien elle, s'écriait-il en joignant les mains d'un air plus douloureux qu'attendri ! ah ! malheureux enfant, que de larmes votre naissance a coûté ! — Elle en est innocente, reprit la supérieure (remarquant l'air de reproche avec lequel M. de Rangî s'étoit exprimé) ; mais qui vous dit encore que cette jeune fille soit celle que vous venez réclamer ? — Ce qui me le dit, reprit M. de Rangî avec chaleur, c'est son inconcevable ressemblance avec sa malheureuse mère ; . . . jamais rien ne fut si évident . . . si extraordinaire. — Vous avez connu ma mère, dis-je avec beaucoup d'émotion ? Ah ! Monsieur, existait-elle encore ? m'apportez-vous l'espoir inattendu de la connoître, . . . d'être un jour enfin pressée entre ses bras ? — Votre mère est morte, me dit durement M. de Rangî, votre fatale naissance a enlevé au monde la femme la plus vertueuse, la

plus aimable , la plus intéressante ; vous avez plongé dans un deuil éternel tout ce qui la chérissait. — Eh ! pourquoi , repris-je alors , baignée de pleurs , venez-vous m'instruire, Monsieur , des malheurs irréparables que je ne connoissois pas ? Il n'a pas dépendu de moi de vivre ou de ne pas vivre ; mais si mon existence fait tant de peine à tout le monde , il est aisé de m'oublier encore , comme on l'a fait depuis seize ans. — Point de reproches, Mademoiselle , me dit sévèrement M. de Rangî , vous ne connoissez pas les circonstances qui ont nécessité cet abandon , et il vous reste encore à remercier la Providence qui vous rend un père.

A ce mot , je devins tremblante comme la feuille : la nature ne me parloit pas en faveur de M. de Rangî , et je frémissais qu'il ne fût ce père , plus irrité que satisfait de me revoir. Une pensée rapide , mais distincte , me faisoit entrevoir que

j'allois dépendre de cet homme qui me sembloit si rigoureux ; je songeois à Dorville, qui m'adoroit, que j'aimois,... qui alloit être majeur, m'épouser et que je pouvois perdre, si la volonté d'un père inflexible s'opposoit à notre amour. Je dois peut-être m'accuser de cette impression involontaire, il seroit plus héroïque, plus noble peut-être de dire que l'amour filial devoit me consoler de tout ; mais qu'on se rappelle que ce sentiment m'étoit tout-à-fait étranger, que je n'avois encore reçu aucune caresse qui ne fût due à la bienfaisance et à la pitié, et on me pardonnera d'avoir été dans ce premier instant plus susceptible de crainte que d'amour.

Quoi qu'il en soit, M. de Rangi remarqua que j'étois triste et consternée, il s'étonna de mon silence et que j'exprimasse si peu de joie de cet événement. — Ne m'avez-vous pas compris, Cécile?... ne vous ai-je pas dit que vous retrouviez

aujourd'hui votre père?... A ce mot, je sentis ma faute, et ne doutant plus que ce ne fût lui-même, je tombai à ses genoux, en l'assurant qu'il trouveroit en moi une fille soumise, qui ne s'écarteroit jamais de l'obéissance et du respect qu'elle lui devoit..... — A moi, dit-il en me relevant, à moi! Oh! non, vous êtes dans l'erreur,... vous n'êtes point ma fille, vous ne m'êtes rien, votre naissance est illégitime ; mais celui auquel vous devez le jour consent à vous avouer,..... et j'ai promis de vous remettre entre ses bras. — Je suis prête à vous suivre. — M. de Saint-Marc vous attend, adoucissez, Cécile, sa déplorable vie. — Grand Dieu! seroit-ce lui que je pourrois nommer mon père? dis-je avec un transport de joie que je laissai éclater (et dont M. de Rangî, par une de ces inconséquences qui troubloient son ame en cet instant, se trouva presque offensé), ah! ne différez plus de me conduire, mon-

sieur : qu'il me sera doux et facile de rémplir mes devoirs envers lui !

Je baisai mille fois les mains de ma respectable supérieure,... de ma bienfaitrice,... elle étoit attendrie elle-même et ne voulut point empoisonner l'idée de mon bonheur par celle de notre séparation. Au revoir , me dit-elle en m'embrassant , et je suivis le marquis.

Comme nous sortions de la maison , un nouveau témoin , que ma ressemblance avec ma mère avoit déjà rendu inutile , s'offrit aux yeux de M. de Rangi : c'étoit ma bonne Rixa qui venoit me voir , et qui resta confondue de me trouver donnant le bras à M. de Rangi : elle seule connoissoit jusqu'alors la conduite qu'il avoit eue envers moi , il redoutoit qu'elle n'eût commis quelque indiscretion , et sa vue le troubla beaucoup.

Rixa ne sachant que penser de tout ce qu'elle voyoit , ne put se défendre d'en éprouver une grande crainte ; elle se

retira aussitôt, et je crus voir que M. de Rangi en reprit un peu plus de tranquillité. J'arrivai enfin chez M. de Saint-Marc, qui, privé du témoignage de ses yeux, s'étoit déjà cru averti par son cœur, que cette jeune fille qui lui rendoit des soins si tendres, et pour laquelle il éprouvoit tant d'intérêt, devoit être l'enfant abandonné dont il déplorait également la naissance.... ou la mort.

Persuadé, en me retrouvant, que ce bienfait du ciel prouvoit que ses larmes l'avoient fléchi en sa faveur, la joie de me sentir près de lui fut presque sans mélange, et j'osai me flatter, en cet instant, qu'il me seroit encore possible, à force de soins, de tendresse et d'amour, de prolonger sa vie et de le rendre au bonheur.

Mais de trop longues douleurs en avoient altéré le principe, et ses organes épuisés ne purent long-temps soutenir cette joie inespérée : cette force que je crus lui voir en cet instant, n'étoit due

qu'à l'activité de la fièvre, il nous le cacha, et M. de Rangî lui-même y fut trompé.

Pendant toutes les explications que cette reconnoissance avoit rendues nécessaires, l'air sévère et froid du marquis étoit facile à remarquer ; mais il étoit encore inexplicable pour moi : il nous quitta de bonne heure, et mon père m'ayant permis de faire apporter un lit de repos auprès du sien, j'eus le bonheur de ne plus confier à des soins mercenaires la vie de celui qui m'étoit si cher.

M. de Saint-Marc me parut fort agité toute la nuit, et voyant que je ne dormois pas non plus, il me parut disposé à causer avec moi et à me parler de Dorville, dont il ne doutoit pas que je ne fusse très-occupée ; mais préférant bien son repos à un entretien qui m'eût paru si essentiel dans un autre moment, je le conjurai de ne songer à rien qui pût l'intéresser trop fortement, l'assurant que, de

mon côté, j'étois tranquille et soumise d'avance à tout ce qu'il décideroit pour moi.

Mais M. de Saint-Marc connoissoit son état, il craignoit qu'une mort prochaine ne l'empêchât d'assurer comme il le vouloit ma félicité, et après avoir pris le lendemain une potion qui le fortifioit beaucoup, mais qu'il réservoit pour les grandes circonstances, il s'expliqua ainsi :

—Je t'ai retrouvée, ma chère enfant, et le ciel m'est témoin que j'aurois bien moins de joie de revenir à la lumière et à la vie que je suis prêt à perdre, que je n'en ai en te serrant contre mon cœur ; que je ne veux rien exiger de ton obéissance qui soit contraire à ton bonheur. Un tiers de ta vie s'est déjà écoulé dans la misère et dans les larmes, la Providence a étendu sur toi la peine qui n'étoit due qu'à ma faute ; mais la justice divine est apaisée, et c'est un ami, plutôt qu'un

père, qui veut, avant de mourir, te faire connoître des désirs qu'il te permet de combattre et de ne point considérer comme des devoirs rigoureux..... — Mon tendre père, vos desirs sont des lois, et dussiez-vous m'ordonner de renoncer à Achille... — Je ne l'ordonne pas, reprit tristement M. de Saint-Marc; mais il est vrai que c'est de lui dont je veux te parler ce matin... Cécile, j'ai promis à Achille ma fortune et ta main, mais lorsque j'ai fait cette promesse indiscrete, j'ignorois que j'étois père, que tu existasses encore, et les lois, comme la nature, ne me permettroient pas aujourd'hui de tenir cet engagement dans toute son étendue : je ne doute pourtant pas, ma chère enfant, de ton désintéressement envers un homme qui te fut cher, et je me dispose à lui faire, par mon testament, des avantages dont il sera satisfait et qui lui prouveront que je suis homme d'honneur. — Mon père, dis-je en pres-

sant tendrement la main de M. de Saint-Marc, oubliez-vous que nous nous aimons?—Non, Cécile, non, je ne l'oublie pas;... mais oublies-tu, à ton tour, que malgré l'irrégularité de ta naissance, je suis prêt à te reconnoître et à te donner mon nom? seroit-il convenable que je donnasse mon unique enfant à un jeune artiste, sans naissance, sans fortune, dont la famille est peut-être honnête, mais vit sans doute dans une médiocrité qui convient mal à ta nouvelle situation? J'estime Achille, et c'est parce que je l'estime, que je le crois capable de me rendre ma parole et de me sacrifier son amour. — Ah ! mon père, dis-je étourdiment, si la naissance est le seul obstacle que vous opposiez à notre amour, Dorville n'a rien à craindre, et notre bonheur est assuré. — Quel est ce Dorville dont vous parlez, Cécile, me dit M. de Saint-Marc avec surprise? — A l'embarras, à la confusion où me jeta cette

question si naturelle (puisque M. de Saint-Marc ne connoissoit pas Achille sous son véritable nom), je sentis la faute que j'avois commise par ma dissimulation envers un homme qui m'avoit si tendrement aimée , et je tombai aux pieds de son lit avec un si vif regret d'avoir manqué de confiance envers lui , que je me sentoís plutôt portée à exagérer mes torts qu'à m'en disculper. Je lui appris où j'avois rencontré le neveu de Milady Kesby, qui n'étoit point, comme je lui avois dit, un musicien de profession, mais qui me croyant sans parent sur la terre, et connoissant toute l'obscurité de mon sort, n'en avoit pas moins résolu de devenir mon époux, dès que sa majorité le rendroit indépendant d'un tuteur dont il redoutoit de ne pas obtenir l'aveu. Je ne dissimai point la crainte que j'avois eue qu'il ne désapprouvât des espérances si présomptueuses de mon côté...—J'entends, Cécile, me dit M. de

Saint-Marc d'un air profondément chagrin, vous avez craint d'avoir un guide, un ami, et vous avez assez présumé de vous-même pour croire que les conseils les plus désintéressés vous étoient inutiles... J'avois pour vous la tendresse d'un père, et vous n'aviez ni la confiance, ni les sentimens d'une fille sensible et qui craint de s'égarer; ah ! Cécile, je me suis trompé, et la source de mes larmes n'eût point tari, s'il m'eût permis de soupçonner un seul instant que vous avez trahi la vertu et vos devoirs.

Je fondois en larmes, en essuyant les justes reproches de mon respectable père, et dans cet instant je crois que je serois morte de douleur à ses pieds, si j'avois eu d'autre tort que celui d'avoir manqué de sincérité envers lui; mais forte, malgré mon repentir à cet égard, de l'innocence de ma conduite, je lui protestai que je ne m'étois point rendue indigne, au moins par mes actions, du généreux par-

don que je sollicitois à genoux, et qui ne m'empêcheroit pas de me reprocher toute ma vie la douleur que je lui causois en cet instant. — Cécile, me dit M. de Saint-Marc, tu n'as point reçu l'éducation qui convenoit à ta naissance; la mère adorable qui t'a donné le jour n'a point eu la douceur de former ton ame et de l'éclairer sur ses dangers et sur ses devoirs; je bénis donc encore le ciel de t'avoir préservée d'une plus coupable erreur; je pardonne ta faute, mais mon cœur la ressent. — Ah! mon père, ce n'est pas la pardonner, c'est punir... Il me tendit les bras, et son tendre sourire m'apprit que ma grâce étoit complète. Je lui jurai de nouveau une éternelle obéissance; sa bonté redoubloit mon repentir, il m'ordonna d'essuyer mes larmes et de suspendre un entretien dont il avoit été trop fortement ému.

Dorville, qu'une indisposition assez grave retenoit au lit depuis deux jours,

fut le sujet dont nous ne cessâmes pas de nous occuper. Le lendemain, mon père m'avoua qu'il avoit pris la meilleure opinion de ce jeune homme, moins encore pour les tendres sentimens qu'il lui avoit trouvés pour moi, que pour la solidité de ses principes, la justesse de son esprit et surtout un fond de candeur et de sévère délicatesse, qu'il s'étoit plu quelquefois à éprouver, et dont il avoit été d'autant plus surpris, qu'ignorant quelle étoit sa famille et son éducation, il l'avoit cru privé des exemples et des conseils que l'un et l'autre peuvent donner.

Avec quelle joie j'entendois ce tendre père applaudir à mon bonheur, à mon choix, et attendre l'arrivée de Dorville presque aussi impatiemment que moi-même ! J'avois prié Rixa d'aller s'informer de sa santé, et M. de Saint-Marc avoit permis qu'elle vînt me rapporter chez

lui une réponse qui nous intéressoit tant.

Mille et mille fois j'avois parlé de cette excellente fille à mon père, il savoit quelle obligation je lui avois; mais s'en rapportant à mon cœur du soin de la récompenser par le bien qu'il me faisoit à moi-même, il n'avoit pas témoigné le désir de la voir, et elle n'étoit jamais venue chez lui. Le nom de Rixa ne l'avoit point frappé. Sa mémoire, chargée depuis tant d'années de souvenirs et d'événemens douloureux, ne lui rappeloit point la fidèle négresse de madame de Rangi, et ce fut encore pour lui une secousse très-violente, lorsque Rixa, en entrant chez mon père, qu'elle reconnut à l'instant même, et sachant moins que personne contraindre son extrême vivacité, laissa échapper quelques mots qui aidèrent également M. de Saint-Marc à la reconnoître et même

à deviner qu'elle avoit été dépositaire des secrets de ma malheureuse mère.

Cette circonstance renouvela ses doutes et ses remords , il fondit en larmes et me pria de me retirer quelques momens dans la chambre voisine , temps pendant lequel il s'entretint en secret avec elle et apprit avec joie que j'ignorois toutes les particularités de ma naissance , le nom de ma mère , et la gravité des torts qu'il avoit eus envers elle.

Il me rappela bientôt près de lui , et ne voulut pas différer d'un moment à témoigner sa reconnoissance à cette fidèle amie ; il lui remit une somme d'argent assez considérable , et lui assura une pension suffisante pour vivre dans une entière indépendance le reste de ses jours. Mais ce bienfait n'eût pas suffi au bonheur de cette sensible fille , si je n'y avois pas ajouté l'assurance de la conserver

près de moi, dès que j'aurois épousé Dorville. Mon père apprit que je ne l'avois vu qu'en sa présence, depuis que j'avois quitté Milady, et ce ne fut pas de tous ses soins celui qu'il reconnut le moins.

La journée s'écoula dans des épanchemens de la plus douce confiance; et ma félicité étoit d'autant plus grande, que Dorville alloit mieux et se croyoit en état de venir le lendemain.

J'avois défendu à Rixa de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé depuis trois jours, et je craignois de succomber à l'excès de mon bonheur en lui apprenant moi-même que cette Cécile, à laquelle il avoit voulu s'unir, en la croyant une pauvre fille obscure, abandonnée et sans naissance, étoit l'unique héritière du chevalier de Rangî, ou pour mieux dire, de M. de Saint-Marc; car mon père vouloit conserver ce nom et me le faire porter jusqu'à l'époque de mon mariage,

qu'il croyoit aussi facile que prochain , d'après les avantages qu'il me faisoit. Un chagrin trop réel fut dans cette même journée le prélude de ceux qui m'attendoient encore. Nous reçûmes une lettre du marquis de Rangi , au lieu de sa visite que nous attendions à chaque instant. M. de Saint-Marc, loin de prévoir ce qu'elle pouvoit contenir, me pria de lui en donner lecture; et quoiqu'elle fût remplie d'obscurités pour moi, elle m'affecta très-vivement par la douleur qu'elle causa à mon malheureux père.

M. de Rangi lui écrivoit que des raisons qu'il devoit connoître, lui rendoient ma présence impossible à soutenir; qu'en rendant justice aux agrémens de ma figure et aux bonnes qualités que je paroissais avoir, il sentoit qu'il ne s'accoutumeroit jamais à ma vue, ni à se croire le moindre lien avec moi que ce sentiment involontaire étoit poussé jusqu'à la haine; mais qu'il prouveroit que

sa raison le combattoit , et qu'il ne vouloit pas m'en rendre victime , puisqu'il me faisoit don d'une terre qu'il avoit en Dauphiné , et dont il apporteroit les titres le lendemain même ; que la seule condition qu'il y mettoit , c'est que je ne me trouverois point chez son frère , auquel il consacroit encore cette journée , après laquelle il s'éloigneroit de Paris et de tous les lieux que je pourrois habiter.

Il me fut impossible alors de comprendre tant de haine , d'animosité d'un homme auquel je n'avois jamais fait de mal , et qui m'avoit cherché lui-même ; mais je n'osai me permettre d'interroger M. de Saint-Marc sa douleur me désoloit , et je ne doutois pas que ces continuelles épreuves n'avancassent le terme de ses jours.

— Mon bon père , lui dis-je , ce n'est pas à moi de vous éloigner d'un frère que vous chérissez , qui vous aime aussi , et près duquel vous vivriez heureux , si

je n'existois pas. Je n'ai que faire de cette terre que M. de Rangi veut bien me donner , et j'avoue que cette haine qu'il a pour moi me rendroit peu sensible à un bienfait que son cœur ne lui dicte pas. Mais j'ai une grâce à vous demander : qu'elle assure le bonheur de mon père ; et quoi qu'il puisse m'en coûter , je ne m'en plaindrai pas. — Que me demandez - vous , Cécile , et comment pensez - vous accorder dans mon cœur des intérêts si différens et qui me sont si chers ? — Hélas ! c'est en me séparant de vous , en renonçant à Dorville. Il existe des couvens où je puis me retirer , je promettrai de n'en jamais sortir. M. de Rangi demeurera avec vous , ne craindra point de me rencontrer ; le repos , le bonheur rendront la santé à l'être qui m'est le plus cher au monde , et peut-être se fera-t-il conduire quelquefois jusque dans ma retraite , où un seul mo-

ment de sa présence effacera tous mes maux.

M. de Saint-Marc , touché de mon courage et d'une résolution si sévère , me pressa tendrement entre ses bras ; mais quoiqu'il parût n'y consentir qu'avec le plus mortel regret , qu'il refusât même un si grand sacrifice , je voyois qu'il brûloit du désir de retenir son frère et de réparer par la plus grande preuve d'attachement possible les torts qu'il prétendoit avoir envers lui , et que je ne connoissois pas. Il sembloit que cette idée soulageât son ame , et ce fut par ce motif qu'elle exalta la mienne , jusqu'à me dissimuler ce que la perte de Dorville et celle de ma liberté alloient me coûter de regrets.

Jusque-là je n'avois eu que des devoirs faciles à remplir vis-à-vis de mon père , et sa tendresse m'en payoit trop ; c'étoit le moment de montrer de quoi la recon-

noissance me rendoit capable ; je pouvois réellement quelque chose pour son repos , moi qui tenois tout de lui , et je l'assurai que cette nouvelle destinée ne m'affligeoit que par le regret de me séparer de lui et de ne pouvoir lui rendre des soins auxquels il étoit accoutumé et dont il avoit encore le plus grand besoin dans l'état où il étoit.

— Ma chère enfant, me dit-il, je vous sais un gré infini du parti que vous prenez ; mais soyez sûre qu'il ne nous séparera pas long-temps : je ramènerai mon frère à d'autres sentimens , il finira par vous chérir autant que moi-même : pour Dorville , il est jeune, et il ne s'agit que d'attendre un peu de temps encore ; laissez-moi conduire tout cela , et fiez-vous au vif désir que j'ai de vous voir unis avant de mourir. En attendant , éloignez-vous demain , comme il le désire , et allez passer cette journée avec votre bonne supérieure. J'ai différé à lui faire quel-

qués présens auxquels elle sera sensible , et dont vous serez chargée pour elle. Vous trouverez dans les conseils et la piété de cette fille respectable , de nouvelles forces pour vous soutenir dans les vicissitudes de la vie , dont vous commencez déjà à faire l'épreuve , et que M. de Rangî , ainsi que moi-même n'avons que trop cruellement éprouvées. D'après ces arrangements , mon père passa une nuit assez tranquille ; je jouissois de lui voir ce calme qui étoit mon ouvrage ; mais je ne pus tout-à-fait le partager.

Je m'étois fait une si grande joie d'apprendre notre prochain bonheur à Dorville ! et malgré les promesses de mon père il me paroissoit incertain , ou du moins très-éloigné.

Il étoit presque jour lorsque je m'endormis ; je m'aperçus que M. de Saint-Marc m'avoit attendue et n'avoit pas voulu troubler mon sommeil , je me hâtai de préparer tout ce qui lui étoit né-

cessaire ; et après avoir reçu ses plus tendres caresses et lui avoir recommandé mille fois Dorville , je me rendis à l'hospice.

Loin qu'on cherchât à m'humilier dans cette maison , par le souvenir de l'abandon où j'avois vécu long-temps , le changement de ma fortune m'attiroit mille félicitations et point d'envieux. Le malheur m'avoit appris de quelle valeur sont pour les infortunés jusqu'aux plus légers secours. Je ne manquois point d'argent , et il en falloit peu pour satisfaire l'ambition de ces pauvres enfans , accoutumés à tous les genres de privations.

J'obtins aisément les plus doux témoignages de leur reconnoissance ; et après avoir passé deux heures au milieu d'eux , j'eus peine à obtenir la liberté de m'en séparer et de me rendre auprès de la supérieure , qui ne fut pas , de son côté , insensible aux dons généreux que

je lui offris de la part de mon père , et qui ne m'acquittoient pas assez sans doute de tout ce qu'elle avoit fait pour moi.

Ma sensibilité fut si occupée et si satisfaite dans cette journée , qu'elle se passa rapidement et me laissa peu de momens pour réfléchir et m'inquiéter de ce qui se passoit pendant ce temps chez M. de Saint-Marc.

Dorville, encore très-languissant, mais bien impatient de me revoir , étoit venu d'assez bonne heure il fut surpris de ne pas me trouver près de M. de Saint-Marc , et bien plus encore de tout ce qu'il apprit de ma naissance, qui ne lui causa de la joie que quand il fut assuré qu'elle ne changeoit rien aux dispositions de mon père envers nous deux. Cet entretien si intéressant et dans lequel on n'avoit point encore nommé M. de Rangi, fut tout-à-coup interrompu par l'arrivée de ce dernier , qui, étant entré sans se faire

annoncer , resta immobile et confondu en trouvant Dorville familièrement assis auprès du lit de mon père , tenant encore une de ses mains qu'il pressoit avec une respectueuse reconnoissance du consentement qu'il donnoit à notre union.

M. de Rangi pressentit à l'instant même une partie de la vérité , car il ne soupçonnoit pas que je connusse aussi son pupille et qu'il ait pu s'attacher à moi dans la situation où je m'étois trouvée jusqu'alors. C'est Dorville ! Dorville ici ! s'écria-t-il avec surprise ; et depuis quand connoissez-vous mon frère ? — Votre frère ! s'écria à son tour Dorville. — Mon cher ami , reprit M. de Saint-Marc , nous n'avons pas dessein de vous cacher l'intérêt qui nous rapproche ce jeune homme et moi. J'ignorois que vous le connussiez ; mais si , comme je l'espère , il est aussi digne de votre estime que de la mienne , je me flatte que vous ne

désapprouverez pas le choix que j'ai fait de lui pour époux de ma fille. — Pour épouser Cécile, dit d'un ton amer M. de Rangî : Monsieur est bien jeune, à ce qu'il me semble, pour songer à se marier; il vous a dit sans doute qu'il étoit libre de ses actions. . . . — Non, mon frère : au moment où vous êtes entré, il me parloit d'un tuteur sévère et dont il paroît craindre un refus ; mais Dorville a vingt-quatre ans. . . — Et pour prix des soins paternels que lui a donnés ce tuteur depuis la mort de ses parens, il fait un choix sans le consulter. . . . il n'aspire qu'à son indépendance. Ce tuteur, c'est moi; et Dorville ne s'est point trompé, en croyant que j'userois jusqu'au dernier moment de tous mes droits, pour empêcher une union que je désapprouve, et à laquelle je refuse formellement mon aveu.

Dorville, à peine convalescent, s'évanouit à ce mot, et M. de Rangî qui l'ai-

moit , malgré la rigueur de ses principes et de son caractère , en parut attendri : il le secourut avec empressement ; et satisfait du respect et de la modération que lui témoigna son pupille , lorsqu'il fut revenu à lui-même , il l'eût peut-être ramené à d'autres sentimens , s'il n'eût pas cru qu'il étoit de son devoir de s'opposer à une union convenable , à la vérité , sous le rapport de la fortune , mais qui , sous celui de la naissance , n'étoit pas tel que Dorville pouvoit le prétendre et l'espérer.

M. de Rangi étoit profondément sensible ; mais malheureux par l'objet de tous ses sentimens , son caractère s'étoit aigri jusqu'à la dureté : tout ce qui touchoit son ame la blessait ; et malgré la joie momentanée qu'il avoit eue de retrouver et de pardonner à son frère , il étoit plus résolu que jamais de fuir toute affection et toute occasion de s'y abandonner.

Il parut sensible à la préférence que M. de Saint-Marc lui donnoit sur sa propre fille, en consentant à m'éloigner pour le rapprocher de lui ; mais il persista avec une extrême fermeté dans toutes ses résolutions : il força M. de Saint-Marc à recevoir pour moi le don de cette terre qu'il me donnoit comme dédommagement des malheurs de mon enfance ; mais rien ne put le dissuader du parti qu'il avoit pris de partir le lendemain même pour l'Angleterre, où il vouloit se fixer. Dorville sollicita en vain le consentement qui pouvoit accélérer son bonheur , M. de Rangi étoit inflexible , quand il croyoit obéir à son devoir plutôt qu'à son ressentiment.

Il ne cacha point à Dorville , tout en lui pardonnant , qu'il écriroit à sa tante milady Kesby, et s'opposeroit à son mariage par toutes les voies qu'il croiroit devoir employer ; mais malgré cette rigueur extrême, il étoit aisé de voir que

son cœur en souffroit , et qu'il apprendroit sans colère que Dorville remplît un jour les engagemens qu'il avoit pris envers moi. Rien ne put déterminer M. de Rangî à me revoir.

Ma ressemblance avec ma mère le tuoit et réveillait dans son ame toutes les passions d'amour et de vengeance que pendant seize ans il avoit pris tant de peine à assoupir. Il pressa son malheureux frère contre son cœur , souhaila sincèrement son rétablissement et son bonheur , mais abrégéa des adieux également douloureux pour tous les deux.

Il étoit tard , et quoique Dorville eût espéré que cette journée ne se passeroit point sans me voir un moment , l'heure et le besoin de repos qu'éprouvoit M. de Saint-Marc le forcèrent à se retirer.

Il avoit été résolu , ainsi que je l'appris le lendemain , que mon mariage n'auroit lieu que dans six mois , époque de la majorité de Dorville , et j'avois en

trop de preuves de l'amour et de la constance de Dorville pour redouter que le temps apportât quelque changement à sa résolution.

J'attendis donc la fin de cette année sans impatience, redoublant, ainsi que lui-même, de tendresse et de soins envers M. de Saint-Marc.

Telle fut l'influence de notre bonheur sur ce respectable vieillard, qu'elle prolongea de plusieurs années sa vie; qu'il vécut assez pour nous unir et pour embrasser le premier enfant que je donnai à l'époux le plus sensible et le plus chéri qui fût jamais. M. de Rangi tint sa promesse sans doute, et écrivit à Milady Kesby; mais comme elle avoit changé de lieu, sa lettre ne lui parvint pas, et j'étois déjà l'épouse de Dorville, lorsque nous apprîmes son retour à Paris. Je lui avois de trop grandes obligations pour ne pas redouter sa colère à cette nouvelle; mais Milady, fort indulgente par

caractère (et dans quelques occasions par insouciance), trouva inutile de s'irriter d'une chose qui étoit sans remède et qui nous rendoit tous heureux. Elle me reçut avec la plus tendre bonté ; et me fit présent de mille choses précieuses qu'elle avoit achetées dans ses voyages. Florine ne me témoigna pas moins de tendresse , applaudit avec joie au choix de son cousin ; mais je connus bientôt que son ame renfermoit un chagrin profond.

Le jeune homme qu'elle aimoit s'étoit marié pendant son absence ; elle versa des larmes amères dans mon sein , et ma tendre amitié adoucit ses chagrins , jusqu'à ce qu'une union bien assortie guérit enfin son cœur et fixa sa destinée. La mienne est encore digne d'envie , au moment où j'écris ces Mémoires. Epouse adorée , mère d'une intéressante famille qui assure le bonheur de ma vieillesse , je n'ai point oublié celle dont la Pro-

vidence s'est servi pour changer mon sort.

Ma bonne nègresse , arrivée dans un âge avancé , donna à la jeunesse heureuse de mes enfans les tendres soins qu'elle eût voulu prodiguer à la mienne. Ce ne fut qu'après la mort de M. de Saint-Marc qu'elle consentit à m'instruire de ce qui m'étoit encore inconnu des particularités de ma naissance : elles m'aiderent à justifier et à comprendre M. de Rangi , sans altérer mon respect pour la mémoire d'un homme que la passion avoit égaré , il est vrai , mais qui avoit expié un crime qui ne lui procura qu'un moment d'une fausse jouissance , par vingt années de vertus , de regrets et de repentirs.

Je ne puis quitter la plume , sans reparler de deux êtres peu dignes , il est vrai , de trouver place ici , mais dont il est utile de montrer la punition , pour prou-

ver que la vengeance céleste atteint toujours tôt ou tard les coupables.

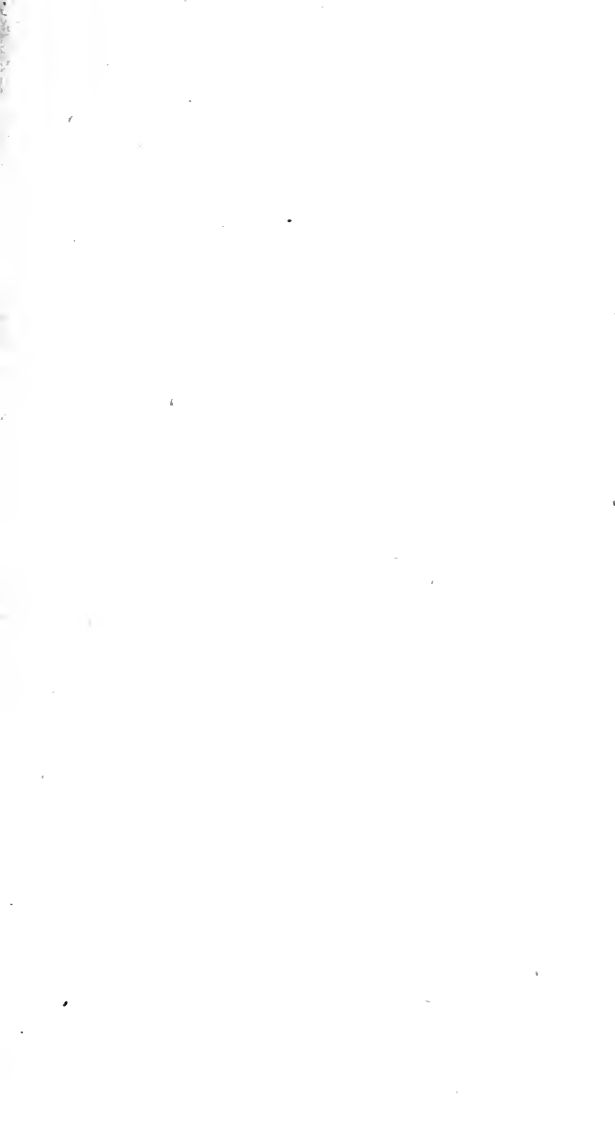
On se rappelle comme mademoiselle l'Etoile fut chassée de l'hospice. Ne sachant où aller, elle crut qu'elle trouveroit dans M. Féru un protecteur ; elle ne se trompa point. Il est vrai qu'elle lui fit accroire que c'étoit pour avoir pris trop chaudement sa défense, qu'on l'avoit renvoyée. Elle alla jusqu'à lui dire que j'avois trahi son secret. M. Féru se crut assuré de perdre sa place ; et aimant mieux en tirer parti que d'être remercié, il la céda à un procureur de ses amis, et se retira de nouveau en province, emmenant avec lui mademoiselle l'Etoile, qu'il mit à la tête de sa maison. Elle le ruina complètement et l'abandonna. Il s'étoit attaché à elle ; il en mourut de chagrin. Elle n'étoit pas sortie de chez M. Féru les mains vides. Elle fit savoir à son cher Joseph que sa Pauline lui étoit toujours

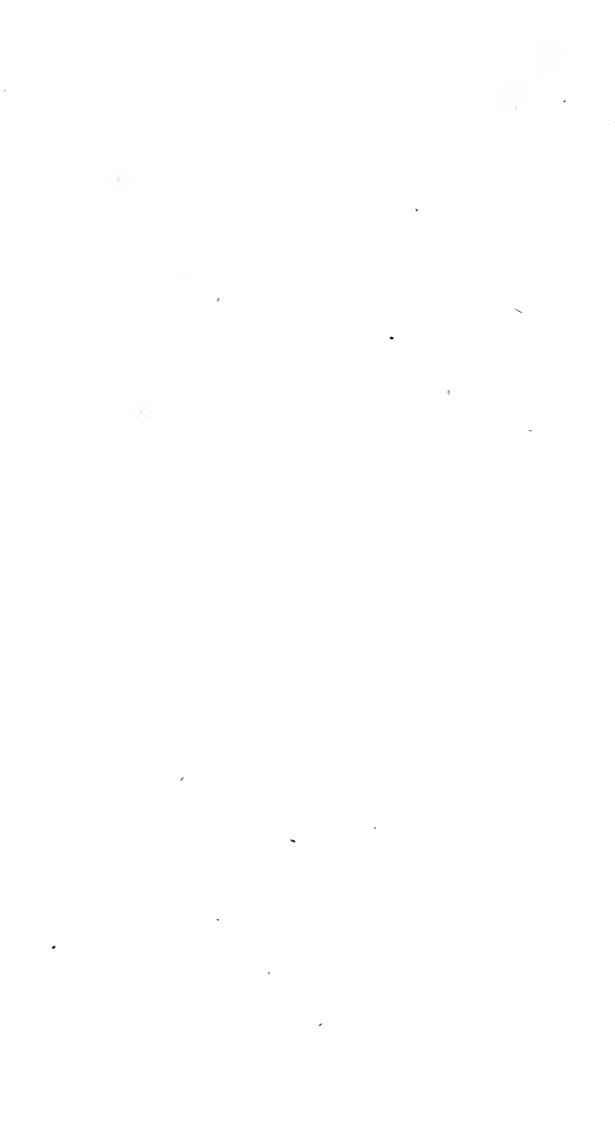
fidèle et lui offroit le fruit de ses économies avec sa main. Le maçon se hâta de la venir trouver. Ils se marièrent ; mais Joseph ayant eu la certitude de la mauvaise conduite de sa femme , la fit enfermer à l'Hôpital , où elle traîne les jours les plus tristes , car elle a pour tout souvenir les fautes de sa jeunesse qui l'ont perdue pour jamais.

FIN.









**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2207
C46C4
v.2

Choiseul-Meuse, Felicite
Cecile

